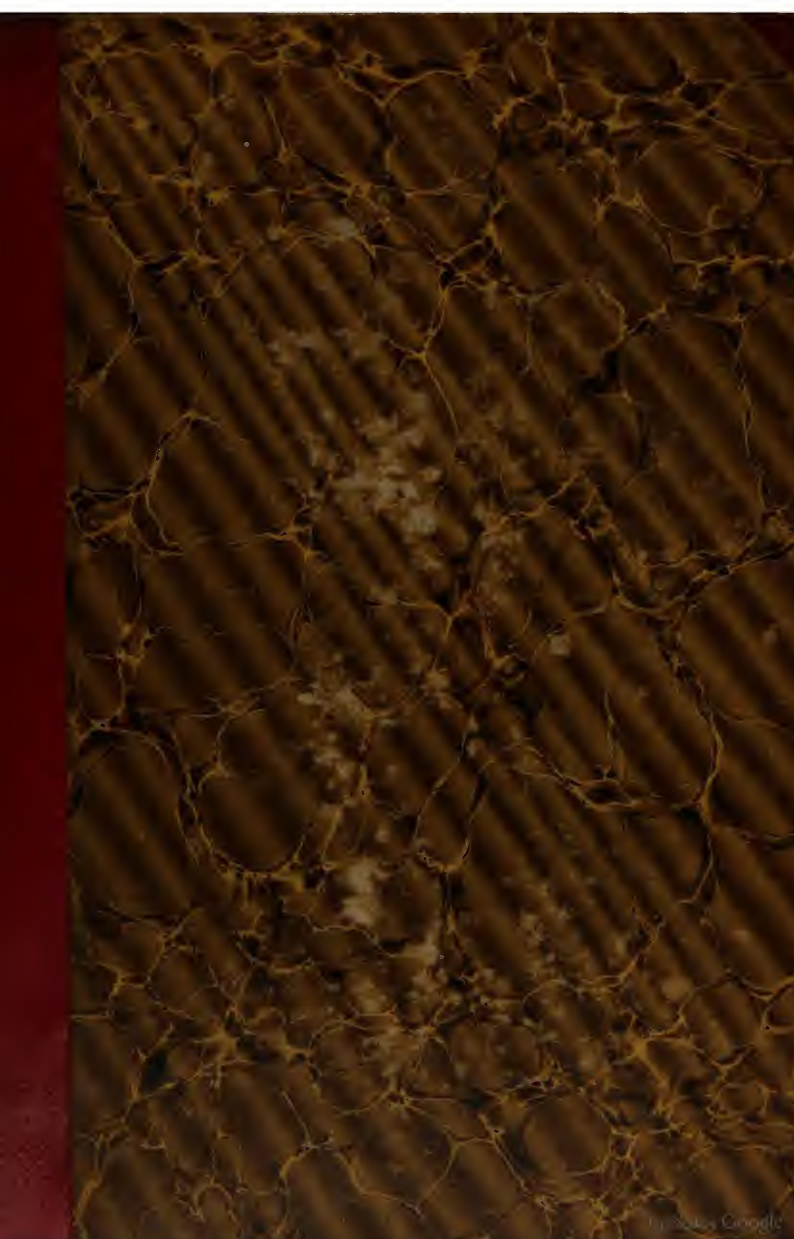



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS



LES

POÈTES RUSSES

Du même Auteur :

LES BORÉALES, 1 volume in-8°.............. ... 7 fr. 50 c.

LES ROSES NOIRES, 1 volume in-8°.. . ... 7 fr. 50

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

LES
POÈTES RUSSES

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

PAR LE PRINCE

ÉLIM MESTSCHERSKI
Meshtcherski

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX

1846

Le prince Elim Mestschersky, d'une des plus nobles familles de Russie, mort à Paris au mois de novembre 1844, voyagea très-jeune dans les différentes parties de l'Europe et surtout en France, dont il aimait de prédilection les mœurs et la société, et dont il connaissait et cultivait la langue comme nos meilleurs littérateurs. Il n'avait pas vingt ans qu'il faisait des vers français avec une véritable supériorité. En 1839 il publia son premier recueil de poésies intitulé : *Les Boréales*, qui fit sensation dans le monde littéraire. Ce recueil est divisé en deux parties, dont il appela l'une : *Le Livre d'amour* et l'autre *Études Russes*. Dans la première, il fit entrevoir les tendres mystères de son cœur, — dans la seconde, il donna, par d'habiles traductions de quelques poètes

russes contemporains, un premier aperçu de la poésie de sa patrie. Les *Boréales* étaient le double germe, le double type des compositions futures du prince Elim Mestschersky. En effet, les *Roses noires*, son second recueil, publié quelques mois après sa mort, peuvent être regardées comme l'épanouissement du *Livre d'amour*, et les deux volumes des ***Poëtes russes*** que nous publions aujourd'hui, achèvent et complettent les ***Études Russes.***

Ces deux volumes étaient tout disposés, copiés et corrigés avec soin par le poète quand la mort est venue l'enlever avant sa trente-sixième année. Nous n'avons eu qu'à imprimer. Le prince Elim Mestschersky y donne en vers français la reproduction fidèle et élégante d'un choix des plus beaux morceaux tirés des poètes de la Russie les plus estimés. Toutes les poésies des autres peuples de l'Europe sont à présent connues des lecteurs français, par des traductions éminentes, la poésie russe était la seule dont la France ne connût que de courts et rares fragments. Cette lacune est comblée par les deux volumes que nous donnons et auxquels le public de France

fera sans doute l'accueil qu'il a fait aux traductions des autres poésies étrangères, et aux premières œuvres du prince Elim Mestschersky. Intérêt et curiosité dans l'objet de ce nouvel ouvrage; conscience et talent perfectionné dans le poète; que faut-il de plus pour le succès?

Le prince Elim Mestschersky était aussi aimé pour les qualités de son âme et le charme sympathique de son caractère et de toute sa personne qu'il était recherché et fêté pour la hauteur de son esprit et de son mérite poétique. Il a été lié intimement avec presque tous les poètes et les littérateurs dont la France actuelle s'honore, et qui lui portaient une affection que la mort n'a pas refroidie. Témoins tous les poétiques hommages qui ont été dédiés à sa vie ou à sa mémoire et que nous enlaçons ici comme des fleurs sur un tombeau.

Les lecteurs nous sauront gré d'ailleurs de faire passer sous leurs yeux quelques inspirations de plus des poètes qu'ils aiment :

— 1839. —

Au pôle nord, voyez l'étoile blanchissante ;
Au nord l'aimant, au nord l'hermine éblouissante ;
Attrait, douceur, éclat !... Or, il nous arriva
Sur les bords de la Seine un fils de la Néva,
Un barde dont la voix chante avec assurance
Des vers harmonieux dans la langue de France.
Il est par son nom même à la gloire enhardi,
Son œil jette un éclair des rayons du midi,
Et l'on voit sur son front la tristesse secrète
Dont le ciel a marqué chaque front de poète.

Que nous demande-t-il, ce voyageur? — Nos chants?
Sa harpe a des accords plus doux et plus touchants ;
Nos mœurs ? — Il les connaît. Notre délicatesse ? —
Versailles aurait vanté sa noble politesse.
On écoute celui qui vient interroger ;
Le poète chez nous n'est jamais étranger.
Il vient, ambassadeur des confins de l'Asie,
Pour conclure un traité d'art et de poésie.
Il médite, pensif, dans son kiosk élégant,
Près d'une pipe turque et d'un yatagan.

Près d'une coupe il fume un brûlant aromate,
Il a du Turc, du Franc et très-peu du Sarmate.
Aux heures du sommeil son double flambeau luit ;
Comme un astre rêveur, il se lève la nuit !

Répandant des clartés nouvelles et fécondes
Sur les fruits du génie éclos dans les deux mondes,
Il trouve en des écrits d'outre-Europe venus,
Les secrets de Babel, qui lui sont tous connus.

Jeune barde du Nord, salut ! aux mêmes flammes
Nous avons allumé nos pensers et nos âmes.
Sous la sphère de glace et la sphère de feu,
Nous avons élevé nos cœurs au même Dieu ;
Nous nous sommes placés sous les mêmes prestiges ;
Nous avons demandé des fleurs aux mêmes tiges,
L'ombre rafraîchissante au même arbre des bois,
Et l'inspiration au chant des mêmes voix.
Des mœurs, des temps, des lieux, effaçant les distances,
Nous avons, en aimant, mêlé nos existences,
Et nous avons aussi confondu pour jamais
Le parfum de nos vers et de nos calumets.

Comte Jules de Rességuier.

Nice, 1842.

Ami, si, pour un temps, ta muse se repose
A l'ombrage des pins et du frais laurier rose,
Sous le ciel du Midi,
Si, pour des jeux d'enfant, un moment, elle oublie
La harpe du Slavon et le luth d'Italie,
C'est qu'elle prend haleine avant l'assaut hardi.

Tu n'es entré qu'hier dans l'ardente carrière,
O coursier! tu n'as pas traversé la poussière
Du stade sablé d'or ;
Et le souffle enivrant de la foule en démence,
Ce vent de la victoire, impétueux, immense,
Tu ne l'as pas senti dans ta crinière encor.

Ami, repose-toi ; que ton âme naïve
S'épanouisse donc aux brises de la rive.
Eh ! qui te le défend ?
Deux rayons t'ont formé ; mais ce divin mélange,
Cette double nature est bien celle de l'ange,
Tantôt épris des cieux, et tantôt d'un enfant.

Jules de Saint-Félix.

Sonnet.

— 1843. —

Cher Français de Moscou, blond scalde, dont le luth
Assouplit à nos vers ses cordes boréales ;
Prince qui, courtisant nos Muses, tes féales,
Obtins, à nos dépens, que leur faveur t'élût ;

Si quelques-uns de nous ont péché ; s'il leur plût,
Littéraires frondeurs, se faire rois des halles,
La chaste poésie, aux formes idéales,
A dans ton saint laurier sa branche de salut.

Qui pourrait voir d'un œil de haine et de colère
Se lever dans nos cieux ton étoile polaire,
A leurs astres rivaux mêlant ses rayons d'or ?

La France à ses tournois t'accueille sans alarmes ;
Tu triomphes, mais fort et paré de ses armes ;
Ta victoire pour elle est un hommage encor !

Émile Deschamps.

A la Mère d'Olim.

— Novembre 1844. —

J'avais promis ce livre à votre fils, Madame,
Je l'offrais à son cœur, je le voue à son âme,
Maintenant que de ce bas lieu,
Il s'élève et remonte à sa source première,
Et, comme il est sorti pur du sein de sa mère,
Pur s'en retourne au sein de Dieu.

Mère, rappelez-vous du quatorze novembre !
Son prêtre lui faisant un temple de sa chambre,
Et sa Bible et son crucifix,
Et son lit devenu son autel et le nôtre,
Où Dieu pour vous apprendre à lui donner le vôtre,
Vous partageait son propre fils.

A genoux, implorant, comme une mère implore,
Pour des jours éternels vous l'enfantiez encore,

Mais radieux, mais triomphant,
Mais à tout le bonheur, mais à toute la gloire,
Mais à des lieux si beaux qu'on ne veut pas y croire !...
Femme ! et vous pleurez votre enfant ?

Non ; ne pleurez jamais que la mort de l'impie,
Car c'est le châtiment des fautes qu'il expie ;
Mais lui, donnez-lui sans efforts,
Donnez-lui sans douleur, puisque Dieu vous l'envie,
Sa seconde naissance et sa seconde vie ;
L'éternité n'est pas la mort.

Ou plutôt, regretter, c'est le faire revivre !
Lisez-le tout vivant aux pages de son livre ;
Ses vers qu'il a dits tant de fois,
C'est lui, c'est lui d'hier, c'est lui de tout-à-l'heure,
C'est son esprit qui chante, ou son âme pleure ;
Il ne lui manque que sa voix.

Aimez tout ce qu'il laisse, aimez tout ce qu'il aime ;
Aimez ce souvenir tout rempli de lui-même ;

Aimez ce chant religieux,
C'est peut-être sa voix dans ma bouche muette;
Peut-être votre fils dans un autre poète
Vous parle encor du haut des cieux!

Adolphe Dumas.

Ode

A LA MÉMOIRE DU PRINCE ÉLIM MESTSCHERSKY.

— Novembre 1844. —

Il n'est plus! funèbre mystère!
Il n'est plus! quel est son forfait?
Pour t'enfuir ainsi solitaire,
O jeune âme, qu'avais-tu fait?
Dis-nous pourquoi l'oiseau fidèle
A quitté l'aire paternelle,

Et le foyer éteint ses feux ?
Pourquoi la lyre s'est brisée ?
Pourquoi la branche s'est lassée
De porter son fruit savoureux ?

Sort cruel ! il lassait l'envie ;
Ses jours étaient purs et joyeux.
Une mère abritait sa vie,
Une épouse charmait ses yeux.
La couronne de la vieillesse,
La couronne de la jeunesse,
Pour lui venaient se réunir.
Il pouvait joindre, douces gloires !
Les cheveux blancs aux tresses noires
Et l'espérance au souvenir.

Illustre enfant d'une autre plage,
La France l'avait adopté ;
Et pour enrichir son langage,
Le fils pieux l'avait chanté.
L'amitié même, rare exemple !
Avait accueilli dans son temple
Un front par le rang consacré.
D'un abord noble et presque auguste,
Il était doux, aimant et juste ;
Bien plus, il était inspiré.

Il avait l'âme du poète :
Son front de l'art portait le sceau ;
Il entendit la voix secrète
Chanter en lui dès le berceau.
Sa Muse, enfant aux pieds d'albâtre,
Jusqu'aux prodiges du théâtre
Portait son vol audacieux,
Et de sa voix toujours austère,
Elle allait consolant la terre ;
Sa voix lui rappelait les cieux.

O mort ! dans les bras d'une mère,
As-tu pu frapper son enfant,
Changer sa joie en peine amère
Et mouiller son œil triomphant ?
Vois sur les charmes d'une épouse
Les traces de ta main jalouse
Et ta blessure dans son cœur !
Pourquoi frapper, faulx meurtrière !
Et dédaigner cette prière
Que leurs sanglots formaient en chœur ?

C'est que le ciel dit à la terre :
Ses hymnes sont trop beaux pour toi ;
De peur que la flamme s'altère,

Elle brûlera devant moi.
C'est qu'une étoile disparue
Manquait peut-être dans la nue
Au nombre qu'il devait compter ;
C'est qu'il voulait d'autres louanges ;
C'est qu'il avait dans ses phalanges
Besoin d'un ange pour chanter.

Aussi, versons toutes nos larmes,
Et laissons se courber nos fronts ;
Et trouvons même quelques charmes
Dans les regrets que nous offrons.
Oh ! laissons l'épouse fidèle,
De la douleur touchant modèle,
Chercher son Dieu pour l'implorer.
Laissons la mère désolée
S'agenouiller au mausolée ;
Pleurons, mais sans désespérer.

Car la mort n'est pas cet abîme
Toujours fermé, toujours béant,
Où le bruit que fait la victime
Est le murmure du néant,

C'est la demeure de passage,
Où, s'arrêtant dans son voyage,
Sur les bords des terrestres lieux,
L'âme va dans les rêveries,
Attendre les âmes chéries,
Pour arriver ensemble aux cieux.

ALFRED DE MARTONNE.

A la Princesse Catherine Mestschersky.

— Novembre 1844. —

Ce cygne harmonieux qui vint des froids royaumes,
Et qui savait chanter dans tous les idiomes,
Ce barde boréal, génie ému, hardi,
Luttant de flamme avec les bardes du Midi,
Nous a quittés, pour Tasse et Camoëns, ses frères,
Dont il fit reverdir les palmes funéraires.

Hélas ! il est venu trop tôt, son dernier jour !
Car nul n'inspirait plus de sympathique amour
Que ce jeune homme illustre, au bienveillant sourire ;
Je le pleure, et pleurant, j'en viens souvent à dire :
« Si pour moi, qui ne fus qu'une heure en son chemin,
» Moi, qui n'ai que trois fois serré sa noble main,
» Sa mort prématurée est tellement amère,
» De quel deuil, ô mon Dieu ! doit donc souffrir sa mère !
» Elle dont il était l'unique et cher souci,
» La mère de son corps et de son âme aussi !
» Elle, plus de vingt ans, de sa pensée ardente
» La chère inspiratrice et chère confidente ! »

Les hommes désignés pour un but solennel
Se forment presque tous au giron maternel ;
Là ne se puisent point de leçons éphémères;
Presque toujours les saints ont eu de saintes mères...
Mais dès qu'ils ont vécu sous leurs yeux triomphants,
Ils vont lutter, et puis ces glorieux enfants,
Ce sont tous des martyrs, des couronnés d'épines...
Leurs mères !... que d'angoisses au fond de leurs poitrines!
Elles pleurent de voir si vite consumés
Ces flambeaux trop brillants qu'elles ont allumés.

Princesse, ainsi pour vous ! — dans la troupe choisie,
Élim brûla ses jours au feu de poésie,

Et, seule, vous tournez de longs regards navrés
Là-haut, vers la patrie où vous le rejoindrez ;
Car il vous doit d'avoir mérité les deux gloires,
Ce fils qui sous vos pas sema des *roses noires*,
Et vos âmes, pendant un saint banquet d'adieu,
Ont partagé ce pain qui réunit en Dieu !

ALEXANDRE COSNARD.

Une Voix le Soir.

— Novembre 1844. —

J'étais sur ma montagne, et tout-à-coup ma lyre,
Rendit un son plaintif, comme un lugubre accord ;
J'interrogeai le ciel... une voix sembla dire :
« Cherche en ton pauvre cœur... il compte un nouveau mort !

» C'est un poète, hélas! disparu de la terre,
» Un prince aimé de tous, que Dieu rappelle à lui.
» Mais si ce beau talent, pensif et solitaire,
» Manque à ceux qui l'aimaient, il ne craint pas l'oubli.

» Oh ! non , il ne craint pas l'indifférent silence,
» Comme plus d'un poète à douteux avenir ;
» Il était des élus de cette noble France
» En qui toute grandeur trouve un grand souvenir !

» Elle a ses chants d'amour et sa rime sévère
» Qu'elle conservera comme un philtre pour tous,
» Comme un rayon d'en haut qui tendrement éclaire,
» Comme un hôte du ciel qu'il laissa parmi vous. »

Et la voix tout-à-coup cessa son harmonie,
Et le son fugitif remonta dans l'azur,
Et pendant que mon cœur suivait sa mélodie,
Une flamme inconnue éclaira le ciel pur !...

Baron DE MORTEMART.

— Novembre 1844. —

Ombra adorata!...

Quand le cygne mourant, de sa dernière plainte
Frappe l'écho chéri du marbre oriental,
Les dieux de marbre, émus dans leur divine enceinte,
Sentent couler leurs pleurs sur l'onde et son cristal.

Tout se tait, les cyprès penchent leurs chevelures,
L'oiseau gémit, les fleurs s'inclinent tristement ;
Les arbres du chemin chantent dans leurs ramures,
En se disant le soir : « Viendra-t-il notre amant ? »

Ainsi de vous, poète ! il n'est pas une lyre
Qui vers la vôtre en deuil ne se tourne aujourd'hui,
Vous êtes de ces morts que l'on aime à relire,
Comme on aime à baiser les cheveux d'un ami.

Ombre douce ! ombre chère ! il est dans nos phalanges
Un nom béni de tous, c'est le vôtre ! — il vivra
Tant que sur nous, chanteurs de ce monde, des anges
La cohorte immortelle avec vous chantera !

ROGER DE BEAUVOIR.

Stances.

— Janvier 1815. —

Deux sublimes douleurs vivent sur cette terre :
L'une qui sait chanter en vers mélodieux ;
Et l'autre qui se tait, rêveuse, solitaire,
Et le regard aux cieux.

Élim, si je n'ai rien écrit sur votre tombe,
Moi, l'ami fraternel,

C'est que le cœur nous manque, et que la main retombe
Au moment de l'adieu sans espoir... éternel !

Comme l'écho plaintif a besoin d'étendue,
Comme il faut le désert à l'aiglon désolé,
Ainsi je vais au loin porter ma voix perdue,
Mon cœur inconsolé.

Ah ! j'admire les chants, la parole divine
Des ardentes douleurs...
Ami, pour votre tombe où mon âme s'incline,
J'ai trouvé seulement des larmes et des fleurs.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

— Avril 1846. —

Je cherche vainement dans ma pauvre mémoire
Les vers que j'écrivais pour célébrer sa gloire ;
Je les cherche toujours et ne les trouve pas,
Car ils dorment aussi dans la nuit du trépas.

Mais pour nous inspirer n'avons-nous pas son livre ?
Ce livre si charmant qui toujours nous enivre ! —
Ah ! la part que la mort, dans son triste courroux,
Nous ravit, n'était pas la plus grande de vous.
Celle que vous laissez, n'est-ce pas la plus chère?
Prince, car nous gardons vos chants et votre mère!
Puisse votre belle âme, aux cieux supérieurs,
Où ne montent jamais la mort ni les douleurs,
Entendre les accents d'une lyre plaintive
Qu'exhale en votre honneur votre terre adoptive ;
Et, dans la paix de Dieu, qui l'entoure en ce jour,
Apaisant pour jamais sa grande soif d'amour,
Revenir contempler votre double patrie,
La France qui vous aime et la sainte Russie !

Et vous, Madame, et vous, de ce que l'amitié
Écrit pour votre fils, recevez la moitié.
Si la tête n'a plus sa mémoire éphémère,
Le cœur garde la sienne. — Honneur à vous, sa mère !

ANTONI DESCHAMPS.

— Mai 1846. —

— O passant! répondez : Que contient ce tombeau,
Où rêve le poète, où vient chanter l'oiseau?
— Le corps d'un jeune prince aux hymnes de prophète.
— Et ces livres ? — Ce sont des monuments encor,
Aux sculptures de style, aux arabesques d'or,
Où vous retrouverez son âme de poète.

Sa mère, au cœur sublime, aux yeux de pleurs voilés,
Ramasse saintement ses feuillets étoilés.
Il nous a fuis, — son âme a franchi la frontière
Du pays des soleils, du bonheur et de Dieu ;
Mais elle nous laissa tous ses rêves de feu ;
Le ciel a le foyer, nous avons la lumière !

Anaïs Ségalas.

M. Victor Hugo a consacré aussi à la mémoire de notre poète quelques vers qui paraîtront dans un prochain recueil, et qu'il ne nous est pas permis de donner d'avance. Mais, du moins, nous escomptons dès-aujourd'hui cette suprême gloire, si douce au deuil éternel d'une mère.

Nous voudrions pouvoir reproduire les pages d'éloquente critique et les beaux travaux biographiques consacrés à la mémoire du prince Elim Mestschersky par la plume et surtout par le cœur de deux jeunes écrivains, de deux poètes, MM. Wilhem Ténint et Paul Juillerat, dont les œuvres et les noms sont si justement appréciés et applaudis; l'espace nous manque. Mais nous pouvons citer encore quelques paroles improvisées le 17 novembre 1844, par M. Émile Deschamps, pour être prononcées sur la tombe de son ami, de son poète, et qui font bien connaître celui qu'il pleurait :

« Il fut grand par la naissance, il fut noble par la pensée, il fut renommé par le talent..., il fut plus encore : il fut bon! Toute une belle vie d'amour et d'art, à peine à la moitié de son cours, est remontée à sa source divine; son cœur était la flamme et son front la lumière; c'était un poète, c'était un chevalier, c'est un juste. Aussi, quel courage de sérénité jusques dans les dernières crises de cette terrible maladie! Le prince Elim Mestschersky est sorti de ce monde comme sûr de celui où il allait entrer. Semblable au guerrier qui meurt en combattant, il est mort au champ d'honneur du poète..., la lyre à la main! Mais mieux récompensé, son cœur s'est éteint sur le cœur des êtres les plus chéris, parmi lesquels pourtant manquait un père adoré, qui ne sait pas encore combien il est à plaindre.

» Parti trois fois des extrémités de l'Europe pour visiter et étudier la France, le ciel a voulu que le prince Elim y vînt mourir afin qu'une voix française (la plus faible sans doute et non la moins émue) pût jeter sur sa dépouille quelques paroles dans cette langue qui a fait sa gloire à lui-même.

» Et vous, ses compatriotes, qui entourez avec moi ce précoce tombeau, souffrez cet hommage d'un étranger... Qu'ai-je dit? ah! la fraternité des idées, des sentiments et des mœurs ne constitue-t-elle pas une grande patrie philosophique qui se règle sur le niveau des âmes, et non d'après les limites des États?... Eh! quels sont ici

les étrangers, quand les mêmes larmes coulent de tous les yeux sur le même corps, sur le plus généreux, le plus religieux, le plus sympathique, le plus inoubliable des hommes!

» Cher Elim, tes reliques-mêmes nous seront bientôt enlevées..., la Russie les redemande...; ta mort, comme ta vie, n'aura fait que passer par la France... Ah! du moins, tu vivras toujours par l'admiration fraternelle des poètes de cette patrie que ton génie s'est conquise, et par les intarissables regrets de tous!...

» Mais comment oser parler de notre peine, quelque poignante qu'elle soit, à côté du désespoir d'une épouse, à côté du désespoir d'une mère?... Cher Elim! toutes les deux ont poussé au-delà des forces humaines l'héroïsme de la tendresse; va demander au Tout-Puissant qu'il leur accorde l'héroïsme de la douleur.

» Quant à nous, nous demandons comme un saint héritage le soin de ta gloire; nous cultiverons avec ferveur cette palme immortelle qui souvent, hélas! n'achève de fleurir que sur la tombe des poètes..., trop heureux si nous pouvions obtenir pour nous même une mort si cruellement rapide, au prix d'une vie si pleine de belles œuvres et de nobles actions! »

Émile Deschamps.

Et maintenant, pour que les lecteurs français se familiarisent d'avance avec la poésie russe, nous faisons précéder les traductions du prince Elim Mestschersky d'un discours sur la littérature de son pays qu'il prononça en 1830, à l'Athénée de Marseille, et nous y ajouterons des notices sur les poètes principaux de la Russie.

L'ÉDITEUR.

DE LA

LITTÉRATURE RUSSE.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ATHÉNÉE DE MARSEILLE,

Dans la séance du 26 Juin 1830,

PAR

LE PRINCE ELIM MESTSCHERSKY.

J'ai entrepris ce travail, comme je le dis dans mon discours, à la demande de quelques membres de l'Athénée de Marseille, sans aucun ouvrage russe auxiliaire, et réduit absolument à la faible ressource de ma mémoire. Je me suis hasardé ainsi à voler uniquement de mes propres ailes, car je comptais sur l'intérêt qu'inspirerait un sujet presque nouveau en France, et j'espérais que mes données seraient accueillies avec assez de curiosité

pour excuser le peu de mérite de l'ouvrage et l'inexpérience de l'auteur. Mon travail était déjà assez avancé quand j'assistai aux séances de littérature de M. Ampère, jeune professeur qui, par l'élévation de son esprit et la profondeur de ses connaissances, semble appelé à faire un jour époque en France. Il traitait le développement des littératures du Nord depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, en s'attachant à suivre la réforme progressive des éléments auxquels on doit la naissance du nouveau genre en littérature qui domine actuellement en Angleterre, en Allemagne, dans les pays Scandinaves et en Russie. La littérature russe, seule, avait échappé aux savantes investigations de M. Ampère. Le hasard a voulu que je me trouvasse à même d'appuyer la vérité des principes généraux qu'il avait énoncés, en offrant comme nouvel exemple ce qui a eu lieu dans le monde littéraire de ma patrie. Par un hasard plus heureux encore, et dont je me fais gloire, nous nous sommes parfaitement rencontrés d'opinions et de tendance en littérature. Ainsi un ouvrage que j'avais entrepris, mû entièrement par ma

propre impulsion, et fidèle à ma manière de voir, est venu, en quelque sorte, compléter la série des tableaux déroulés par le professeur français. Mon tableau étant de la même école, devait nécessairement être en harmonie avec les siens, autant cependant que l'ouvrage d'un écolier peut approcher de celui d'un maître.

Si j'avais appris à connaître M. Ampère avant de commencer mon travail, j'aurais pu jeter mes données dans ses moules, suivre avec précision ses errements, et lier ainsi intimement mon opuscule à son grand corps d'ouvrage. J'aurais pu alors offrir au public quelque chose de plus qu'une simple bluette littéraire.

DE LA LITTÉRATURE RUSSE.

Nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer.

Mad. de STAEL.

Plaisante vanité, d'être insensible à ce qui donne à d'autres hommes des impressions douces et élevées! Autant vaudrait être fier d'avoir un sens de moins.

J. J. AMPÈRE.

MESSIEURS,

Si je me prête avec plaisir au vœu que m'ont exprimé plusieurs d'entre vous d'entendre parler d'une littérature sur laquelle il existe peu de données en France, je n'y mets que deux conditions : la première, c'est que vous veuillez bien m'accorder de l'indulgence, comme étranger à la langue dont je dois me servir ; la seconde, c'est

de vouloir bien encore m'accorder de l'indulgence, comme complètement étranger au genre de travail où je vais m'essayer. J'en appelle, messieurs, au noble amour qui vous anime pour la science, et que je partage vivement. Je me mets sous sa protection. C'est en lui que je peux trouver les garanties de l'indulgence que je réclame, c'est lui qui m'inspire l'audace nécessaire pour tenter une entreprise que l'amour national, si bien compris de vous, messieurs, m'impose comme un devoir. Mon but sera plus que rempli si je peux contribuer à appeler sur la littérature russe l'attention flatteuse que vous avez témoignée, messieurs, aux littératures étrangères signalées à votre admiration par celui dont j'occupe, pour le moment, la place. Le plus beau titre auquel j'aspire serait d'offrir, par cette lecture, un complément bien imparfait, bien faible, bien superficiel, il est vrai, mais peut-être nécessaire, aux travaux importants du savant littérateur qui s'est acquis des droits si réels à votre gratitude.

La littérature française vient ajouter dans le nouvel

âge à la gloire des temps anciens par la tendance au cosmopolitisme qui s'est manifestée depuis peu dans son sein.

Ils ne sont plus ces temps où la France, fière des génies qu'elle a produits, se contentant de la masse d'idées, de conceptions jetées dans son enceinte par les grands hommes des derniers siècles, croyait au-dessous de sa dignité de franchir cette espèce de cercle magique dont elle était entourée, et dédaignait de pénétrer dans le domaine de l'intelligence des autres nations. Quelques grands poètes français, tels que MM. Jules Lefèvre et Antoni Deschamps, ont donné, de nos jours, l'exemple de l'érudition générale jointe à l'inspiration individuelle. Une nouvelle génération, riche des trésors que lui a légués le passé, plus riche encore de ceux que doit lui offrir l'avenir, conçut que l'intelligence humaine était aussi universelle que la source dont elle émane; que, par conséquent, étudier les chefs-d'œuvre de l'esprit humain en France, était n'apprendre à connaître qu'une seule province du vaste domaine de l'intelli-

gence, province des plus belles et des plus florissantes, il est vrai, mais qui ne faisait toujours qu'une seule partie du même tout.

Du moment où cette idée grande et sublime enflamma les esprits en France, les rivalités nationales, tristes débris des siècles de conceptions étroites et circonscrites, s'évanouirent à jamais dans le monde scientifique et littéraire. La célèbre préface de M. Emile Deschamps en tête de ses belles *Études françaises et étrangères*, est venue, dans ces derniers temps, donner le coup de grâce aux préjugés littéraires. La nouvelle génération française reconnut enfin qu'il est une patrie dont tous les peuples sont également concitoyens, dont tous les peuples peuvent également exploiter les trésors; cette patrie, je l'ai dit plus haut, c'est le domaine de l'intelligence humaine. Une jeunesse laborieuse, suivant avec enthousiasme l'impulsion qu'elle a donnée, affrontant avec une noble ardeur les difficultés que présentent des langues dont le génie diffère si essentiellement de celui de leur langue maternelle, une jeunesse, l'espoir du nou-

vel âge, dis-je, fait retentir sur plusieurs points de la France, les noms d'un Gœthe, d'un Schiller, d'un Shakespeare, d'un Byron, noms immortels, qui bientôt se nationaliseront dans ce pays des lumières, comme ceux des Corneille, des Racine, des Boileau, des Voltaire, des Lamartine, des Delavigne, des Victor Hugo.

Cependant il est une littérature qui, jusqu'à ce moment, est entièrement étrangère à la France; la littérature d'un peuple qui, par les qualités généreuses de son cœur, la vivacité de son esprit, son courage et son amour pour la patrie, sympathise naturellement avec la nation française; je veux parler de la littérature russe.

Il est temps que les chants des bords de la Newa viennent atteindre les rives de la Seine ou du Rhône! Il est temps que la poésie russe vienne en France mêler sa voix mélodieuse à celle de la poésie d'outre Rhin et de la Tamise, pour entonner à l'unisson, et comme filles

de la même patrie, un hymne solennel dans le temple du vrai beau!

Pourquoi un plus habile que moi n'est-il pas appelé à remplir la tâche honorable et difficile de servir d'introducteur à la littérature russe en France! Pourquoi celui qui vient de vous initier, messieurs, aux mystères de la poésie scandinave, anglaise, allemande, ne peut-il rendre à la poésie russe le même service, en faisant, avec le talent, la nouveauté d'aperçus, et la profondeur qui le caractérisent, des lectures détaillées sur cette littérature qui mérite à tous égards d'être connue en France! Hélas! ce n'est point là le but que je peux me proposer. Cette mission glorieuse est bien au-dessus de mes forces, et il me manque d'ailleurs, pour entreprendre un ouvrage étendu sur ce sujet, les matériaux nécessaires. Je devrai me borner ici à jeter un coup-d'œil rapide sur la marche générale de la littérature russe, et à n'analyser, pour ainsi dire, que l'esprit des différentes époques littéraires en Russie.

Si j'ai cru pouvoir dire que la littérature russe n'était point connue en France, c'est que l'*Anthologie Russe*, publiée, il y a quelques années, par M. Dupré de Saint-Maure, est un ouvrage qui ne peut donner qu'une idée très-peu exacte des poètes et de l'histoire des lettres en Russie. Néanmoins, il faut savoir gré à cet honorable littérateur d'avoir fait, le premier, l'essai de rendre en vers français de beaux morceaux de poésie russe, essai qui souvent lui a réussi, particulièrement dans ses traductions des fables de Kriloff. La fidélité avec laquelle M. de Saint-Maure s'attache à suivre son original comme un ami fidèle, est d'autant plus méritoire, qu'il ne savait pas le russe en entreprenant son travail, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa préface. Je renvoie à la lecture de l'*Anthologie Russe* tous ceux qui voudront avoir un aperçu très-succinct et purement historique de l'histoire de la littérature russe, une biographie des principaux poètes, qui n'offre que les événements de leur vie, sans l'analyse raisonnée de leurs ouvrages, et enfin la traduction en vers ou en prose de

quelques passages, plus ou moins bien choisis, de leurs productions les plus remarquables.

Je ne dois point passer sous silence un autre ouvrage publié à Paris en 1825, qui a servi à faire connaître à la France les œuvres de Kriloff, célèbre fabuliste russe, qui peut se glorifier d'avoir égalé La Fontaine. Ses fables ont eu l'honneur d'être traduites par une société d'hommes de lettres français, auxquels le comte Orloff, seigneur russe, amateur éclairé de la littérature des deux nations, fournit les traductions en prose. Des noms dont s'honore la France figurent près du titre de chaque fable, et rendent un hommage bien glorieux et bien flatteur au génie du poète russe. Mais dans cet ouvrage, comme dans celui de M. de Saint-Maure, le traducteur ayant eu recours à un intermédiaire entre lui et son original, il résulte que la pensée de l'auteur russe, filtrée, pour ainsi dire, à deux reprises, s'offre plus ou moins décolorée au lecteur français, et ne lui présente plus le degré d'intérêt qu'inspire une traduction immédiate. D'ailleurs, c'est Kriloff seul qui a été signalé à l'atten-

tion du public français. M. Lemontey, dans sa préface de la traduction des œuvres de Kriloff, fait peu mention des autres poètes russes *.

Sous le titre de *Veillées Russes*, M. Héguin de Guerle a fait paraître, il y a à peu près trois ans, quelques poésies russes traduites en français. Les journaux de France en ont rendu compte dans les termes les plus flatteurs, exprimant, en même temps, l'intérêt que doit inspirer une région poétique si inconnue en Europe.

Voilà les seuls ouvrages qui jettent en France quelque lumière sur la littérature de la Russie; et cependant aucune littérature n'a, peut-être, plus de droits aux méditations du philosophe, de l'homme de lettres, de l'historien. En effet, aucune nation n'offre l'exemple d'un développement aussi rapide de ses facultés intellectuelles; et c'est dans les progrès merveilleux qu'a faits la littérature russe, en un laps de temps des plus courts,

* Depuis, M. Marclef a donné une traduction en vers français, complète et fort remarquable des fables de Kriloff.

qu'il faut chercher la mesure de ce qui est possible à l'intelligence humaine.

Il a suffi à la Russie de moins d'un siècle pour créer une langue, pour reproduire dans cette langue les chefs-d'œuvre des autres langues mortes et vivantes de l'Europe, et, de plus, pour produire des poètes et écrivains originaux, qui, maniant à leur gré cette langué adolescente d'autant plus docile qu'elle est jeune, exprimèrent en russe chaque combinaison des plus profondes de leur pensée, chaque élan des plus audacieux de leur imagination, et ornèrent tour-à-tour cette langue vierge, du style de l'histoire et du style de la fable, de celui de l'ode et de celui de la chanson; du style épique, didactique, enfin du style de l'élégie, de la ballade, et même de celui de la tragédie et de la comédie.

Suivons le vol impétueux de la littérature russe depuis sa naissance jusqu'à nos jours.

Avant Pierre-le-Grand, la langue russe n'existe pas. Le peuple et les boyards parlent un slavon corrompu. Quelques chants nationaux qui ont traversé les siècles

de la barbarie tartare attestent seuls les dispositions du peuple russe à la poésie. Quelques chroniques enfouies dans les monastères, les oukases des souverains, des collections de lois, le tout écrit dans un dialecte grossier, sont les seuls monuments littéraires de cette époque. Le premier empereur de Russie paraît. En s'étudiant lui-même, il a compris son peuple; Pierre sait ce que lui-même est devenu, et voit ce que son peuple peut devenir, ce que son peuple doit faire, ce que son peuple fera. La volonté de Pierre est l'acier qui fait jaillir l'étincelle du caillou. L'empereur a voulu, et une jeune milice russe a taillé en pièces les vétérans de Charles XII. L'empereur a voulu, et le canot qu'il a construit, en maniant de ses propres mains la hache, se transforme en une flotte, l'effroi de la Baltique. L'empereur a voulu, et une académie des sciences s'élève du milieu des marais de la Newa. L'empereur a voulu, et la langue russe prend naissance; c'est-à-dire, elle commence à se dépouiller de l'enveloppe grossière des terminaisons slavonnes dans les ingénieuses et spirituelles satires du prince Kante-

mir. Mais cette langue russe c'est encore le français de Montaigne. La poésie russe a besoin d'un législateur; le vers n'a point de limites, les formes poétiques ne sont point précisées, enfin l'ordre, d'où naît l'harmonie, manque encore. Cependant la langue ne languira pas longtemps dans le cahos de la barbarie. Elle suivra avec promptitude le mouvement imprimé à la nation; elle va devenir européenne. La littérature russe va avoir son Pierre-le-Grand.

Sur les bords glacés de la Dwina septentrionale, dans le gouvernement d'Archangel, un enfant, le fils d'un pêcheur, néglige les filets pour lire et relire son psautier. Poussé par un sentiment vague, indéterminé, auquel cependant il ne peut résister, il fuit la cabane de son père, va à Moscou, se jette aux pieds d'un évêque dirigeant le séminaire de cette ville, et le conjure, les larmes aux yeux, de lui faire apprendre quelque chose. Il est admis au séminaire où il fait preuve des facultés les plus rares; bientôt le gouvernement l'envoie faire ses études à Kieff, puis en Allemagne, et le fils du pêcheur

de la Dwina, c'est le père de la littérature russe, c'est Lomonossow.

Enfin Malherbe vint, dit Boileau; on pourrait dire le Lomonossow: déjà il vint. Effectivement, le créateur de la littérature russe naquit en 1711, c'est-à-dire 14 ans avant la mort du créateur de la nation, et il n'y eut qu'un intervalle de peu d'années entre les essais du prince Kantemir, imparfaits quant à la forme, et la fixation précise de la langue poétique par Lomonossow.

Le cadre étroit que j'ai dû me tracer ne me permet pas, comme je l'aurais voulu, de vous entretenir longuement, messieurs, au sujet de ce grand homme qui, en même temps, grammairien, rhétoricien, mathématicien, grand chimiste, savant philologue et sublime poète, fut le Gœthe de la Russie pour l'étendue de ses connaissances et l'universalité de son génie.

La langue russe, susceptible de prendre toutes les formes, comme le génie de la nation est accessible à toutes les conceptions, comme chaque individu de la nation russe est également apte à prendre la teinte ex-

térieure de chaque nation étrangère, en conservant toutefois les traits primitifs du caractère national, la langue russe, dis-je, fut soumise, par Lomonossow, aux formes poétiques allemandes. Les vers ïambiques, choréens, etc., prirent désormais la place des vers souvent de plus de six pieds de rhythme *tonique*, ainsi appelés, car leur seule harmonie consistait en ce qu'on appuyait sur tel ou tel mot du vers, à peu près comme on phrase la musique. Les chansons populaires ont conservé jusqu'à présent ce rhythme, que quelques poètes modernes reproduisent avec grâce dans des chants nationaux.

Les faits les plus remarquables d'une littérature étant contenus, moins dans les phases par lesquelles peut passer la langue ou dans les ouvrages de quelques hommes de génie, que dans les changements que subit l'esprit même de la littérature, je serais porté à ne diviser l'histoire des lettres en Russie, depuis Pierre-le Grand, qu'en deux grandes époques.

La réforme, ou plutôt la création de la langue, par Lomonossow, est la première époque de la littérature

russe, dont l'esprit, alors, fut celui qui dominait les autres littératures de ce temps. Cette première époque est surtout très-importante en ce que, presque jusqu'à nos jours, tous les poètes et écrivains, qui suivirent le grand maître, marchèrent dans ses voies. Les principales formes poétiques ne changèrent plus depuis lui, et les principes fondamentaux de la grammaire et de la rhétorique subirent peu d'altération, quoique cependant, depuis Lomonossow, la langue russe ait été rendue plus flexible, plus douce, plus harmonieuse.

La littérature russe marchant désormais de front avec les littératures du siècle, et ayant emprunté aux étrangers ses formes, ne put nécessairement empêcher son esprit de prendre aussi la physionomie classique du temps. Les élans lyriques furent taillés à la longueur mesurée des strophes de l'ode; les plans de tragédie furent tracés au compas des trois unités. Tous les dieux de l'Olympe, accompagnés de demi-dieux et consorts, vinrent s'installer sur les bords de la Newa, et le poète musqué de Pétersbourg, à perruque à marteaux et à

talons rouges, persuadé, comme un Trissotin de Paris, *qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème*, offrit à la dame de ses pensées le petit poème à 14 vers russes bien comptés, poème dans lequel il ne manquait pas de la comparer à Vénus, ou pour le moins, à quelque nymphe du sacré vallon.

Mais je m'aperçois trop tard de mon imprudence! J'ai parlé de perruque. Perruque! C'est un mot d'ordre; c'est un signe de ralliement; c'est un cri de guerre! Je vois deux partis, acharnés l'un contre l'autre, s'élancer vers moi et me demander impérieusement ma profession de foi; il n'y a plus à reculer, messieurs; la voici :

Ne lançons point l'anathème contre un genre de littérature qui, en France, a produit Boileau, Corneille, Racine, Voltaire. Ne méprisons point un siècle qui, quoique assez ennemi de la nature et du naturel pour défendre aux hommes de montrer leur propre chevelure, donna naissance à un Molière et à un La Fontaine, dans les œuvres sublimes desquels le naturel, chassé de tou-

tes parts, a été se réfugier. Admirons en Russie les monuments littéraires, immortels, de Lomonossow, de Derjawin, poète lyrique, qui joint l'élévation de Rousseau aux mâles inspirations de Delavigne; applaudissons aux chefs-d'œuvre dramatiques d'Ozerow, qui fut en même temps le Corneille de la Russie pour l'énergie de son style, la largeur de sa touche, et le Racine russe pour la grâce, l'élégance, la sensibilité. Mais en rendant aux classiques ce qu'on doit aux classiques, rendons à la raison ce qu'on doit à la raison.

Est-il raisonnable de prétendre que la littérature seule soit stationnaire, tandis que nous voyons le monde moral marcher à grands pas vers ce perfectionnement, but unique de la mission de l'homme sur cette terre? Tout, dans la nature, change de formes; pourquoi la littérature seule devrait-elle braver les lois de la nature, et conserver sa forme antique, pareille à la momie qui a traversé les siècles et qui porte toujours l'enveloppe d'il y a trois mille ans? Si nous admettons que les œuvres de l'imagination n'ont point une marche progressive,

encore faut-il reconnaître que le beau peut se présenter sous différents aspects. La littérature est le miroir des pensées, des sentiments de l'homme. Exiger que ce miroir présente à l'homme du temps actuel l'image de l'homme du temps passé, c'est partager la folie d'un individu qui se mirant dans une glace, voudrait absolument s'y voir avec les traits qu'il avait il y a trente ans. Le classicisme ne parlant plus à nos sensations, à nos affections, à notre tendance d'esprit, est, je le répète, la momie dans laquelle nous admirons le passé. Ceux qui veulent faire revivre cette littérature pour notre siècle, mettent au monde un enfant mort-né.

Il s'agit, en conséquence, non de diminuer le mérite des grands hommes des derniers siècles; non de déclarer que leur genre est mauvais; Voltaire déjà a dit que tous les genres sont bons; mais de convenir que l'ancienne école ne peut plus être continuée de nos jours, et qu'il faut, à un nouvel âge, un nouveau genre.

Permettons, permettons à la littérature de quitter sa robe classique, si raide et si empesée, dont la coupe est

aussi peu de mode dans ce moment que les collets montés, les perruques ou les talons rouges. Souffrons que la littérature d'aujourd'hui s'approprie les vêtements légers du romantisme, aussi nuancés que les couleurs de l'arc-en-ciel, aussi variés pour les formes que la nature, enfin, assez amples et assez souples dans leurs contours pour jeter leurs plis gracieux autour du vaste génie de Byron, autour du génie de Gœthe, grand comme l'univers.

Innovons, innovons donc, car il faut de nouvelles formes à de nouvelles idées; de nouveaux mots pour exprimer de nouvelles conceptions; mais que ces innovations ne heurtent jamais le vrai goût et le bon sens.

La digression que je me suis permise, messieurs, n'est point sans but. Les idées et les raisonnements que j'ai émis peuvent servir d'introduction à la seconde époque de la littérature russe qui vient s'offrir à nous, et qui a été amenée par les opinions que j'ai énoncées à l'instant. C'est l'époque de l'installation de l'école romantique.

Si j'ai divisé l'histoire littéraire de la Russie en deux

époques principales, c'est parce que je me suis proposé, comme je l'ai dit, de ne tracer que largement la marche de la littérature, dans le développement de laquelle je ne puis, en conséquence, saisir que les points les plus saillants; c'est encore par cette raison que, signalant uniquement ici les écrivains qui figurent en tête des deux époques, je me vois forcé de passer sous silence le grand nombre de littérateurs célèbres qui ont fait l'ornement du règne de Catherine II et de la première moitié de celui d'Alexandre. Ayant été, toutefois, dans le cas de citer deux poètes classiques qui vinrent après Lomonossow : Derjawin et Ozerow, je remarquerai que le premier vécut sous l'impératrice Catherine et fut le poète qui illustra son siècle, et qu'Ozerow mourut en 1816. Je ne m'arrêterai pas même à Karamsin qui, fondateur d'une nouvelle école pour la langue russe, contribua, peut-être, à faciliter, par là, l'installation de la nouvelle école en littérature. Sa renommée, comme historiographe de la Russie, est trop universelle pour que son nom soit ignoré en France. On y possède d'ailleurs,

à l'heure qu'il est, une bonne traduction de l'ouvrage par lequel il s'est acquis la reconnaissance éternelle de la Russie et l'estime de l'Europe entière.

Je me hâte d'arriver à la grande réforme qui eut lieu il y a peu d'années dans la littérature russe, à l'instar de celle qui s'est opérée dans le monde littéraire des autres pays de l'Europe.

C'est encore la littérature allemande qui exerça, comme lors de Lomonossow, son influence sur les opinions des poètes russes d'aujourd'hui.

Cependant, avant d'entrer en matière sur cette nouvelle donnée, je ne dois point omettre de vous faire observer, messieurs, que si toute la poésie russe, à sa naissance, avait emprunté ses formes à l'Allemagne, c'est la langue, la littérature et la philosophie françaises qui furent cultivées exclusivement en Russie pendant tout le laps de temps qui s'écoula depuis la première époque littéraire dont j'ai fait mention, jusqu'à celle qui va nous occuper dans ce moment. C'est ainsi que la nation russe doit à la France les progrès rapides qui s'opérè-

rent dans la civilisation des hautes classes de la société. On sait que l'impératrice Catherine a été en rapports littéraires avec Voltaire et ses contemporains. A l'exemple de la souveraine, la cour et la ville s'adonnèrent à la littérature française. Cette passion pour la langue française fut tellement exagérée qu'elle devint même préjudiciable aux progrès de la langue russe. Si jusqu'à présent, dans cette langue, le style de la conversation est peu formé, on ne peut l'attribuer qu'à cette seule cause, car, pendant longtemps, le russe fut banni des salons à la mode pour faire place à la langue de Racine.

C'est avec un sentiment de juste effroi que je me hasarde à signaler les principaux fauteurs de cet acte anti-patriotique. Vous le dirai-je, messieurs, ce sont les dames, les dames qui exercent tant d'influence sur la destinée des individus, et souvent sur celle des nations; les dames qui agissent si puissamment sur les mœurs d'un peuple, et par conséquent sur son langage, ce sont les dames, dis-je, qui favorisèrent l'usurpation de la langue française en Russie. Elles furent longtemps aussi zélés et

exclusifs partisans de la littérature française qu'elles le sont des modes de Paris; et c'est tout dire. Mais, si j'ai osé élever ma voix accusatrice, je suis heureux de trouver bien vite un argument qui prête à l'entière disculpation des dames russes. Je m'acquitte de ce devoir avec d'autant plus d'empressement que, je l'avoue, je redoute d'entrer en polémique avec un sexe qui trouve dans notre cœur un auxiliaire trop puissant.

Les femmes, en général, sont douées d'un tact exquis pour saisir tout ce qui tient à un goût délicat; il faut donc convenir que la prédilection des dames russes pour la France était plus qu'excusable ; elle était dans l'ordre des choses. Personne, je m'en flatte, ne me donnera de démenti à cet égard.

Il n'est pas de dame de la société de Pétersbourg ou de Moscou qui n'eût rougi de ne pas écrire plus correctement le français que madame de Sévigné. Malheur au maladroit qui aurait voulu, pour faire l'aveu du secret sentiment de son cœur, parler le russe. Peut-être préféraient-elles d'être aimées à la russe, mais il fallait abso-

lument exprimer son amour en français et à la française. J'ai touché par mégarde le chapitre de la constance russe ; je suis bien aise pourtant de pouvoir glisser là-dessus comme épisode étranger au sujet que je traite.

Depuis les derniers événements politiques, la langue russe fut généralement réintégrée dans ses droits, et même les dames ne dédaignent plus de cultiver la littérature de leur pays. A l'heure qu'il est, les dames russes, en conservant leur faible pour la littérature française, lui associent la connaissance non moins exacte des poètes russes, allemands, anglais et italiens. La littérature russe compte, dans ce moment, même des émules de Delphine Gay. On doit cet heureux changement dans l'esprit du beau sexe, en Russie, à l'élan patriotique de 1812.

Mais il est temps que je revienne à l'objet sur lequel j'avais appelé, messieurs, votre attention : la seconde époque de la littérature russe. Je crois, toutefois, n'avoir pas eu tort de faire remarquer l'influence que les femmes peuvent avoir sur une littérature. D'ailleurs,

un auditoire français ne m'en voudra pas de m'être occupé quelque temps des dames.

Joukowski, un poète à la fleur de l'âge, et qui est loin d'avoir terminé sa carrière littéraire, fut, en Russie, le fondateur de l'école romantique. Il y naturalisa un genre qui, s'il n'avait pas été importé, serait éclos tout naturellement du génie de la langue et de la poésie russes.

La grande richesse de mots, la diversité des tours et des locutions, la faculté de faire des mots composés de plusieurs racines comme en grec, la liberté des inversions, liberté qui rapproche le génie de la langue russe du génie des langues allemande, grecque et latine, et facilite singulièrement les traductions, l'euphonie de la longue produite par onze voyelles sur vingt-quatre consonnes, enfin, la multiplicité des mètres, la possibilité d'en créer de nouveaux à volonté, tout, en un mot, semblait exiger l'établissement des formes poétiques sur une base plus large, plus grandiose. La timidité des formes classiques est aussi peu dans le caractère de la

langue que ce sentiment est éloigné du caractère de la nation.

On peut, de même, prouver facilement que l'esprit du romantisme est inhérent à la nature de la Russie. La poésie d'une nation peut-elle conserver un caractère précisé, déterminé, absolu, là où une seule et même langue est parlée sur les rives sauvages et agrestes de la mer Glaciale et sur les coteaux riants, enchanteurs de la Tauride ; là où tour-à-tour l'âme s'ouvre et s'épanche hors d'elle à l'aspect d'une nature qui exprime au dehors toutes ses facultés productives, et là où, d'autre part, l'âme se resserre et se replie sur elle-même, quand elle sympathise avec une nature morne et concentrée? De là le coloris souvent oriental ou italien, et la sévérité, la profondeur scandinave de l'imagination du Russe. Les bornes de l'esprit poétique en Russie doivent nécessairement être aussi reculées que le sont les limites de l'empire. Je dirai même plus : Pétersbourg, avec ses frimats, ses glaces, ses nuits de 18 heures en hiver, et son printemps qui fait naître une fleur aujourd'hui où

hier il avait à peine fait fondre la neige, Pétersbourg, avec ses étés où le jour ne finit plus et éclaire sans cesse la surface majestueuse de la Newa sur laquelle flottent des îles verdoyantes couvertes de villas et de palais italiens, Pétersbourg avec ses chaleurs excessives qui font passer de l'activité de l'homme du Nord au *dolce far niente* de l'habitant du Midi, Pétersbourg à lui seul, dis-je, est du romantisme comme nous l'entendons.

Il est évident que l'école romantique aurait dû, en Russie, se nationaliser sans obstacle. Cependant, comme en France, il y eut dans ce pays une forte opposition classique. Si elle ne prévalut point, c'est surtout à la supériorité de talent des novateurs qu'on doit le triomphe complet du romantisme en Russie. Joukowski fit chérir le nouveau genre. Un jeune poète, Alexandre Pouschkine, le génie le plus extraordinaire qui ait paru en Russie, le fit admirer et acheva la réforme romantique.

Indépendamment du mérite éminent de ces deux poètes comme poètes, il faut encore attribuer à deux causes très-essentielles les succès brillants de la nouvelle

école. C'est d'abord l'absence totale de l'investigation d'opinions politiques dans les questions littéraires, absence dont l'effet est aussi bienfaisant que salutaire pour les progrès de la science, qui, si elle doit souffrir de l'esprit de parti qui surgit dans son sein, est au moins exempte de l'influence étrangère des partis politiques. La seconde cause de la victoire qu'a remporté le nouveau genre sur les vieux préjugés se rattache aux qualités littéraires de Joukowski, d'Alexandre Pouschkine, et des poètes et écrivains russes qui marchent vers le même but.

Toutes les innovations qu'ils ont introduites dans la langue ont contribué à lui faire perdre progressivement les tours blessant l'oreille, vicieux et souvent importés de l'étranger, qu'on rencontre parfois dans les écrivains de l'époque classique, et les vers ont été rendus coulants et harmonieux par le soin qu'ils mettent à éviter les inversions surannées et le luxe avec lequel ils emploient les rimes les plus riches. Le russe, tel qu'il sort de la plume de Joukowski ou d'Alexandre Pouschkine a atteint

de très-près la perfection du langage des dieux, comme dirait un classique. C'était arracher la dernière ancre de salut au classicisme russe.

Afin de vous présenter, messieurs, un tableau vivant, pour ainsi dire, de la lutte des deux partis littéraires en Russie, lutte dont l'analogie est très-piquante avec ce que nous voyons aujourd'hui dans le monde littéraire en France, je traduis ici quelques passages d'un dialogue entre un classique russe et l'éditeur des œuvres de Pouschkine. Ce dialogue sert de préface à un poème d'Alexandre Pouschkine écrit, il y a peu d'années, à l'époque où la querelle littéraire n'était point encore vidée.

« *Le Classique.* Je soutiens, et il est de fait, que l'époque de la véritable littérature classique, chez nous, a fini.

L'Éditeur. Moi, monsieur, je croyais au contraire que cette époque n'avait pas encore commencé.

Le Clas. Je soutiens qu'il s'est introduit chez nous une école nouvelle dont l'autorité n'est reconnue par personne sinon par elle-même, une école ne suivant

d'autre règle que son caprice, bouleversant la langue de Lomonossow, écrivant Dieu sait comme, faisant parade de nouveaux termes, de nouveaux mots....

L'Éd. De nouveaux mots qui tous avaient été retirés du dictionnaire de l'académie russe, et moyennant lesquels les poètes du jour ont rendu à notre langue le droit de cité en Russie, droit qui lui avait été enlevé, je ne sais pour quel crime et par quel jugement arbitraire. D'ailleurs, à quel propos vous plaignez-vous des innovations dans les termes? Voulez-vous donc condamner notre langue et nos poètes à l'immobilité passive des Chinois? Contemplez la nature. Les visages des hommes sont tous composés des mêmes parties, cependant ils n'ont pas tous la même physionomie; et les termes sont la physionomie du langage.

Le Clas. Mais pourquoi donner aux mots russes une physionomie allemande? Que veulent dire chez nous cet esprit, ces formes germaniques? Qui les a introduits?

L'Édit. Lomonossow.

Le Clas. Voilà qui est plaisant.

L'Édit. Nul doute. (Ici l'interlocuteur passe en revue les époques de la littérature russe dont j'ai parlé, et dit en concluant) : ainsi nos poètes contemporains ne suivent que l'impulsion donnée par Lomonossow. La seule différence est que celui-ci marchait sur les traces de Günther et des autres poètes du temps, et non sur celles de Gœthe et de Schiller. D'ailleurs ce n'est point chez nous seulement que se manifeste la puissance des muses germaniques. Voyez en France, en France, où, sous le rapport littéraire, a été en quelque sorte réalisé le rêve d'une domination universelle, en France même ces usurpatrices prennent terrain et déposent les autorités locales, les autorités héréditaires. Nos poètes contemporains ne sont pas plus coupables que ceux qui les ont précédés. Nous n'avons point encore en Russie un genre national en fait de littérature. Qui sait si jamais il en existera un? Mais, en tous cas, la poésie nouvelle qu'on veut appeler romantique n'est pas moins inhérente à notre nation que la poésie de Lomonossow ou de Kheraskow que vous vous efforcez d'habiller de la dénomina-

tion de classique. Effectivement, qu'y a-t-il de national dans la *Pétréide* et dans la *Rossiade*, si vous en exceptez le titre *?

Le Clas. Qu'appelez-vous nationalité en littérature? C'est une figure qui ne se trouve ni dans l'*Art Poétique* d'Aristote ni dans celui d'Horace.

L'Éd. On ne la trouve point dans l'*Art Poétique* d'Horace, mais vous la trouverez dans ses écrits. L'empreinte fidèle du caractère national, du caractère local, voilà ce qui constitue, peut-être, le mérite le plus essentiel des anciens, et commande l'intérêt perpétuel de la postérité. C'est pour cette raison que le profond Müller désigne Catulle au nombre des sources de l'histoire romaine, en traçant la caractéristique de cette époque.

Le Clas. Il paraît que vous avez l'intention d'enrôler dans vos cohortes romantiques même les anciens clas-

* Kheraskow fut un célèbre poète dans le genre épique de la première époque littéraire en Russie. Il fit la *Pétréide* en l'honneur de Pierre-le-Grand, et chanta, dans la *Rossiade*, la conquête de Kazan par les Russes, sous le règne du Czar Jean IV, dit le Terrible.

siques. Vous verrez qu'Homère et Virgile seront bientôt des romantiques..

L'Éd. Donnez-leur le nom qu'il vous plaira, mais il n'en est pas moins certain qu'il existe plus de rapport entre Homère, Horace, Eschyle et les chefs de l'école romantique, qu'ils n'ont d'analogie avec leurs serviles, leurs froids imitateurs, qui s'efforcent, en dépit du temps et des circonstances, d'être des Grecs et des Romains. Homère écrivit-il l'*Iliade* en pressentant Aristote et Longin, et pour complaire, je dirais, à une conscience classique, à laquelle fort heureusement on ne pensait point alors? Et puis, permettez que je demande à vous et à vos doyens, s'il existe une définition bien positive du genre romantique et de ses points d'affinité et de divergence avec le genre classique? J'avoue que je n'ai trouvé encore ni dans les livres, ni dans mon esprit, une solution mathématique bien complète, bien incontestable de cette énigme. Tels gens ont foi dans le genre classique, parce qu'ils ont ordre d'y croire, tels autres ne reconnaissent point le genre romantique par la seule

raison que ce genre n'a point encore de législateurs condamnant à une foi aveugle et à une fidélité à toute épreuve. Le romantisme passe aux yeux de bien des personnes pour une anarchie renversant des institutions consacrées par le temps et la superstition. Madame de Staël et Schlegel n'ont point revêtu les armes de plomb du pédantisme, ils ne promulguent point leurs doctrines avec une solennelle scolastique, et leurs principes ont eu souvent peu de poids dans le monde, uniquement parce qu'ils n'ont point été imposés impérieusement. Plusieurs d'entre nous se soumettent moins au charme de l'entraînement et d'une douce persuasion, qu'à un certain despotisme littéraire. Le troupeau des imitateurs dont parle Horace se perpétue de générations en générations....

Le Clas. Vous m'en avez tant dit que je n'ai pas eu le temps de vous riposter par une objection des plus naturelles. Ce qui prouve que la littérature romantique n'a pas le sens commun, c'est que le titre même qu'elle porte n'a pas un sens précis déterminé par un accord

universel. Vous en êtes convenu vous-même; tout le monde sait ce que c'est que la littérature classique, ce qu'elle exige.

L'Éd. Parce qu'on a eu le temps de s'accorder sur la définition à donner à ce genre, et que la littérature romantique est trop neuve, trop récente pour qu'elle ait pu avoir la même destinée. Elle a pris naissance dans la nature; elle est parce qu'elle est. Elle est en circulation sans encore avoir été décomposée chimiquement. Hélas! le temps viendra où la pédanterie apposera même aux vêtements aériens du romantisme, son timbre de plomb. Dans quelques siècles d'ici on verra Byron, Thomas Moore, comme de nos jours Anacréon ou Ovide, disséqués sous la lancette des anatomistes littéraires. Les fleurs si fraîches, si brillantes de leur poésie perdront leur éclat dans la poussière des cabinets, et noirciront à la fumée de la lampe des commentateurs, des antiquaires, des scolastiques, si toutefois dans les siècles à venir il se trouve encore, comme dans le nôtre, des gens ne vivant que de l'esprit d'autrui et qui,

pareils aux vampires, fouillent dans les tombeaux, dépècent et dévorent les morts, sans pour cela négliger de donner un coup de dents aux vivants, etc. »

Ce dialogue peut servir de pièce justificative à tout ce que j'ai dit plus haut à ce sujet. J'en ai fait l'extrait moins pour présenter de nouveaux arguments en faveur du romantisme, car tout ce qui s'y trouve a été dit bien des fois, que pour rappeler encore un document officiel tiré des écrits du temps, contenant l'expression fidèle des opinions des littérateurs russes par rapport à la nouvelle école. J'ai pris au hasard le premier morceau, traitant la question, qui m'est tombé sous la main. Les journaux russes furent pendant longtemps remplis de cette controverse littéraire.

Nous voyons donc que le caractère principal de la seconde époque de la littérature russe, de l'époque actuelle, est son identité d'esprit et de principes avec le genre qui domine dans ce moment en Europe. La poésie russe d'aujourd'hui vient se rattacher à la formation récente du terrain poétique qui couvre les autres pays de l'Europe, comme dit avec autant d'eprit que de vérité

M. Ampère, dans son *Discours sur l'Histoire de la Poésie.* Ce besoin d'innovation dans le monde littéraire, qui s'est manifesté, pour ainsi dire, spontanément sur tous les points civilisés du globe, mérite d'être médité profondément. Le hasard ne gouverne point l'univers. Tout ce qui arrive dans le monde physique, comme dans le monde moral, a une cause et un résultat. L'esprit de découverte qui régna généralement au xve et au xvie siècle, amena des résultats incalculables.

L'élan unanime de la littérature moderne vers un monde inconnu ne doit-il point nous convaincre qu'il se prépare pour les lettres un avenir brillant, un avenir d'autant plus long que la littérature commence de nos jours une nouvelle existence?

En traçant largement les deux grandes époques de la littérature russe, je viens d'achever l'esquisse de la marche des lettres en Russie que je me proposais, Messieurs, de vous offrir. Il me reste à y joindre quelques réflexions qui serviront de réponse aux remarques et objections qu'on pourrait me faire.

En traitant le développement de la littérature russe,

je n'ai parlé que de la poésie, sans faire mention de la prose. Cette omission était volontaire. Je me suis attaché particulièrement à caractériser l'esprit des deux époques littéraires. Je ne devais, par conséquent, porter mon attention que sur les causes premières qui donnèrent l'impulsion aux réformes dans la littérature. Ces causes se trouvant être les réformes poétiques, la prose devait occuper nécessairement, dans le plan que je m'étais formé, une place tout-à-fait secondaire. C'est par cette raison que je ne fais pas mention des écrivains ecclésiastiques en Russie, qui cependant ont porté à un haut degré de perfection l'éloquence de la chaire.

D'ailleurs, comme chez tous les peuples où la littérature est à son aurore, les grands poètes abondaient en Russie, avant qu'un bon écrivain en prose eût paru. Karamsin peut être considéré comme le père de la prose russe, dont les différentes branches ne seront probablement pas de sitôt perfectionnées en Russie, à cause de la connaissance généralement répandue qu'on a, dans ce pays, des langues étrangères. Les ouvrages scientifiques qu'on traduit en russe sont lus dans l'ori-

ginal par ceux qui peuvent les apprécier, et tel auteur en Russie choisira de préférence une langue étrangère pour écrire sur un sujet dont les termes scientifiques manquent encore à la langue russe.

Une question importante, qui n'a été qu'effleurée dans le dialogue que j'ai produit, vient se présenter à mon imagination. La littérature russe manque-t-elle effectivement de nationalité, comme le disent ceux qui lui font un tort d'avoir suivi l'impulsion étrangère, et d'avoir imité ou les Grecs et les Romains, ou les Français et les Allemands?

D'abord, je serais tenté de considérer la nationalité en littérature sous deux points de vue bien différents. En effet, la nationalité peut s'appliquer ou aux formes ou à l'esprit d'un ouvrage.

Il n'existe point, il est vrai, dans la langue russe de formes poétiques nationales; mais la faculté qu'a cette langue de s'approprier les formes poétiques des autres nations, faculté inhérente à sa nature, et qui tient à la disposition de la nation russe au cosmopolitisme, comme je l'ai dit ailleurs, et au caractère individuel de la

langue, n'est-ce point une espèce de nationalité? Ces formes étaient contenues dans la nature même de la langue. Elles ne demandaient qu'à être développées. Elles auraient été trouvées dans la langue russe avant d'être appliquées à la langue allemande, à la langue latine, et trouvées dans la langue grecque, si la civilisation avait commencé par la Russie, au lieu de traverser d'abord les Grecs, les Romains et les autres peuples. Dès qu'une langue peut adopter certaines formes étrangères, ces formes deviennent sa propriété et acquièrent la nationalité requise. On a tort de contester à la poésie latine son originalité pour avoir pris ces formes chez les Grecs. Ce fait n'a eu lieu que parce que la nature de la langue latine le comportait. Par contre, les mètres latins n'ont pu être introduits en France, car ils n'étaient point compatibles avec la nature de la langue française. L'identité des formes poétiques chez les Grecs, les Romains, les Allemands et les Russes ne prouve que l'analogie qui peut exister entre l'esprit de ces langues. Enfin, s'il est permis de se servir d'une compa raison des plus triviales en traitant un sujet relevé, je

dirai que la littérature d'un peuple est pareille à la nature du sol d'un pays. Si le terrain de ce pays permet qu'une plante étrangère y vienne aussi communément que sur son sol natal, elle devient une production du pays. Personne, j'espère, n'a osé dire que la pomme de terre n'était point une production nationale en Europe.

Il est bien plus aisé de prouver que l'esprit de la littérature russe, éminemment national depuis la réforme romantique, a été, même lors de l'époque classique, bien plus national, peut-être, que l'esprit des autres littératures du temps. C'est une conséquence du caractère de la nation russe. L'amour de son pays est aussi violent chez le Russe que dans le cœur d'un habitant d'une belle vallée suisse. Son enthousiasme pour la gloire nationale est aussi délirant que l'enthousiasme national qui anime l'âme du Français. Le Russe joint à ces beaux sentiments deux autres qualités essentielles, qui seules sont le ciment indestructible qui consolide l'édifice social en Russie posé sur des fondements si étendus. Ces qualités héréditaires chez le Russe, c'est son attachement inébranlable à sa religion et à ses souverains.

Voilà les sentiments qui régnèrent dans l'esprit de l'ancienne littérature slavonne, dont quelques débris ont été conservés dans des chants héroïques qui sont parvenus jusqu'à nous. Voilà les sentiments qui inspirèrent les premiers essais poétiques de Lomonossow et qui sont consacrés dans les odes, les épopées, les tragédies des grands maîtres classiques; enfin, voilà les sentiments auxquels le romantisme doit, sinon sa naissance, au moins sa naturalisation en Russie. La première ode de Lomonossow, écrite dans le rhythme allemand, fut adressée à l'impératrice Élisabeth, et eut pour sujet la prise de Khotin sur les Turcs; la première tragédie composée en russe, d'après les règles classiques du temps, dont l'auteur était Soumarokoff, contemporain de Lomonossow, fit revivre sur la scène russe un fait national; les chefs-d'œuvre de Derjawine, poète dont j'ai parlé, contribuent à immortaliser les exploits de l'impératrice Catherine et la gloire des armes russes; l'une des tragédies les plus sublimes d'Ozeroff, celui que j'ai désigné comme le Corneille et le Racine russe, reproduit sur la scène l'exploit héroïque du grand-duc Dmi-

tri Donskoy, exploit par lequel, en 1380, la Russie fut délivrée du joug des Tartares; le premier ouvrage par lequel Joukowski signala son talent, et l'éleva à cette hauteur qui impose le respect et place hors de l'atteinte des basses jalousies et des machinations du demi-mérite, situation indispensable pour être chef d'école; son premier ouvrage, dis-je, fut une pièce de vers intitulée *le Ménestrel au camp des guerriers russes*, poëme dans lequel Joukowsky chante les hauts faits des militaires qui se sont distingués lors de la campagne de 1812; un des meilleurs poëmes d'Alexandre Pouschkine a pour titre : *Poltawa.*

En voilà assez, je pense, pour convaincre de la tendance nationale de tous les poëtes russes. Je n'ai pourtant choisi qu'un exemple sur cent. D'ailleurs, il existe une certaine nationalité dans chaque poésie originale, même quand l'auteur prend un sujet étranger, et qu'il emploie des formes étrangères; nationalité qui tient à l'esprit de la langue de son pays, et à son individualité comme étranger au pays où il a été chercher son inspiration. C'est une assertion que prouve victorieusement

M. Ampère dans son *Discours sur l'Histoire de la Poésie*, en parlant de Racine.

J'ai cité Joukowsky comme chef de l'école romantique en Russie. J'ai nommé une de ces productions; il m'aurait été bien doux, messieurs, de vous le faire apprécier en vous offrant une analyse de ses œuvres, ou plutôt une traduction, tout imparfaite qu'elle pourrait être, des ouvrages qui feront retentir le nom de Joukowsky d'âge en âge en Russie, et il faut l'espérer, en Europe. J'y renonce pour le moment, mais l'admiration que m'inspire Joukowsky comme poète, et les sentiments personnels que j'ai voués à l'homme de bien, m'encourageront un jour à entreprendre un travail qui demande du temps et un talent mûr. Je me bornerai ici à quelques considérations générales sur Joukowsky.

Ce poète se forma à la nouvelle école allemande et anglaise. Son esprit comprit et rendit hommage à Gœthe; Schiller tout entier se réfléchit dans son âme. En effet, le rapport sympathique qui existe entre le génie de Schiller et celui de Joukowsky est frappant. Leurs âmes

semblent avoir été faites dans le même moule. C'est cette même tendance *subjective* (terme de philosophie allemande qui exprime par un seul mot le genre d'esprit qui porte à chercher ses sensations, ses inspirations, ses images en soi, et non dans les objets au dehors). C'est cette même alliance délicate de la philosophie et d'une foi douce et persuasive ; c'est cette même fusion de la pensée avec le sentiment, excepté que chez Joukowsky le sentiment est souvent indépendant de la pensée. Aussi Joukowsky s'est-il plu à exprimer Schiller en russe. Cette tâche ne peut être parfaitement remplie que par un homme dont l'âme serait, pour ainsi dire, la contre-épreuve de celle de Schiller. De là l'air de parenté qui existe entre les productions originales de Joukowsky et ses traductions. De là la physionomie originale que portent ses imitations. On dirait que Schiller ait écrit en langue russe. Il a été reproché à Joukowsky de ne s'être pas assez souvent laissé aller à des inspirations originales. Mais en traduisant Schiller, il se traduisait, je dirais presque, lui-même. Cependant il a réussi avec le même talent dans ses traductions de

Gœthe, de Burger, de Byron et d'autres poètes allemands et anglais. Sa modestie seule a pu l'engager à puiser parfois chez un autre ce qu'il pouvait trouver dans son propre être.

Joukowsky a le mérite d'avoir bien compris le romantisme, et, toujours sage et modéré, de ne s'être pas laissé entraîner trop loin par l'esprit de réforme. Loin de dénigrer les anciens, il les apprécie d'autant mieux, qu'il les juge impartialement, n'étant plus influencé par l'esprit de servilité des classiques actuels. C'est son exemple qui a préservé la littérature russe de mettre au monde des monstres romantiques, comme nous en voyons malheureusement dans d'autres pays.

Les seuls effets exagérés du nouveau genre ont été d'avoir accru à l'excès la sensibilité des jeunes poètes russes; sensibilité que la nouvelle posésie française a achevé de développer et de faire déborder. Les pleurs coulent par torrents chez les écoliers romantiques de Joukowsky; un jouvenceau de dix-neuf ans *ne demande plus rien à l'immense univers*, et maint gastronome de trente ans, romantique, mais épais et volumineux, après

s'être enivré des vapeurs de la nuit et du champagne, s'écrie en voyant la feuille qui tombe : *Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !* Mais ces légers travers ne peuvent prouver contre le genre, ni nuire au génie de Joukowsky ou de Lamartine. Ce dernier vient de faire en Russie une sensation non moins vive qu'en France. Il y est devenu le Cornelius Nepos des écoliers romantiques, qui tous croient de leur devoir de mettre en vers russes au moins une des sublimes méditations du profond et sensible poète français.

Joukowsky employa avec le plus grand succès l'un des moyens les plus puissants du romantisme, par lequel ce genre doit nécessairement se naturaliser dans chaque pays où il commence à s'introduire, et contribuer à donner à toutes les littératures une impulsion nationale. Ce moyen, c'est d'avoir recours aux traditions populaires empreintes des vives couleurs indigènes du merveilleux : c'est de substituer les croyances superstitieuses du peuple, cette mythologie, comme qui dirait domestique, débris d'une ancienne mythologie nationale, à celle qu'enfanta la religion des Grecs et des

Romains. Cette source inépuisable, chez les nations du Nord, peut bien leur fournir les armes nécessaires pour repousser l'envahissement perpétuel de la poésie par les déités antiques. Autant ces tableaux riants que créa jadis l'imagination des Grecs, aussi féconde que leur pays, offrent encore de charmes aujourd'hui, quand nous nous transportons en idée aux beaux temps de la Grèce, que nous nous figurons présider aux jeux olympiques et entendre les chants des rapsodes, autant cette mythologie surannée qui, de nos jours, s'est convertie en simples formules poétiques, aussi sèches, pour ainsi dire, que les formules d'algèbre, autant cette mythologie, dis-je, répond peu au besoin de la littérature moderne.

Alexandre Pouschkine, celui qui consomma la réforme romantique en Russie, sentit vivement, de même que Joukowsky, la nécessité de chercher une nouvelle sève pour la poésie, dans les contes et les croyances populaires. Le premier poème par lequel il donna à la Russie l'éveil sur son génie, fut tiré d'une ancienne tradition russe ornée de tout le prestige de la sorcellerie et de la féerie.

Ici, messieurs, je m'arrête. Ce serait profaner Alexandre Pouschkine que de l'analyser sommairement. Peut-être pourrai-je, d'ici à quelque temps, vous parler avec détails du poète et de ses ouvrages. En attendant, je suis fier de pouvoir proclamer Alexandre Pouschkine, cette dernière expression de l'époque réformatrice, cet *ultimatum* qu'une réforme universelle en littérature envoie à un genre tombant en caducité; idées qui se sont faites hommes, en Gœthe pour l'Allemagne, en Byron en Angleterre, et en Alexandre Pouschkine pour la Russie. Puisse ce moment n'être point éloigné pour la France!

Alexandre Pouschkine vient à peine d'accomplir trente ans. Il a déjà acquis en Russie, non-seulement des titres glorieux à l'immortalité, mais encore cette certaine infaillibilité, cette omnipotence si nécessaires en littérature comme en politique, pour fixer définitivement l'établissement d'un nouvel ordre de choses. Il a quitté depuis peu la poésie lyrique pour le drame. A l'heure qu'il est, il a achevé une tragédie, dont le sujet est pris dans l'Histoire de Russie, et qui est, pour la

forme, l'un des premiers essais de l'application des principes romantiques à la tragédie russe. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, messieurs, ce rapprochement frappant avec ce qui a lieu dans ce moment en France.

J'aurais voulu, après avoir parlé de la seconde époque littéraire en Russie et des deux poètes qui l'ont développée, pouvoir nommer les écrivains et poètes contemporains qui contribuent à sa gloire. Mais j'en suis empêché par le même motif qui m'obligea à ne pas offrir la nomenclature des classiques russes. D'ailleurs, nommer les littérateurs sans les caractériser en désignant avec soin leurs ouvrages serait une peine inutile ; leurs noms échapperaient aisément à une mémoire étrangère ; et ni les auteurs classiques, ni les auteurs romantiques russes ne méritent d'être oubliés.

Résumons en dernière analyse ce que nous avons observé dans ce tableau général de la marche de la littérature russe.

La civilisation littéraire en Russie a été aussi spontanée que la civilisation politique. La nation russe s'est

développée au moral aussi rapidement que sous le rapport matériel. Le Russe est devenu littérateur en aussi peu de temps qu'il a mis à devenir artisan, marchand, soldat discipliné et matelot. La littérature russe prit naissance, crût, mûrit, et refleurit de nouveau, en n'employant à peu près que le nombre d'années que fournit la vie de l'homme. Le genre romantique est inné à la Russie. La langue russe est propre à satisfaire à la double tendance qui doit dominer dans chaque littérature, condition qui se trouve parfaitement remplie dans les ouvrages des poètes russes; j'entends la tendance nationale et la tendance cosmopolite dont la réunion est indispensable à la littérature de notre siècle. Les poètes de la Russie ont droit à l'admiration du monde civilisé, comme citoyens illustres de cette patrie universelle que j'ai signalée au commencement de mon travail. La littérature russe a égalé, sous divers rapports, ses sœurs aînées; elle a partagé leur vicissitudes, et marche avec elle vers les mêmes destinées.

NOTICES

SUR

LES PLUS REMARQUABLES POÈTES DE LA RUSSIE.

LOMONOSSOW.

Né en 1711, quatorze ans avant la mort de Pierre-le-Grand, fils d'un pêcheur des bords de la Dwina septentrionale, dans le gouvernement d'Archangel. — Le Malherbe de la Russie, le poète créateur qui en a régularisé la versification et les formes rythmiques, et qui a fixé la langue littéraire de sa patrie.

DERJAWINE.

Né en 1743, mort en 1816. Le premier des poètes lyriques de la Russie. Secrétaire d'État sous Catherine II, trésorier de l'empire sous Paul Ier, ministre de la justice sous Alexandre, il ne cessa pas toutefois de se livrer à la poésie. Il n'avait pas reçu une éducation savante. Il ne possédait des idiomes modernes que la langue allemande et un peu de français, et il ignorait complètement le grec et le latin. Il puisait son inspiration dans son cœur et ses

idées dans son propre esprit. Ses chants héroïques, religieux et ses poésies anacréontiques ont illustré son nom en Russie.

—

DMITRIEFF.

Né en 1760, mort en 1837. — Ami de Karamsine, il fut son collaborateur dans l'œuvre de la réformation de la langue russe. Karamsine travaillait à la prose. Dmitrieff introduisait la poésie légère dans ses contes, ses fables et ses petites pièces lyriques. Il fut aussi homme d'État, ayant rempli les fonctions de sénateur et de ministre de la justice.

—

PÉTROFF.

Né en 1736, mort en 1799. — Bibliothécaire et lecteur de l'impératrice Catherine II. Il est connu par ses odes triomphales sur les victoires remportées par les Russes sur les Turcs. Il est à remarquer que c'est le seul poète russe qui soit sorti des rangs du clergé.

—

KÉRASKOFF.

Né en 1733, mort en 1807. — Curateur de l'Université de Moscou, auteur, entre autres ouvrages, de deux poèmes épi-

ques : *la Russiade* et *Wladimir;* le sujet du premier de ces poèmes est la conquête de Kasan par les Russes, et celui du second la conversion au christianisme du grand-duc Wladimir. Ces poèmes sont écrits en assez beaux vers pour l'époque (1780), mais froids et sans couleur. Ils sont maintenant presque entièrement oubliés.

—

VOJEIKOFF.

Né en 1783, mort en 1839. — Membre de l'Académie russe. Il traduisit Virgile, *les Jardins* et le poème de *l'Imagination* de Delille, et fit des satires et des épîtres. Sa composition la plus remarquable : *la Maison des Fous*, dans laquelle il mit en scène tous les écrivains russes contemporains, n'a pas été imprimée.

—

KARAMSINE.

Le premier des écrivains russes du XIXe siècle, il réforma la langue et lui donna les règles d'un style pur et naturel. Son principal ouvrage est l'histoire de l'empire de Russie en douze volumes. Il écrivit encore des Nouvelles, des lettres d'un voyageur russe et divers articles philosophiques et littéraires. Ses vers sont inférieurs à sa prose. Karamsine était historiographe de l'empereur.

NELEDINSKY.

Né en 1750, mort en 1820. — Secrétaire d'État sous le règne de Paul Ier, puis sénateur. Il a écrit des romances qui sont remarquables par leur profonde sensibilité.

—

VOSTOKOFF.

Né en 1781. — Conservateur des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il s'occupa, dès sa jeunesse, de poésie, et fut le premier à essayer d'introduire dans la langue russe les mètres antiques. Il se voua ensuite avec succès à l'étude de toutes les langues de la famille slave. Il écrivit des grammaires russes et édita divers anciens ouvrages.

—

MERSLIATOFF.

Né en 1778, mort en 1830. — Professeur de l'Université de Moscou. Il traduisit les auteurs anciens et écrivit lui-même des poésies lyriques ; mais il se distingua plus particulièrement par ses cours et pour avoir formé de jeunes poètes.

LA PRINCESSE VOLKONSKY, née BELOSELSKY.

S'occupa de littérature russe et française; elle a écrit en russe quelques poésies remplies d'agrément.

—

GLINKA.

Né en 1791. — A été au service militaire, est parvenu au grade de colonel de la garde et vit aujourd'hui à Moscou. Il a publié un ouvrage très-intéressant : *Les Lettres d'un Officier russe sur les campagnes de* 1812 *à* 1815. Il est aussi l'auteur de très-belles poésies morales et religieuses.

—

BARATINSKY.

Mort à Naples à l'âge de cinquante ans. Poète de l'école de Pouschkine. Il a composé dans son genre deux poèmes : *Edda* et *Terri*. Dans le premier de ces ouvrages, il a dépeint avec talent la nature sauvage de la Finlande.

DELVIG.

Né en 1798, mort en 1831. — Camarade et ami de Pouschkine. Auteur de très-belles poésies lyriques. Ses romances imitées des chants populaires de la Russie sont surtout très-remarquables.

—

BATIOUSCHKOFF.

Né en 1787. — Contemporain et camarade de Joukoffsky; poète et prosateur remarquable. Son *Tasse mourant*, son *Passage du Rhin par les Russes*, son élégie sur *les Ruines d'un château en Suède*, ses autres élégies, ses romans, ses poésies légères lui ont marqué une place distinguée dans la littérature. Jeune, il a servi dans le militaire. Il a été ensuite attaché à l'ambassade de Naples. Il vit encore, mais il vit privé de l'usage de ses facultés intellectuelles.

—

GRIBOYEDOFF.

Né en 1795, mort en 1829. Il est connu dans le monde politique par sa fin tragique. Ministre de Russie en Perse, il tomba victime d'une émeute du peuple à Téhéran. Sa comédie originale : *L'Esprit emmène le chagrin*, lui a valu une place très-bril-

lante dans la littérature de la Russie. Dans cette pièce, il a mis en scène avec beaucoup de gaîté et de finesse les ridicules et les bizarreries de la vieille société de Moscou. Il a écrit aussi une tragédie : *La Nuit de Géorgie*, mais le manuscrit en a été perdu lors de sa déplorable mort.

—

HONIAKOFF.

Né en 1804. — Auteur de deux tragédies : ***Yermack, conquérant de la Sibérie*** et ***le Faux Démétrius*** : toutes les deux dans le genre de Shakspeare ; elles renferment de grandes beautés ; mais ses poésies lyriques, remplies de pensées élevées rendues dans de très-beaux vers sont surtout admirées.

—

MIATLEFF.

Né en 1795, mort en 1844. — Chambellan, homme du monde. Il a écrit en vers burlesques pleins d'esprit et de gaîté les relations d'une dame russe pendant ses voyages en Allemagne, en Suisse et en Italie.

—

TIOUTCHEFF.

Auteur de fort belles poésies lyriques qu'il a composées loin

de sa patrie, à Munich, à Turin, où il a été secrétaire d'ambassade.

—

SOKONOUSKY.

Mort très-jeune en 1837. — Poète d'un grand mérite. Il a laissé un poème : *la Création.*

—

TOUMANSKY.

Aujourd'hui sous-secrétaire d'État. Dans sa jeunesse, il a écrit des poésies légères très-agréables. Dans l'âge mûr, il a abandonné le culte des Muses pour se vouer aux fonctions politiques.

—

VIASEMSKY.

Né en 1792. — Auteur d'épigrammes pleines de sel, d'épîtres et de satires. Un des hommes les plus spirituels de la Russie. Il est maintenant vice-directeur du département du commerce extérieur.

—

CZERNICHEFF.

Colonel aux gardes. Il a écrit un conte très-amusant : *Souve-*

rains d'Allemagne et Czar de Russie, avec un style d'une originalité soldatesque.

—

ILEPOUSCHINE.

Épicier dans un village des environs de Saint-Pétersbourg. Il a écrit d'intéressantes poésies pastorales qui lui ont valu les éloges et des récompenses de l'Académie russe.

—

ILLITCHEWSKY.

Élève du Lycée de Tzarskoë-Selo, camarade de Pouschkine. Il a écrit des épigrammes très-piquantes et spirituelles. Mort en 1837.

—

BOUTIRSKY.

Ancien professeur de l'Université de Saint-Petersbourg. Il a composé des sonnets dans le genre italien.

—

KAPNIST.

Parent et contemporain de Derjawine. Il s'était fait dans son

temps une réputation par ses poésies lyriques. Il est l'auteur de la tragédie *Antigone* et de la comédie *la Chicane*.

—

BENEDICTOFF.

Jeune poète d'un grand talent ; il excèle principalement dans le genre lyrique.

—

POUSCHKINE.

Né en 1799, mort en 1834. — Le premier des nouveaux poètes russes. Créateur plein de génie de la langue poétique actuelle. Il a écrit d'admirables poèmes romantiques et des poésies lyriques. Ses compositions en prose se font remarquer par de brillantes pensées, par une fine peinture des mœurs, par la beauté et la légèreté du style.

—

DAVIDOFF.

Né en 1784, mort en 1839. — Il servit avec distinction dans l'armée, fit la campagne de 1812 en partisan et parvint au grade de lieutenant-général. Il est connu dans le monde littéraire par

ses chansons bachiques et érotiques et par ses piquantes épigrammes. Il a écrit avec cela une Théorie de la guerre de partisan et des Observations sur les Mémoires de Napoléon, relatifs à la campagne de 1812.

—

LA COMTESSE ROSTOPCHINE, née SOUSCHKOFF.

Écrit de beaux vers dans le genre lyrique et des Nouvelles en prose.

—

JOUKOFFSKY.

A été l'instituteur du grand-duc héritier Alexandre-Nicolaë-Witch. Il occupe une première place parmi les poètes et les prosateurs russes de notre époque. Ses poésies se distinguent par la profondeur et la délicatesse du sentiment, le pittoresque des tableaux et la beauté du style. Il a écrit les meilleures ballades russes, il a traduit la *Jeanne d'Arc* de Schiller, la *Lénore* de Bürger. Il vit maintenant en Allemagne.

—

KOLTZOFF.

Mort en 1842. — Marchand à Voronéje, il faisait le commerce de bétail. Il a écrit de très-beaux vers inspirés par la nature.

DELAM.

Ancien employé dans le service civil. Retiré aujourd'hui dans ses terres, il compose des poésies légères pleines d'esprit et d'agrément.

—

GREBENKA.

Il a peint les mœurs de sa poétique patrie, la petite Russie. Ses peintures *humouristiques* et satiriques, ont beaucoup de succès.

—

JAKOUBOWITCH.

Mort en 1839. — Jeune poète de la plus grande espérance. Émule de Pouschkine.

—

KUKOLNICK.

Né en 1809. — Un des plus laborieux comme des plus distingués auteurs de la Russie. Il a écrit les tragédies : *Torquato Tasso*, *Skopin-Schouisky*, *la Main du Très-Haut a sauvé la Patrie*, plusieurs drames, romans et de charmantes Nouvelles tirées des évènements de Russie du commencement du XVIII[e] siècle.

KOSLOFF.

Mort en 1840. — Il eut le malheur de perdre, très-jeune, la vue. La poésie illumina de ses rayons la sombre nuit de son existence. Il a écrit une charmante Nouvelle en vers : *Nathalie Dolgorouky* et plusieurs pièces lyriques remarquables par leur profonde sensibilité.

—

LERMONTOFF.

Tué en 1841 au Caucase, non pas dans un combat contre les Circassiens, mais en duel. Il avait alors vingt-cinq ans. Ses poésies, son roman : *Les Héros de notre siècle*, avaient attiré l'attention de tout le monde littéraire. L'histoire le mettra au premier rang parmi les poètes et les prosateurs de la Russie.

—

SOUHANOFF.

Mort en 1843. — Commis dans une obscure boutique de Novgorod, il se fit connaître par ses poésies. Il puisait dans la nature la source de ses inspirations. Il a décrit les aspects sauvages du nord de la Russie. Dans sa jeunesse, il avait navigué sur l'Océan glacial jusqu'au Spitzberg.

TEPLIAKOFF.

Né en 1800, mort à Paris en 1841. Homme instruit et de talent. Il a décrit les antiquités de la Roumélie, qu'il avait visitées en 1829, étant dans l'armée russe. Il est l'auteur aussi de très-belles poésies.

—

VENEVITINOFF.

Poète, mort à la fleur de l'âge en 1827 ; ses poésies éveillaient les plus grandes espérances.

—

KRILOFF.

Né à Moscou en 1768. — Il composa très-jeune plusieurs opéras et comédies que le public reçut avec applaudissement ; mais c'est comme fabuliste qu'il a trouvé son vrai talent. — Il est le La Fontaine de la Russie, comme Lomonossow en a été le Malherbe.

La mort de Kriloff a été douloureusement sentie par tous les hommes éclairés de notre époque.

POÈTES RUSSES.

LOMONOSSOF.

XVIIIme SIÈCLE.

Pensée du Matin.

Déjà l'astre royal inonde
De son éclat éblouissant
La terre où tout renaît et sent.
Gloire à celui qui fit le monde !
Mon âme, accours t'émerveiller !
Admire l'œuvre et l'ouvrier !

Si, quittant la sphère où nous sommes
Pour le firmament spacieux,
On pouvait approcher les yeux
De ce soleil qui luit aux hommes,
On ne verrait dans le ciel bleu
Qu'un immense océan de feu!

Là, toujours des vagues de flammes
Retombent sur des flots brûlants,
Des tourbillons étincelants
Bouillonnent sous le feu des lames.
De grands rocs bouillent, enflammés,
Au fond des torrents allumés.
Seigneur, cette masse puissante
N'est qu'une étincelle en ta main!
Mais pour guider le genre humain,
Quelle lampe resplendissante!
Puissent nos faits de chaque jour,
Répondre à ton ardent amour!

Les mers, les monts, les bois, la plaine,
Qui percent le linceul des nuits,
Croisant leurs couleurs et leurs bruits,
La nature, de toi seul pleine,
Tout nous crie : ô divin auteur,
C'est le Dieu grand, le créateur!
L'aube du jour, l'astre sublime,
N'atteint que l'écorce du sol,
Mais ton regard peut, dans son vol,
Traverser le ciel et l'abîme!
Ton regard éclaire et ravit
Ce qui végète et ce qui vit!

Seigneur! ô Seigneur Dieu que j'aime!
Répands ta sagesse sur moi,
Afin que je suive ta loi;
Et puisse ton rayon suprême
Ne me montre dansr l'univers
Que ta face aux profils divers!

Pensées du Soir.

Le jour vient de voiler son beau front pâlissant ;
Sur la campagne, au loin, la nuit noire descend ;
Des plaines aux côteaux remonte sa grande ombre ;
Les derniers des rayons errent disséminés ,
Et les gouffres des cieux montrent, illuminés ,
Dans l'abîme sans fond les étoiles sans nombre.

Comme un sable jeté dans le sable des mers,
Comme un flocon d'écume au sein des flots amers,
Comme de la poussière à l'ouragan lancée,
Comme un duvet perdu dans le feu dévorant,
Ainsi de plus en plus, dans le ciel m'égarant,
J'abîme, exténué, le vol de ma pensée.

Les sages nous ont dit : « Là haut, ces feux divers
Sont autant de soleils, de mondes, d'univers,
Qui gravitent peuplés dans le cicle des âges ;
Là haut, comme ici bas, la même impulsion
Fait rouler le ressort de la création,
Où Dieu se glorifie.... » Eh ! que savent les sages?
Mais où donc, ô nature, est ta loi? sur ce bord ,
Pourquoi l'aube, souvent, luit-elle au pôle nord?
Le soleil à plaisir déplace-t-il son trône ?
Quoi! les glaçons des mers vomiraient-ils le feu?
Une froide lueur nous inonde en tout lieu ;
Voyez! au jour serein la nuit prend sa couronne.

O vous dont les regards limités et charnels
Creusent le livre obscur des codes éternels,
Depuis l'éther d'azur jusqu'à la fange immonde;
O vous qui concluez de l'atôme au grand tout,
Qui mesurez la courbe où la comète bout,
Dites, qui fait ainsi tourbillonner le monde?
Qui fait jaillir ainsi l'aurore en pleine nuit,
Serpenter les rayons de la foudre qui luit,
Ou remonter au ciel leur flamme rebondie;
Et comment il advient que des flots condensés,
Que la vapeur gelée ou les givres glacés
Allument en hiver un immense incendie?

O contraste sans fin! o décevant tableau!
Ténèbres, vous luttez onctueuses dans l'eau;
Soleil, c'est l'air épais qui tient vos javelines;
Monts opaques, vos pics ondulent, flamboyants;
Mers denses, vous courbez vos dos lourds et ployants,
Dès qu'un souffle a ridé les ondes cristalines.

Le penseur hasardeux, hélas! n'explique pas
Les choses que sa main peut cueillir sous ses pas ;
Qu'est-ce donc quand il touche à la chose suprême !
Qu'il nous dise en quel lieu finit le firmament?
En quel lieu l'univers a son commencement ?
Qu'il nous dise, avant tout, la grandeur de Dieu même !

Ode

ÉCRITE A L'AVÈNEMENT DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH
AU TRONE DE RUSSIE.

L'aurore, de sa main rosée,
Guidant un soleil doux à voir,
Fait monter sur l'onde irisée,
Le nouvel an de ton pouvoir.
Béni du ciel à sa naissance,
Ton régne, notre amour l'encense ;

Nos cœurs, que Dieu voit flamboyer,
L'implorent afin qu'il couronne
De ton bonheur ton vaste trône,
Au dernier jour comme au premier;

Afin qu'en leurs cours magnifiques,
Les astres maintiennent leur vol,
Et que soumis et pacifiques,
Les fleuves arrosent ton sol;
Que les discordes inhumaines
Emportent loin de tes domaines
Leurs fléaux de fer et de feu;
Que le laboureur dans la plaine
Récolte en paix, cueille à main pleine
La moisson d'or sous un ciel bleu;

Qu'en mer les brises favorables,
Refoulant le vent boréal,
Tendent leurs ailes secourables
Vers ton pays impérial;

Que de nefs tes ports se remplissent ;
Que bourgs et cités accomplissent
Les longs travaux nés de la paix,
Et que l'univers, sans envie,
Admire en son âme ravie
La gloire dont tu te repais ;

Que les juges gardent, fidèles,
Les lois, la sainte intégrité ;
Que tes sujets, heureux par elles,
Te versent leur félicité ;
Que tout voisin, toute alliance
Fasse éclater sa bienveillance.....
Et vous, que le sort éprouva,
Consolez-vous, muses chéries,
Montrez vos têtes refleuries
Dans le cristal de la Néva *.

. . . .

* Allusion à un incendie qui détruisit à Pétersbourg un établissement scientifique.

Lorsque la reine des abeilles
A pris son bourdonnant essor,
Et dans les campagnes vermeilles
Fait scintiller ses ailes d'or,
Sortant des fleurs, aux doux calices,
Ses laborieuses milices
La suivent en joyeux essaim;
A ses commandements zélées,
Ces mille sujettes ailées
Se pressent autour de son sein.

Ah! tel le peuple de Russie
T'étreignit dans son dévoûment,
Et telle une foule épaissie
Salua ton avènement.
Jeunes et vieux, tout cœur, tout âge,
Se ruèrent sur ton passage;
Alors la cité du grand Tsar

S'emplit comme une vaste salle,
Et sa voix, hymne colossale,
Frappa les cieux de toute part.

Alors, comme un éclair rapide,
Le monde ouït en admirant,
Qu'Élisabeth a pris pour guide
Le souffle de Pierre-le-Grand;
Alors les nations hostiles,
Cachant leurs haines infertiles,
Se ravisèrent tout-à-coup.
Ceux qui savent, ô souveraine!
L'amour qui vers toi nous entraîne
Doivent certes fléchir le cou.

Alors on apprit que la guerre,
Craignant ton œil étincelant,
N'ose plus, ainsi que naguère,
Lever sur nous son bras sanglant.

La griffe du lion s'ébrèche
Au mur de l'enclos qui l'allèche.
Notre calme surabondant,
Déborde comme une marée,
Et verse la paix désirée
Sur les terres de l'occident.

Déjà l'Europe décimée,
Lasse de combats inhumains,
A travers flammes et fumée
Se dresse, t'implorant des mains.
Compatissant et magnanime,
Ton cœur qui de pitié s'anime
Arrête vainqueur et bourreau.
Dans la meurtrière dispute
Ton glaive a su trancher la lutte
Sans même surgir du fourreau.

L'Europe, les peuples du monde,
T'aplaudissent de près, de loin;

Les vertus dont ton âme abonde
Ont tout l'univers pour témoin.
Et nous!... quelle enivrante chose
Que cette juste apothéose
Qu'on te décerne à l'unisson!
Les nations de tes royaumes
Diffèrent de mœurs, d'idiômes,
Mais leurs louanges n'ont qu'un son.

Le ciel de ses dons tutélaires,
Nous orne avec ménagement;
L'un a les forces musculaires
Sans la vigueur d'entendement;
L'autre épand la céleste flamme,
Mais n'offre aux puissances de l'âme
Qu'un corps débile, un front penché;
Ou tel guerrier de haute taille,
Vainqueur dans plus d'une bataille,
Tombe vaincu par le péché.

Sur toi s'abattent par volées,
Les beautés de l'âme et du corps;
Les vertus, ailleurs isolées,
En toi chantent leurs saints accords;
En toi seule, dans ta poitrine
Respirent Pierre et Catherine,
— Sublime résurrection ! —
Notre pensée épanouie,
Mesure, muette, éblouie,
Ce gouffre de perfections.

Pourtant l'esprit palpite encore!
Encor vibre le cœur brûlant;
Cherchant un vers ardent, sonore...,
O muse, double ton élan!
Dis, dis aux confins de la terre
Comme en ce jour d'ivresse austère
La Russie, aux regards joyeux,

Le front plus haut que les nuages,
Sans voir de borne à ses parages
Repose dans ses prés soyeux.

Là, sur les campagnes fécondes
Du Volga, du Dniepr et du Don,
Où les troupeaux, au bruit des ondes,
Dorment et baignent leur toison,
Voyez-la, puissante et superbe,
Compter de l'œil gerbe par gerbe,
Ses prospérités à la fois,
Et leur sourire avec extase,
Le coude sur le mont Caucase,
Les pieds sur le mur des Chinois.

Voici, dit-elle, que, tremblante,
Gît dans le fond de ce tableau,
Azof, la cité turbulente,
Par moi brûlée au sein de l'eau.

Voici les rives Caspiennes,
Mortelles aux tribus chrétiennes,
Où Pierre vint comme un soudard ;
Où sous ses pieds la blême Asie,
Sentit, d'épouvante saisie,
L'aiguillon de son étendard.

Voici mes fleuves feudataires,
L'Enissèï, l'Ob et la Léna,
Où cent peuplades tributaires,
Sous la neige qui les cerna,
Vont conquérir pour mes parures
Les pelisses et les fourures ;
Où les frimats, aux durs poinçons
Fouettent ces hordes demi-nues
Sur une mer, qui dans les nues
Dresse ses crêtes de glaçons.

Ici c'est le Dniepr qui me garde
Mieux que vingt murs, aux fronts égaux ;

Moi, triomphante, je regarde
Ces lieux où l'altier roi des Gots
Traînait à son char de victoire
Sarmates dépouillés de gloire,
Saxons pleurant leur liberté ;
Ces lieux où sa vaste défaite
Lança la Vistule inquiète
Jusqu'au Danube épouvanté.

Et puis c'est la Néva sereine,
Dans la cité du Tsar guerrier,
Portant la pourpre souveraine
Et la couronne de laurier.
Comme la joie au fond des âmes,
Pétropolis épand des flammes.
Salut à l'ère qui nous luit !
Éclipsant la céleste voûte,
La cité qui rayonne toute,
Semble un firmament dans la nuit.

La Russie, oh! sainte allégresse!
Ainsi parle à chacun de nous.
Moscou seule, dans sa détresse,
Gémit et tombe à tes genoux.
Elle incline sa tête grise,
Sa voix qui de douleur se brise
Te crie : « Oh! viens, viens, je t'attends,
» Vois mes cathédrales brulées,
» Vois mes murailles écroulées,
» A moi tes bienfaits éclatants. »

Va, va, bel astre de lumière,
Vas éclairer ce sombre seuil;
Que les rayons de ta paupière
Sèchent les larmes de ce deuil;
Rends l'âge d'or à la patrie;
L'art, la science, l'industrie,
Absente, viendront épancher
Tous leurs trésors sur tes fidèles...

Les aiglons qu'abritent tes ailes,
Qui donc osera les toucher?

Mais si l'orgueil, aux viles trames,
Nous menaçait de quelque affront,
O la bénie entre les femmes!
Dieu même défendra ton front.
Les cieux armeront leurs phalanges,
Tes ennemis verront les anges
Brandir les trompes du trépas;
Dès que s'ébranlera ton arche,
L'effroi précédera ta marche,
La victoire suivra tes pas.

DERJAVINN.

XVIIIme SIÈCLE.

Dieu.

— 1780. —

O Toi, l'être infini dans le temps, dans l'espace,
Toi qui vis immuable au sein du mouvement,
O Toi! l'être invisible et l'être à triple face,
Esprit un ; existant universellement!
O Toi! que nul ne peut comprendre,
Que nulle image ne peut rendre.

Toi qui n'as pas de cause et qui n'a pas de lieu ,
Qui fais, étreins, emplis, maintiens tout par toi-même,
Infime agent, auteur suprême,
O Toi que nous acclamons Dieu!

L'intelligence peut, planant d'une aile sûre,
Mesurer ou compter mers et cieux constellés ;
Foi, tu n'as pas de nombre et n'as pas de mesure;
Les chiffres de tes noms sont à peine épelés,
Les esprits nés de ta lumière
Ne peuvent suivre la carrière
De tes décrets pleins de splendeur;
Et la pensée, osant atteindre tes rivages,
Comme l'heure qui fuit dans le torrent des âges,
S'évanouit dans ta grandeur.

Le chaos, qui prit vie avant le temps des choses,
Tu l'évoquas du gouffre où vit l'éternité,
Et ton éternité, toi-même tu la poses
De tout temps en toi-même, à perpétuité.

Procréant toi, dans ton abîme,
Toi rayonnant, toi sur ta cîme.
De ta lumière sort la lumière des jours;
Tu créas tout au son de ton unique verbe,
Reproduisant toujours, toujours jeune et superbe,
Tu fus, es, et seras toujours.

Tu tiens le grand chaînon qui court de l'être à l'être,
Ton souffle en électrise et guide le ressort;
En toi tout va finir, en toi tout vient renaître,
Et tu fais que la vie est fille de la mort.
De toi, comme autant d'étincelles,
S'échappent les soleils dont toujours tu ruisselles;
Ainsi qu'on voit, un jour d'hiver,
Tournoyer, scintiller la poussière des neiges,
Les étoiles du ciel agitent leurs cortéges,
Sous toi, dans l'espace entr'ouvert.

Ces myriades de lumières
Qui resplendissent à ta voix,

Dans les immensités qu'elles comblent entières
Soumettent leurs rayons à l'ordre de tes lois.
Mais ces phares dardant leurs gerbes allumées,
Ces cristaux radieux, ces roches enflammées,
Ces flots d'or bouillonnant en laves tour-à-tour,
Ces éthers flamboyants, ces univers qui brûlent,
Sont devant toi, malgré l'éclat qu'ils accumulent,
Ce qu'est la nuit devant le jour.

Comme un flot que boirait toute la mer profonde,
Tout le ciel s'engloutit en toi!
Qu'est-il auprès de toi, qu'est-il donc notre monde?
Et devant toi que suis-je moi?
En vain par milliards j'augmente et multiplie
Le univers où se replie
Un Océan aérien;
Je compare, et toujours ta grandeur les surpasse!
Tous, ils ne sont pour toi qu'un seul point dans l'espace,
Et moi-même je ne suis rien!

Quoi! rien? et cependant c'est sur moi que rayonne
Ta bonté, ce grand astre empreint à ton bandeau ;
Tu te mires en moi que ton regard sillonne,
Ainsi que le soleil dans une goutte d'eau.
Rien! et pourtant je sens ma vie,
Pourtant, insasiable, un instinct me convie
A monter au sommet d'un ciel plus éclairci.....
Oui! mon âme, seigneur, pressent votre existence;
Je réfléchis, je juge en ma pensée intense ;
Je suis, — donc vous êtes aussi.

Vous êtes ! la nature en tout me le proclame,
Mon cœur à mon esprit le répète si bien,
Et ma raison si haut le redit à mon âme!
Puisque vous êtes, vous, moi je suis plus que rien.
Je suis, moi, du grand tout la parcelle vivante,
Le moyen échelon de l'échelle mouvante,
Où les êtres créés font leur ascension,
Où la brute finit, moi l'homme, je commence;

Frère des purs esprits, je suis dans l'orbe immense
Le nœud de la création.

Les univers en moi confondent leur nature,
Je suis le dernier terme à l'animalité,
Le centre palpitant de toute créature,
Et le premier jalon de la divinité.
Mon corps va périr dans la poudre,
Mon esprit commande à la foudre;
Je suis roi, je suis serf, je suis ver, je suis Dieu!
Merveille que je suis, d'où je viens, je l'ignore;
Mais je sais fermement que je ne pus éclore,
Seigneur, de mon propre milieu.

Je suis ton enfant, notre père?
O créateur! je suis ta créature à toi.
Moi, fils de ta sagesse, en toi seul je prospère,
O l'âme de mon âme! ô mon maître! ô mon roi!

Et ta miséricorde, ô dieu juste, fut telle,
Que tu fis traverser à ma flamme immortelle,
L'abîme de la mort, béant de tout côté,
Afin que je m'épure à l'ombre de son antre,
Et que l'âme, perçant la voûte opaque, rentre,
Père, en ton immortalité.

O toi, l'inexplicable et l'incompréhensible!
Puisque l'esprit s'épuise en vain
A tracer le contour visible
D'un rayon, d'un reflet de ton prisme divin;
Puisque l'éclair de la parole
S'efface dans ton auréole,
Il faut que l'homme à toi remonte sans détours;
Que son front se prosterne et que son cœur adore,
Et que ses pleurs muets soient un hymne sonore
De reconnaissance et d'amour.

L'Abeille.

Abeille dorée,
Pourquoi bourdonner?
Et vers l'adorée
Toujours retourner;
  Est-ce ma Lise
  Que divinise,

Comme une fleur,
Ton petit cœur ?

Dans sa blonde tresse,
Aux anneaux errants,
Cherches-tu l'ivresse
Des sucs odorants ?
Est-ce une rose
Sa bouche close ?
Du sucre blanc
Son sein tremblant ?

Abeille dorée,
Pourquoi bourdonner ?
Mais toute éplorée,
Tu dis : « butiner
Dans le miel même,
C'est ce que j'aime ;
Je le boirai
Et m'y noirai

La Chute d'Eau.

— 1791. —

I

Roulant en quatre énormes rocs
Un mont de diamants s'éboule,
Le gouffre où résonnent leurs chocs
S'emplit de perles, blanche houle;
Nacres et paillettes d'argent,
De l'abîme se dégageant,

Tombent à gros bouillons, jaillissent en montagnes ;
Comme un bleu mamelon se dresse la vapeur,
De longs mugissements, à combler de stupeur,
Ébranlent à l'entour les bois et les campagnes.

La chute tonne, mais bientôt
Elle s'éclipse dans l'espace,
Où, sombre, la forêt étend son vert manteau
Sur le large torrent qui plus lentement passe ;
Parfois la lueur d'un rayon
Traçant un rapide sillon
Brille dans la pénombre aux vagues réfractée ;
Sous les berceaux mouvants des branchages épais ;
Plus loin l'onde s'endort et s'écoulant en paix
Semble une rivière lactée.

L'écume qui point grise entre les taillis noirs
A festonné toute la rive ;

Là, jour et nuit, matins et soirs,
Un formidable écho dans le vent nous arrive.
Ce ne sont que bruits incessants
De lourds marteaux retentissants ;
Ronflement de soufflets et sifflement de scies.
Cascade aux flots profonds! Monstre au gosier béant!
Tout s'abîme à jamais dans ton gouffre géant
Plein de tenèbres épaissies.

Les pins abattus par monceaux
Sous les grands coups de la tempête,
Sont broyés en menus morceaux
Entre ta mâchoire inquiète ;
Les rocs que t'a lancés la foudre au ciel grondant,
Deviennent sable sous ta dent ;
Lorsque l'hiver sur toi s'incline
Voulant figer ton onde au souffle du frisson,
Soudain le plus ferme glaçon
Croule en poussière cristalline.

Le loup qui sort de son terrier,
Comme toi féroce et sauvage,
Comme toi sombre et meurtrier,
Aime à bondir sur ton rivage.
Sans frayeur il s'arrête accroupi sur tes eaux;
Et puis la tête au vent, dilatant ses naseaux,
Entr'ouvrant sa gueule sanglante,
Les yeux en feu, l'échine et les flancs hérissés,
A tes hurlements insensés
Il vient mêler sa voix hurlante.

A pas timides va le daim
Glissant sur les herbes qu'il broute;
Il frémit, tressaillant soudain,
Il tend son svelte col, un moment il écoute.....
S'épouvantant de tes abois,
Effaré, sur le dos il rejette ses bois;
A travers la forêt le voilà qui s'emporte!
Tandis qu'entre les pins et les chênes il fuit,

Tout le trouble, depuis les éclats de ton bruit
Jusqu'au sourd frôlement de quelque feuille morte.

Parfois un cheval indompté,
Superbe de taille et d'allure,
Accourt vers le torrent, le regarde effronté,
Piaffe, agitant son encolure;
Le front, la queue en l'air, poil et naseaux fumants,
Il jette sur tes flots ses vifs hennissements
En réponse aux clameurs de l'eau tumultueuse;
Puis sans plus hésiter fièrement te bravant
Il ouvre sa crinière au vent
Et saute impétueux dans l'onde impétueuse.

. . . .

II

Cette avalanche d'eau se brisant sous mes pas,
Ces flots sombres, clairs, prompts, bruyants, ne sont-il pas
L'image de la vie humaine!
Chute qui couvre aussi de rayons et de bruit
Le fier qui tente tout, le méchant qui détruit,
Le faible que la douceur mène.

Ah! n'est-ce pas ainsi que se verse des cieux
Le temps, cette cascade au gouffre spacieux,
Où mille passions bouillonnent,
Où retentit la gloire, où scintille l'honneur,
Où luisent de beaux fronts, colorés de bonheur,
Et que les ans bientôt sillonnent.

Comme l'écume au loin qui jaillit du torrent,
Ne voit-on pas toujours de ce flot dévorant
Rebondir quelque tombe blanche?
Ces tombes que le temps sème, en nous entraînant,
Comme des poils blanchis sur le chef grisonnant
Du vieil univers qui se penche!

. . . .

Quand l'heure sonne, hélas! n'entend-on pas gémir
Le râle de la mort? N'entend-on pas frémir,
Grincer la porte souterraine?
Dans la gueule sans fond de la destruction
Ne voit-on pas rouler, et sans distinction,
Haillons et pourpre souveraine?
Tous doivent y tomber! César, cent fois vainqueur,
Que le sénat soumis applaudissait en chœur,
César, qui sous la laticlave
Cachait et diadême et sceptre impérial,
César prêt à monter sur son trône idéal,
Tomba comme tombait l'esclave.

Tous doivent y tomber! l'homme aux vœux purs et droits,
Dont le char triomphal, où s'attelaient des rois,
Sur l'univers fit son ornière,
Qui repoussa la pourpre et qui ne se courba
Que devant la vertu, Bélisaire! tomba
La chaîne au pied, l'œil sans lumière.

. . . .

Cendres d'Alcibiade, un ver s'est enlacé
Autour du crâne altier qu'ornaient au temps passé
Les fleurs des myrtes et des roses;
Le grand casque d'Achille, envié d'un géant,
Quelque nain lâche, au front se le pose en jouant....
Hélas! désespérantes choses!

Hélas! puisque toujours les exploits les plus beaux,
Flétris comme la chair qui retombe en lambeaux,
Pourissent dans la fosse noire,
Puisqu'un coup de vent brise un empire à nos pieds,
Qu'on foule du talon des héros oubliés,...
Ah! qu'est-ce donc que notre gloire!

Debout sur tous les temps, seule la vérité
Lève le rameau d'or de l'immortalité,
    Et l'auréole ineffaçable!
Seule elle arrache aux luths leur hymne solennel,
Elle seule pétrit dans un moule éternel
    Une statue impérissable!

Écoutez, écoutez, ô cœurs impérieux!
O têtes, au renom sonore et glorieux!
    O vous cascades de ce monde!
Pour que vos glaives nus aient un éclat d'azur,
Et vos manteaux de rois le reflet le plus pur,
    Pour qu'en vous l'avenir abonde,
Aimez la vérité, la justice, le bien!
Donnez au genre humain le bon droit pour soutien,
    Cette égide sacramentelle;
Oh! semez le bonheur aux champs de l'univers,
Et vos ombres iront par les siècles divers
    Récoltant la gloire éternelle.

III

Et toi, belle Souna, mère des chutes d'eau,
Qui jettes bruyamment ton lumineux rideau,
Sur les campagnes boréales,
Quand l'aurore t'allume et que du ciel tu pleus
En flamme de rubis, d'argent, de saphirs bleus,
Oh ! certes tu n'as point d'égales !
Mais combien tu reluis plus splendide à nos yeux,
Quand tes flots, prompts toujours, mais plus silencieux
Largement coulent dans la plaine !
Quand tu vas t'étalant, claire en ta profondeur,
Superbe sans fracas, calmée en ta grandeur,
Sans débordements vaste et pleine !

Quand, sans flots étrangers, ton cours majestueux,
Abreuvant des champs d'or et des prés somptueux,

Pénètre dans le lac agreste ;
Quand, serein, Onega frémit dans ses roseaux,
Sous ton baiser de paix — oh! comme alors tes eaux
Ressemblent à l'éther céleste !

Le Char.

— 1792. —

I

Le voyez-vous courir, l'éblouissant quadrige!
La conque, aux flancs dorés, que le maître dirige
Foule un sable bordé de champs blonds et fleuris.
Sur le cou des chevaux, dont Dieu seul sait le prix,
L'habile conducteur tend les luisantes rènes;
D'un cours harmonieux sillonnant les arènes,

Il va ; sa main, tantôt lâche les mors d'acier,
Tantôt elle retient ou modère un coursier ;
Son paisible regard, attentif à l'extrême,
Tous les guide à la fois vers le terme suprême.
N'ayant plus leur sauvage et folle liberté
D'un essor fraternel, d'un galop bien compté
Soumises elles vont, les nobles créatures.
Le frein fait ressortir leurs superbes statures ;
Les jarrets assouplis comme un roseau mouvant,
Le poitrail élevé, les narines au vent,
Ou courbant comme un arc la crinière ondoyante
Elles semblent danser sur leur croupe ployante.

Mais le maître assuré de leur docilité
S'est endormi. Soudain, par l'ouragan porté,
Un essaim de corbeaux, ténébreuses nuées,
Tournoie en l'air, jetant ses cris et ses huées.
Les chevaux, les voyant, s'effarouchent ; leurs crins
Se dressent, frémissants, ils tressaillent des reins,

A leurs fronts effarés s'agitent les oreilles —
—O conducteur! pourquoi faut-il que tu sommeilles!—
Déjà dans la mâchoire ils ont broyé les mors,
Arraché d'un seul bond les guides, sans efforts,
Et les voilà lancés! ils courent d'une haleine
Levant des tourbillons de poudre dans la plaine,
Et les rayons dorés tournant sur les moyeux
Fulminent bruyamment comme l'éclair des cieux.

Le maître, réveillé, veut ressaisir les rênes;
Il les tord, consterné, dans ses mains souveraines;
Acclamant par leurs noms ses chevaux palpitants
Il les gourmande, il crie... hélas! il n'est plus temps!
Aucun de ses coursiers ne s'arrête ou l'écoute,
Toujours plus furieux ils dévorent la route;
Nul ne connaît la voix, majestueuse encor,
De celui qui donnait le vin et l'orge d'or;
Leurs yeux pourpres, vers lui se tournent avec rage,
Leurs sabots emportés tonnent comme un orage,

L'écume de leur bouche à flots rouges et blancs
Jaillit, la sueur fume et coule sur leurs flancs ;
S'excitant tour-à-tour, ils se foulent, se mordent ;
Entre leurs pieds ruants les traits rompus se tordent ;
Au hasard le grand char bondit sur le terrain,
Le conducteur chancelle et tombe sous le train.

Et bientôt, et bientôt le quadrige lui-même,
Ainsi que sans pilote en mer sombre un trirème,
Dans un gouffre profond se brisant aux cahots,
Roule le train en l'air, la conque sur le dos.

Alors par les forêts, les plaines, les montagnes,
Par les lieux habités, les désertes campagnes
Féroces, écrasant, tuant tout sous leurs pas,
Le ventre dans le sang, s'enivrant de trépas,
Plus rapides toujours volent les chevaux libres ;
Puis, lorsqu'enfin le souffle abandonne leurs fibres,

Ils s'abattent d'un coup, et leurs flancs tout meurtris
Etalent au soleil des cadavres pourris.

II

O peuple heureux jadis ! peuple aux destins prospères
Qui vivais souriant et fidèle à tes pères,
Sous un sceptre royal !
Toi, dont l'intelligence et la grâce légère
Reflétaient leurs lueurs sur l'Europe étrangère,
Peuple franc et loyal !

Charmante nation, spirituel génie,
Qui versais ton amour comme un flot d'harmonie
Sur le front de ton roi,

Grande guerrière, à l'âme, à la bannière blanche,
Chrétienne, qui portais la croix où Dieu se penche,
O France, est-ce bien toi !

Est-ce toi qui croupis dans ces fanges amères,
Qui mets entre les mains des aveugles Chimères
Le poignard assassin ?
Qui couves dans tes flancs le meurtre et les débauches,
O marâtre ! est-ce toi qui comme une herbe fauches
Tes enfants sur ton sein.

O France, — puisqu'encor c'est ainsi qu'on te nomme —
C'en est donc fait ! — vautour, tu bois le sang de l'homme.
Les crimes arrogants
Se vautrant sur ton corps font de ta couche, ô France !
Un nid d'impiété, d'opprobre et de souffrance,
Un antre de brigands !

Victime des bons rois, des mauvais philosophes
C'est en vain, c'est en vain que tu nous apostrophes
En criant liberté!
Un peuple de bourreaux avec du sang l'efface,
Et l'univers, voyant ton écarlate face,
Recule épouvanté.

III

Seigneur! combien de temps souffrirez-vous encore
Ce déluge de feu, de sang qui nous dévore?
Seigneur! dites-nous quand,
Votre amour fléchissant votre justice austère,
Vous nous enverrez l'ange aux bouches du cratère
Souffler sur le volcan?

A un Ami

SUR LA MORT DU PRINCE MESTSCHERSKI.

— 1779. —

Verbe du temps! voix de métal!
Je frémis à ton glas qui sur mon sein retombe;
Il m'appelle, il m'appelle, hélas! ce son fatal,
Il m'appelle droit à la tombe.
A peine eus-je entrouvert les yeux
Au pur rayonnement des cieux,

Que la mort fit déjà grincer ses dents immondes ;
Et brandissant comme un éclair
Sa faucille qui siffle en l'air
Elle trancha mes jours comme des gerbes blondes.

Les serres que guide le sort
N'épargnent nulle créature ;
Entrés dans le lieu d'où jamais l'on ne sort,
Grands et petits aux vers s'étalent en pâture ;
Les haineux éléments mutilent les tombeaux,
Le temps ronge la gloire et les noms les plus beaux ;
Tout colosse croule en atômes ;
Comme vont vers la mer les flots vifs et luisants,
Vers l'éternité vont les heures et les ans ;
La mort grande, affamée, avale les royaumes.

Au bord du précipice, où l'on nous voit courir,
Nous glissons et roulons, la tête la première ;

Les hommes naissent pour mourir,
La mort germe en la vie et l'ombre en la lumière.
Sans pitié, sans repos, toujours prompte et debout
La mort va se ruant sur tout;
La mort dans sa course incessante,
Où les étoiles s'éteindront,
Où les soleils se briseront,
Sur tous les univers, se dresse menaçante.

Pourtant le mortel seul croit ne jamais finir
Et dit naïvement : se peut-il que je meure!
La mort comme un larron qu'on n'entend pas venir,
Lui prend soudain la vie au sein de sa demeure.
Souvent les moins craintifs sont les plus exposés
Quand la sécurité rend leurs cœurs trop osés;
Et la foudre qui nous décime
Bien souvent frappe dans son vol
De préférence à l'humble sol,
La haute et la superbe cîme.

O luxueux enfant des fraîches voluptés,
Où sont-ils, Mestscherskï, tes délices sans nombre?
Ah! ta nef a donc fui de nos bords brillantés
Pour la rive des morts qui s'enveloppe d'ombre?
Ta matière est ici, ton esprit s'envola.
Mais où donc est-il? — il est là;
—Où là?—nous l'ignorons, aveugles que nous sommes!
Tout ce que nous pouvons, en ce monde inconstant,
C'est pleurer et crier, crier à chaque instant:
Malheur à nous, les fils des hommes!

Aux lieux où les plaisirs, et la joie, et l'amour
Choyés par la santé, buvaient à pleines coupes,
Chacun sent un frisson le saisir à son tour;
Et, morne, la douleur courbe les tristes groupes.
La bière a remplacé l'estrade des festins,
Là même où des soirs aux matins
La chanson des banquets tournoyait sur son aîle

Gémit lugubrement le sourd *De Profundis ;*
Et, surgissant sévère à nos yeux interdits,
La pâle mort sur tous a dardé sa prunelle.

Elle contemple tous, et conquérants et rois
Qui ne trouvent jamais ce monde assez immense ;
Elle contemple encor les riches, aux cœurs froids,
Qui pour l'or, leur seul Dieu, se prennent de démence.
   Elle contemple — ô cruauté !—
   La grâce frêle et la beauté,
Elle contemple hélas ! la jeunesse sereine,
Elle contemple hélas! l'esprit qui monte aux cieux,
Elle regarde aussi les fronts audacieux,
Et repasse le fil de sa faux souveraine.

O mort, tressaillement de la nature en deuil!
O folle vie humaine! alliance grossière
   De la misère et de l'orgueil!
   Aujourd'hui dieux, demain poussière,

Aujourd'hui l'espoir brille à notre œil abattu
Et demain, homme, où seras-tu?
Le temps n'accorde point de trêve.
Quand tes heures encor tintent dans les échos,
C'est qu'elles ont déjà plongé sous le chaos
Et ton éternité dure le temps d'un rêve.



Comme un songe étoilé, comme une vision
Ma jeunesse fragile
Aussi s'est envolée..... oh! belle illusion!
O papillon agile!

Oui, la beauté n'a plus dans ses embrassements
Que de tièdes caresses;

La joie hélas! n'a plus d'épanouissements,
D'extases ni d'ivresses.

L'esprit est moins crédule et le cœur est moins prompt,
Je vais baissant la tête;
De plus graves soucis font autour de mon front
Comme un bruit de tempête.

C'en est fait pour toujours! et je suis moins heureux.
Mon âme se dévore
Entre l'ambition au souffle vigoureux
Et la gloire sonore.

Mais ces bruyants désirs et ces mâles élans
Ne sont pas plus fidèles;
Leurs cortéges pompeux devant mes cheveux blancs
Fuiront à tire d'ailes.

Dans mon cœur tourmenté, lorsque viendra leur jour,
Les passions troublées,
Flots sombres passeront, passeront à leur tour
En calmant leurs volées.

Allez-vous-en bonheur, faste, célébrité,
O menteurs que j'évite!
Me voici sur le seuil où luit l'éternité;
Allez-vous-en bien vîte.

Que l'on meure aujourd'hui, que l'on meure demain
Cher Perfilief, qu'importe!
Tous ne sortons-nous point par le même chemin
Et par la même porte?

Pourquoi fais-tu gémir et se tordre et pleurer
Ta douleur obstinée?
Ton ami fut mortel; pourquoi donc murmurer
Contre la destinée?

A quoi bon ces soupirs et ces larmes de fiel ?
Plutôt avec la vie
Sois en paix, fête-la comme un hôte du ciel
Qui vers Dieu nous convie.

La Prise d'Ismaïl.

— 1791. —

I

Le Vésuve est en feu; sa vaste tête éclate,
La spirale de flamme illumine la nuit,
Une noire fumée, au reflet écarlate,
    Monte, le ciel tonne à grand bruit,
Le sol bondit, la mer roule une onde empourprée,
La lave par torrents, refoule la marée,

Les étincelles font pleuvoir leur feu subtil,
Le coup succède au coup, et la flamme à la flamme....
Oh! Russes! ce tableau dont s'épouvante l'âme
Est semblable à l'exploit que l'univers proclame,
Vous ayant vus sous Ismaïl!

II

Oh! Russes! peuple magnanime!
Oh! les poitrines de granit!
Géants qu'un amour unanime
Soumet au Tsar qui vous bénit!
Vous atteignez toutes les gloires,
Vos jeux d'enfants sont les victoires,
Vos diadèmes les éclairs,

Partout vos ennemis pâtissent,
Sur le sol vos coups retentissent,
Vos coups font bouillonner les mers!

A l'œuvre où le chef vous envoie,
Au premier signe de sa main,
Vous allez comme, ivres de joie,
Les fiancés vont à l'hymen.
Sur vous trois cents gueules hurlantes
Soufflent leurs entrailles brûlantes,
Vous bravez ces dragons d'airain.
Le chef dit : « que vos bras fidèles
Pulvérisent ces citadelles ! »...
Et votre ardeur n'a plus de frein.

III

Comme au printemps les eaux se versent des montagnes,
Ébranlent, écumant, les digues des campagnes,
Roulent dans leurs courants, arbres, glaçons épars,
Et de murmures sourds emplissent la vallée,
Ainsi les Russes vont sur la terre ébranlée
Menaçant de leurs flots bastions et remparts.

Ils vont; que de la mort les escadrons livides
Les heurtent, que l'enfer montre ses dents avides
En les couvrant de flamme, ils ne s'arrêtent pas;
Ils vont comme la foudre étreinte dans la nue,
Comme des monts que meut une force inconnue,
Derrière eux la fumée, et les cris sous leurs pas.

Mais quel calme effrayant! quel funèbre silence
Dans cette sombre foule! Ils vont; nul ne balance
A jouer tout son sang contre les dés du sort.
Leurs armes seulement, au feu qui les sillonne,
Parfois brillent dans l'air, et leur âme rayonne
Avide d'affronter les combats et la mort.

Déjà, tout hérissés d'aîles éblouissantes,
Les éclairs ont uni leurs courses incessantes
Aux détonations qui déchirent le vent,
Déjà les vents passés au crible des tonnerres
S'abattent comme font les forêts centenaires,
Mais calmes et muets ils marchent en avant.

Est-ce comme jadis quelque barde en délire
Qui les conduit, levant sa baguette ou sa lyre?
Non, c'est un prêtre saint, l'inspiré du Seigneur,
Qui brandissant la croix, les bénit, les convie
Aux palmes des martyrs que leur vaillance envie,
Combattant pour la foi, pour le Tsar, pour l'honneur

Après viennent les chefs aux splendides insignes,
Les chefs audacieux qui précèdent les lignes
Toujours les plus ardents entre les courageux;
Telle, quand la tempête est au moment d'éclore,
On voit étinceler le flamboyant aurore
Devançant les vapeurs d'un matin orageux.

IV

Ils vont. Soudain l'assaut immense
Roule sa flamme et ses rumeurs,
Dans le tumulte qui commence
J'entends leurs sublimes clameurs,
Sur les échelles qui se dressent,
Comme les flots que les flots pressent

Ils s'élancent les fronts levés,
Puis l'œil sanglant, dans les cratères,
Comme lions contre panthères,
Ils sautent des remparts crevés.

Oh! l'heure pleine d'épouvante!
Tout ce que la haine en courroux
Liguée à la fureur invente,
Russes, tout se rua sur vous.
Poix bouillante, bombes et pierres,
Poutres et murailles entières
Partout accablent les héros.
Mais par les solives pendantes,
Par les meurtrières ardentes
Ils montent, tuant leurs bourreaux.

Fidèle à cette foi profonde
Qui nous dit : vouloir c'est pouvoir,

Foi vive qui détruit ou fonde,
Chacun s'immole à son devoir.
L'un, mutilé, menace encore
Du bras le croissant qu'il abhorre,
Frappe, se traînant à genoux;
L'autre, la mort dans la poitrine,
Triomphe, criant Catherine!
Le Tout-Puissant est avec nous!

Dans les troupes, ah! quelle audace!
Dans les chefs, quel sang-froid, mon Dieu!
Les uns ont la raison de glace,
Les autres ont le cœur de feu.
Athlètes que l'hiver protège,
Nés sous la foudre et sous la neige,
Puissants gardiens de vos serments,
Votre vaillance, vos merveilles
En ce grand jour n'ont de pareilles
Que les luttes des éléments!

V

Figurez-vous, des bords de la voûte azurée
La tempête au front noir à la robe cuivrée
Qui surgit, qui s'étend sur les monts et les bois,
Gonfle ses vastes flancs où se meut la nuit sombre,
Et souffle, en mugissant, ses sifflements sans nombre
    Qui tous éclatent à la fois.

Dans son lourd manteau qui tournoie
La trombe emporte, roule et broie
Sables, feuilles, troncs arrachés,
Les cèdres aux cîmes altières
Enlevés à leurs gonds de pierres

Tombent, l'un sur l'autre penchés ;
Leurs pieds se dressent vers l'espace
Et le Liban qui se crevasse
Tonne en sa base de rochers.

Figurez-vous encor le dernier jour du monde ;
Des étoiles du ciel notre terrre s'inonde
La mer court comme un mur sur un feu dévorant,
Les montagnes partout s'envolent dans les nues,
Les flammes et les eaux dans les campagnes nues
Bouillonnent torrent sur torrent.

Le nuage tord le nuage,
L'orage lutte avec l'orage
Dans le chaos plus élargi,
Le globe se fond et ruisselle,
L'axe de l'univers chancelle
Perdant le bras qui l'a régi,

Et couvert de voiles funèbres
Le soleil au sein des ténèbres
Erre et semble un boulet rougi.

VI

Ainsi dans Ismaïl entrèrent nos armées!
Entré, le vainqueur dit aux masses allarmées :
Peuple ne tremble pas.
Il tend vers les vaincus une main tutélaire
Où luit la baïonnette au fil triangulaire.
La pitié suit ses pas.
Mais pourquoi tout le sang, pourquoi tout le carnage
Dans lesquels, ô guerriers, vous marchez d'âge en âge?
Pourquoi sur les chemins

A toute heure, en tous lieux, et sans s'arrêter guère,
Fléau des nations, voit-on courir la guerre
Rongeant des corps humains?

L'un songe à conquérir les empires du monde,
L'autre à lui résister, dans sa haine profonde,
De son pouvoir jaloux;
Le roi de l'univers pourtant sert de pâture
Aux corbeaux! les héros atteints de pourriture
Sont mangés par les loups!

Oui le lys meurt ainsi que les broussailles sombres,
Pourquoi?—Qui le dira! le ciel a voilé d'ombres
Les décrets éternels.
Le devoir des combats est consacré sur terre,
Et je ne chante ici que l'honneur militaire,
Les combats solennels.

Victoire ! nous étions à peine une poignée ,
Et tout un régiment qu'abat notre cognée
A nos pieds est jeté ;
Ailleurs nous ne formions qu'un régiment débile ,
Et sur le sol, pleurant ses habitants par mille
Gît la forte cité !

Et voilà que déjà, teint d'écume sanglante ,
Le Danube inquiet presse sa marche lente
Sous son fardeau de morts.
Les flots, cédant aux poids des cadavres qu'ils bercent,
Se choquent bruyamment, jaillissent et se versent
Sur les grèves des bords.

Marmara, qui déjà voit flotter vers la Porte
Les grands radeaux de chair que chaque onde lui porte,
Pâlit devant l'affront.

Le croissant des sept tours tremble, et de sang se tache ;
Du turban de la Mecque un fleuron se détache,
    Stamboul baisse le front.

. . . .

VII

Slaves, descendants de la gloire !
O colosses d'airain couverts,
Qui grandissez dans la victoire
Sur la moitié de l'univers,
Peuple que rien ne peut détruire,
Vos lauriers qu'on entend bruire

S'élèvent en bois spacieux,
Vos pieds ont pris pour forte base
La Tauride jointe au Caucase
Et vos fronts montent jusqu'aux cieux!

Les Jeunes Filles Russes.

A ANACRÉON.

As-tu vu, chantre des Thyïes,
Comme au printemps dans nos vergers,
Dansent les filles des Russies
Aux chalumeaux des gais bergers?
Comme elles vont, têtes penchées,
Rasant du pied le pré soyeux,

Les mains sur le front rapprochées,
Parlant de l'épaule et des yeux?

Comme elles flottent dans leur danse
Pliant et dépliant les bras,
Leurs souliers frappant la cadence,
Leurs yeux se baissant d'embarras?

Comme sous les gances dorées
Luisent et brillent leurs blancs fronts?
Comme sous les perles nacrées
Ondulent leurs seins mats et ronds?
Comme à travers l'azur des veines
Filtre, lilas, leur rose sang?
Comme aux fossettes incertaines
L'amour sculpte un pli rougissant?

Comme les martres veloutées
Garnissent leurs sourcils féconds,
Et leurs prunelles dilatées
Lancent des regards de faucons?

Comme enfin leurs sourires chastes,
Traçant de gracieux sillons,
Domptent les cœurs cruels et vastes,
Et des aigles et des lions?

En les voyant, ces filles belles,
Grec, tu rirais de tes beautés,
Et ton Éros verrait ses ailes
Se prendre aux nœuds des voluptés!

KHERASKOF.

XVIIIme SIÈCLE.

L'Hiver.

— FRAGMENT DU POEME LA ROSSIADE. —

Au Caucase neigeux, dans un glacier profond
Dont l'œil humain jamais n'osa sonder le fond,
Où les frimats ont mis des voûtes transparentes
Qui brisent le soleil, les foudres dévorantes
Et tous les feux du ciel sur leurs durs écussons,
S'élève un grand palais fait d'énormes glaçons,

Là vivent le vent nord, les tourbillons de neige,
Le froid pétrifiant au vol que rien n'abrège,
Tous les fléaux glacés qui frappent l'univers,
Là commande à jamais la reine des hivers :
Cette homicide sœur des saisons de l'année,
Agile, et portant haut sa tête couronnée
Où brillent les rayons des givres éclatants,
Va tuant sur ses pas, automne, été, printemps.
Sa robe est un tissu de vapeurs congelées,
Sur son épaule au loin les neiges étalées
Sont un manteau royal qui flotte largement;
Son vaste trône semble un mont de diamant,
Les colonnes de glace, immenses, azurées,
Brillent comme l'argent au soleil éclairées;
Ou bien, lorsque le soir empourpre l'horizon,
Soudain chaque pilier se transforme en tison,
Tout s'allume, frontons, portails, toîture, arcades,
Les flammes, bondissant, retombent en cascades,
L'incendie à grands flots se répand en tout lieu
Et le palais de glace est un palais de feu.

Mais à chaque élément sa puissance est ravie;
L'air ne peut onduler, le feu n'a pas de vie,
La terre est un glacier et n'a pour toutes fleurs
Que ces légers cristaux aux changeantes couleurs,
Ces plantes en relief que sculpte la froidure,
L'eau gît sans mouvement sous son écorce dure,
Le torrent devient roc et ses flots arrêtés
Dardent sur les vallons leurs glaives argentés.
Les glaçons entassés, les hautes avalanches
Dressent leurs blocs d'azur dans les campagnes blanches
Et semblent à les voir des cités en débris;
Tout est pétrifié sur ce sol sans abris;
On dit même, l'on dit que le son des paroles
Se congèle dans l'air, traçant des auréoles.
O désolation! la mort, la mort partout;
Le frisson grelottant se glisse au cœur qui bout,
Fige le sang, roidit les muscles et les veines;
La nature s'épuise en tentatives vaines,
De son sein engourdi sort un souffle de mort
Et dès qu'elle s'émeut, le néant la rendort.

PÉTROF.



XVIIIme SIÈCLE.

Tschesma.

— 179*. —

Oh! joie! oh! beau triomphe! oh! gloire de nos jours!
Gloire dont les rayons s'allument pour toujours!
La voilà, la voilà l'escadre des Russies!
Les voilà ces vaisseaux qui sur les flots tremblants
Vont balançant leurs vastes flancs
Gonflés de foudres épaissies.

Les milices du Nord cherchent les Osmanlis.
Enfin le croissant turc se déroule à longs plis.
Bonheur! c'est l'ennemi! Aux sabords accoudées
Elles trépignent d'aise en leurs étroits remparts.
  Les nefs volent de toutes parts,
  Soudain éclatent les bordées.

Les eaux semblent bercer un convoi de volcans;
On croirait voir flotter des villes et des camps;
Les voiles sont autant d'aîles éblouissantes,
Les mâts sont des forêts. Se ruant aux combats
  Les nefs au bruit du branle-bas
  Brillent et tonnent frémissantes.

Là roulent le Janus, le Sviatoslaf le suit,
Le vaisseau des trois saints dans leur tonnerre luit;
Jetant des tourbillons d'écume et de fumée,
Le Rotislaf, l'Europe unissant leurs efforts,
  Déciment les Turcs dans leurs forts,
  Écrasent leur flottante armée.

Enveloppé de feu, déchirant l'onde et l'air,
L'Eustaphius partout jette éclair sur éclair
Fait voler en éclats toute nef qui l'approche,
Vomit au loin la mort sans interruption,
Et seul sur la destruction
Se dresse intact comme une roche.

Le fracas des agrès se mêle à tout moment
Au choc des mâts brisés, aux coups, aux sifflements
Des boulets enchaînés, des ardentes grenades ;
La fumée à flots noirs obscurcit en tout lieu
Les blanches voiles, le ciel bleu;
Rien ne luit que les canonnades.

Resserrés par les nefs comme entre des îlots
Sur les haut-bancs troués rejaillissent les flots;
Horreur! heurtant leurs flancs, leurs carènes profondes,
Deux colosses aîlés que la flamme cerna
Comme le Vésuve et l'Etna
Brûlent ensemble dans les ondes.

L'éruption ébranle et la terre et les cieux ;
Turcs et Grecs ont frémi ; calmes, insoucieux,
Sans jamais reculer du centre du carnage
Les Russes rendent tous feu pour feu, mort pour mort.
Comme un phénix l'aigle du Nord
Sur les flots de lave surnage.

Oh! lutte épouvantable! oh! surprenant tableau!
Des nefs volent en l'air, la flamme couvre l'eau,
Les vaisseaux à trois ponts s'évaporent en poudre ;
L'œil ne voit que des corps calcinés ou broyés,
Et les vagues roulent noyés
Ceux qui réchappent à la foudre.

La victoire est à nous! Devant nos bataillons
Les Turcs ont amené leurs riches pavillons.

Mais la mort passe, hélas ! les vainqueurs par son crible,
Eux aussi gémissants, répandent un sang noir.
  Si la lutte est terrible à voir
  L'issue en sera plus terrible !

. . . .

Quelle aurore a rougi l'Hellespont et la nuit ?
Ah ! c'est le feu vengeur des Russes qui reluit !
Ce sont les lampions de la fête agrandie !
O Sélim, lève-toi, contemple tes forbans,
  Vois comme ces tas de turbans
  S'engloutissent dans l'incendie !

La rade est un chaos de bitume et de fer.
Poix, souffre, flamme et plomb ! maux, hurlements
[d'enfer,
La géhenne s'étend sur les eaux tourmentées ;
L'embrasement sur l'onde élargit sa splendeur
  Et trouble dans la profondeur
  Les baleines épouvantées.

La mer gonfle, mugit et bout comme un chaudron ;
Pourpre comme le sang, étincelle son front ;
Tout l'horizon n'est plus que flammes et fumée ;
Navires, dunes, forts, brûlent comme un flambeau ;
Le port sauveur est un tombeau ;
La flotte turque est consumée.

. . . .

Pierre, grand par le nom et grand par les exploits !
Descends de ta hauteur sur les flots que tu vois,
Admire les enfants de ta barque féconde.
Vois comme le sultan brûle en ses propres eaux,
Comme sur nos jeunes vaisseaux
La gloire fait le tour du monde !

Naguère tu frappas les deux Belts de ton dard ;
Tchesma ploie aujourd'hui sous ton lourd étendard.

La triste Hellé tressaille et rouvre ses prunelles,
Les hordes de l'Asie ont frémi de stupeur,
Smyrne chancelle dans sa peur,
Aux cris d'effroi des Dardanelles.

Et toi, France, quel sort fatal est donc le tien!
Ton or paye en secret les flots du sang chrétien.
Il fallut qu'à l'opprobre en ce jour tu courusses!
Toi qui jadis armas les bateaux pavoisés
De tes ancêtres les croisés,
Tu sers Mahmoud contre les Russes!

Mais le seigneur toujours combat pour les cœurs droits.
La vertu sur le trône est l'égide des rois.
Rien ne peut ébranler le dais de Catherine.
Notre amour, notre honneur en sont les sûrs piliers;
Elle a nos bras pour boucliers
Et pour remparts notre poitrine.

Aigle, rouvre ton aile et regarde à l'entour.
Ne vois-tu point encor quelque nef, quelque tour
Où le pavillon turc au gré du vent tournoie?
Tchesma s'éteint; qu'ailleurs s'allume un autre port,
  Lance ton sublime transport,
  Foudroie, écharpe, tue et noie.

. . . .

Orlof, sois salué! tu fis mieux que Jason!
Il ravit chez autrui la magique toison,
Toi, tu viens châtier l'injustice traîtresse;
Tu renversas celui qui renversa la loi,
  Tu sauves ta patrie à toi,
  Tu défends les fils de la Grèce.

. . . .

Que la mer, et la terre, et le ciel jette l'œil
Sur l'Europe vengée et sur l'Asie en deuil!

Catherine à l'aiglon vient d'élargir son aire.
Paul étendant la main du Sund à l'Archipel
  Prendra, docile à son appel,
  Toute la boule sublunaire !

DMITRIEF.

XVIIIme SIÈCLE.

Ecrit pendant l'Orage.

Le ciel tonne! à genoux, fils de la fange immonde!
C'est lui, c'est Jéhova qui marche sur les cieux
Semant avec sa main bienfaisante et féconde
La foudre, grains de feu dont s'allarment nos yeux.
O semeur tout-puissant! cette foudre est la vie!
La terre va germer où la flamme a détruit!

Je vois tes pieds d'éclairs! et mon âme ravie
Vient se prosterner sous ton bruit.

Qu'est-ce que l'homme, alors qu'il plane en haut des nues,
Ou qu'il foule humblement le globe d'ici-bas?
Là son esprit se heurte aux sphères inconnues,
Ici l'homme chancelle et bronche à chaque pas!
Partout l'obscurité, partout une mer sombre
Où la vague menace, où se cache un rescif;
Toute embarcation court des périls sans nombre,
Le grand vaisseau comme l'esquif!

Toi, tu souffles,—soudain les océans bondissent;
Tu parles—et les eaux reculent à ta voix;
Tu rêves—des soleils nouveaux-nés resplendissent;
Tu veux—tout l'univers va s'éteindre à la fois!

Quand tu te meus, l'espace engendre des espaces,
L'immensité s'étend devant l'immensité,
Et le temps écrasé dans les lieux où tu passes
S'élargit à l'éternité!

La Délivrance de Moscou.

— 1612. —

I

Moscou, Tsarine de Russie,
Moscou, sa fille et ses amours,
Combien sous ta voûte éclaircie
Tu resplendis en nos beaux jours!
Contemple du haut de tes dômes
Ta famille de vieux royaumes

Et de jeunes principautés;
Jouis en ton orgueil de mère.
Ta gloire n'a rien d'éphémère ;
Et rien n'égale tes beautés.

Aux fleurons d'or de ta couronne
Luisent les perles d'Orient,
Les diamants sèment ton trône
De leur éclat luxuriant ;
Ton sceptre qui crée et féconde
Porte les rubis de Golconde
Et des saphirs aux cieux pareils;
Tes clochers, aux têtes dorées,
De cent coupoles décorées,
Rayonnent comme des soleils.

Comme les flots qu'un lac aspire,
Du sud, du levant et du nord,
Tous les trésors de ton empire
Vers toi s'écoulent à plein bord.

Tes fils, allaités par la gloire,
Sont aussi beaux que la victoire,
Sont aussi grands que ton pays ;
Les vierges, dans ton sein écloses,
Croissent plus fraîches que les roses
Et plus blondes que les maïs.

II

Pourtant je sais des jours où l'on te vit toi-même,
Sous le joug des revers, courber ton front suprême,
Où ton sol s'ébranla sous mille maux divers,
Où le destin gonflé de haine
Faillit dans sa fureur rayer ton nom de reine
De la face de l'univers.

A ta sécurité doucement endormie
Le Sarmate sembla tendre une main amie,
Mais cette main cachait le fer de l'assassin.
Soudain elle embrasa palais et cathédrales,
Et les torrents de sang étouffèrent les râles
De tes fils tués sur ton sein.

Alors tu t'écriais, en ta douleur profonde,
Sans qu'hélas! nulle voix à ta voix ne réponde :
On m'égorge! je meurs! trahison! trahison!
Oh! sauve-moi, mon bon génie!!....
Bientôt ton œil brisé se ferma d'agonie,
Rien ne parut à l'horizon.

III

Où donc est le glaive des Slaves?
Sainte Russie, éveille-toi!
Moscou n'a plus que des esclaves,
Un Sarmate y commande en roi.
Moscou que l'espoir abandonne,
Plus sombre qu'une nuit d'automne,
Pliant sous l'orage qui tonne,
Déjà chancelle dans sa foi.

La Russie est debout! c'est elle!
Jeunes et vieux, peuple et boyars,
Forts d'une alliance immortelle
Suivent les mêmes étendards.

Tout se mêle dans leurs milices,
Caftanns poudreux, riches pelisses,
Sabres dorés et haches lisses,
Faulx et canons, gourdins et dards.

On n'entend plus que bruits d'armures
Roulant de la plaine au hallier;
Mais dominant voix et murmures
Quel est ce noble cavalier?
C'est ton espérance lointaine,
Russie, oh! victoire certaine!
C'est Pajarski ton capitaine,
C'est Pajarski ton bouclier!

Sa tête grise est ton étoile.
Dans ces champs d'hommes indomptés
Il se dresse comme la voile
Que bercent les flots ameutés.

Sur son coursier le voit l'aurore,
Le ciel des nuits l'y voit encore
Dans son vol, ouragan sonore,
Il entraîne bourgs et cités.

IV

Sous les murs de Moscou l'armée inattendue
Comme un serpent d'airain au loin s'est étendue;
Déjà sa tête touche aux herses des fossés,
Tandis que par les champs traîne sa vaste queue,
Ses anneaux déroulés, couvrant plus d'une lieue,
Enlacent les canons aux remparts adossés.

Le Kreml s'émeut.—Aux armes!
Aux armes, Polonais!

Les soldats en alarmes
Saisissent leurs harnais.
Tours, créneaux, meurtrières,
Pont-levis et barrières
Portent des combattants.
La foule se coudoie,
En rangs par rangs ondoie
Le long des murs tintants.

De nombreux bataillons, comme un torrent de lave,
Ont jailli des remparts sur la milice slave.
Le champ semble une mer de fumée et de feu.
Tout s'embrase, tout luit. La bataille agrandie
Allume les forêts, et l'immense incendie
Jette une écharpe pourpre au large horizon bleu.

Effroyable mêlée!
Les boulets par essaims
Frappant dans leur volée
Chevaux et fantassins;

On lutte, on se terrasse,
Cuirasse sur cuirasse,
Pourpoint contre pourpoint,
Pertuisanes et dagues
Roulent comme des vagues ;
Le sang ne tarit point.

O Pologne, Russie, étranges destinées!
Quand donc s'assouviront vos haines obstinées ?
A qui le grand pays des flots blancs aux flots noirs?
Le combat dure encore, et dans Moscou captive
Aux échos du canon répond l'hymne plaintive
Des moines à l'autel, des vierges aux manoirs.

Les bombes, la mitraille
Poursuivent leurs sillons,
Ainsi qu'une muraille
Trouant les bataillons.

Dans cette énorme tombe
Un chef sur l'autre tombe.
Près des rangs engloutis
Mille chevaux renversent,
Sous les coups qui les percent,
Leurs poitrails applatis.

Les cris des combattants, les éclats de tonnerre,
Les clameurs des mourants que Dieu seul rémunère,
Semblent s'accroître encor. Déjà depuis trois jours,
Déjà depuis trois nuits, fulmine le carnage ;
Toujours dans plus de sang la mort se rue et nage,
Russes et Polonais tombent, tombent toujours.

Pajarski, tel que l'aigle
Tuant des lionceaux,
Y multiplie et règle
Les chocs et les assauts :

Acharné sur sa proie
Il emporte ou foudroie
Enceintes et champs ras.....
Enfin, il brise, il foule,
Comme un roc qui s'écroule,
Le géant aux cent bras.

Oura! le vaste champ pousse un cri de victoire!
— Salut à Pajarski, le vainqueur plein de gloire!
Soudain la ville esclave a redressé le cou;
Libres, ses mille voix, s'ébranlant d'une haleine,
Ont renvoyé leurs cris aux Ouras de la plaine.
— Salut à Pajarski, le sauveur de Moscou!

V

Que Dieu protége
Ce beau cortége !
La joie au cœur,
Sainte démence !
Un peuple immense
Court au vainqueur ;
Et l'œil en flamme,
Chacun proclame
Son nom en chœur.

Chacun le montre.
A sa rencontre

Marche d'abord
Le clergé, foule
Qui se déroule
En fleuve d'or,
Portant l'enseigne
Du Dieu qui saigne
Et du Thabor.

Près des cantiques,
Des croix mystiques,
Des drapeaux saints,
Brillent les princes,
Chefs des provinces,
De martres ceints;
Les broderies,
Les pierreries,
Couvrent leurs seins.

Après les gardes
A hallebardes,

Et les clairons,
Et les cohortes
Des piques fortes
En éperons.
Vont, respectables,
Les vieux notables
Aux bonnets ronds.

Sur des patères,
Dans des cratères
En or réel,
Leur grave bande
Porte en offrande
Le pain, le sel,
Et des couronnes
Dignes des trônes,
Dignes du ciel.

Chefs des maîtrises
A barbes grises,

Marchands, bourgeois,
Enfants et femmes,
Boyards et dames,
Ou villageois ;
Quelle cohue
Soit dans la rue,
Soit sur les toits !

Chaque croisée
Est pavoisée
Sous ses barreaux ;
Mille bannières
Ondulent fières
Près des vitraux.
Les fleurs ruissèlent
Et s'amoncèlent
Sur le héros.

Les cloches tonnent,
Les voix bourdonnent

Dans la cité.
Hymne parfaite !
Sublime fête !
Félicité !
Oh ! comme vibre
Un peuple libre,
Ressuscité !

VI

Ces couronnes, ces dons, ces honneurs, ces hommages,
Ces bénédictions des croix et des images,
Le prince Pajarski les reçut humblement.
Moscou pleurant ses Tsars, et les boyards leurs maîtres,
Au prince vieux de gloire, au guerrier vieux d'ancêtres,
Allaient du diadème offrir le sacrement.

Or, celui qui sortait des luttes réussies,
Celui qui commandait à toutes les Russies,
Qui ployait Sigismond sous son bras triomphant,
Qui voyait rayonner dans sa main entr'ouverte
La couronne des Tsars, conquise autant qu'offerte,
Plia les deux genoux devant un faible enfant.

Qu'on donne à Michaïl et le sceptre et l'empire,
Qu'on brise le cachot où son père soupire,
Dit le héros, sa race est un saint souvenir.
Michaïl, c'est le sang de nos Tsars légitimes.
Lui seul peut refermer le gouffre des victimes,
J'ai sauvé le passé, lui sauve l'avenir!

VII

Pajarski, gloire à toi, toi, grand entre les hommes !
A ton humilité nous devons notre orgueil.
Ton abnégation nous fit ce que nous sommes.
Notre âge en lingots d'or te sculpta sur son seuil.

Si du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Phare de l'univers, luit le bandeau des Tsars,
Si de ses longs reflets le monde se colore,
Si l'aigle de Russie est l'aigle des Césars ;

Si comme un beau navire on voit notre patrie,
Gonflant sa voile au vent de la prospérité,
Mirer ses bataillons, ses arts, son industrie,
Dans le clair océan de l'immortalité ;

Si les peuples, pareils à l'aiguille aimantée,
Tournent leurs dards d'acier au Nord mystérieux,
Et redoutent, vieillards dont l'âme est tourmentée,
Cette Russie, enfant au regard sérieux;

Si, planant au-dessus des révoltes immondes,
S'élève de nos jours ce pays colossal,
Comme un arc-de-triomphe appuyé sur deux mondes,
Où l'Asie en passant courbe son dos vassal.

Si la souche des Tsars en Michaïl greffée
Est l'arbre impérial, notre admiration,
C'est que tu ne voulus qu'un cœur pur pour trophée,
Et repoussas le dais de l'usurpation.

Pajarski, sois béni, tu grandis d'âge en âge!
Sur tout héros flétri d'un sceptre usurpateur,
Sur tous les conquérants qu'enfante le carnage,
Ton front se dressera de toute sa hauteur.

Chanson.

Ah! que n'ai-je su d'avance
Que l'amour tourmente et nuit!
J'aurais craint la connivence
De l'étoile de minuit.

J'aurais craint de fondre au moule,
Amoureuse, un anneau d'or,

Attendant, loin de la foule,
Celui que j'attends encor.

Oh! plus prudente et moins folle,
J'aurais su fondre et mouler
Deux ailes en cire molle,
Deux ailes pour m'envoler.

Frappant comme une hirondelle
Aux carreaux de mon amant,
Je l'aurais, cet infidèle,
Contemplé bien tendrement.

Et puis je serais allée
M'asseoir, le front dans la main,
Sanglottante, désolée,
Sur la borne du chemin.

Et j'aurais dit à qui passe :
« Un menteur vint me charmer ;
» Dites, que faut-il qu'on fasse
» Afin de ne plus aimer? »

KAPNIST.

XVIIIme SIÈCLE.

Pierre-le-Serin.

Beau serin, à l'aile jonquille,
Ne quitte pas ton horizon,
Ne monte pas où l'éclair brille
Et fais ton nid dans le gazon!
Vois-tu l'épervier sous la nue,
L'épervier, grand tueur d'oiseaux?

Il lui faut ta chair bien connue,
Son vol qui guette ta venue
T'enlace comme en des réseaux !

Sur la montagne croît un orme,
Mais midi lui brûle le front;
L'ouragan de son souffle énorme
Lui tord les branches et le tronc.
Mieux vaut être dans la vallée,
Le saule que nul vent n'atteint,
Qui s'endort sur l'eau nivelée,
Puis aux chants d'une troupe ailée
Se réveille chaque matin.

Or, moi, je n'irai pas me plaindre
De n'être point un grand seigneur ;
Que d'autres grimpent sans la craindre
A la cîme où pend le bonheur.

J'aime mon sort qui me convie
A suivre un chemin abrité.
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Je chanterai toute ma vie
Le bonheur de la pauvreté !

NÉLÉDINNSKI-MELETZKI.

XVIIIme SIÈCLE.

Chanson.

Ceux dont l'âme est en souffrance
Et s'épuise dans ses maux,
Ceux qui n'ont d'autre espérance
Que le calme des tombeaux;

Ceux-là rouvrent leur paupière
Au premier rayon d'espoir ,

Alors que l'heure dernière
Les revêt du linceul noir.

C'est par toi que vit ma vie,
Joie et tourment de mes jours !
Et mon âme au ciel ravie,
Grâce à toi, vivra toujours!

La mort ne peut frapper l'âme
Qui te prit pour son autel,
Le cœur dont tu fus la flamme
Pourrait-il être mortel?

Le néant, ce monstre occulte,
Fuit le cœur qu'emplit un Dieu..
Reçois mon amour, mon culte,
Là-haut comme en ce bas-lieu.

A toi mon ombre enlacée
Va t'escorter ici-bas,
Cherchant tes yeux, ta pensée,
Tes soupirs à chaque pas,

Contemplant avec mystère
Ta belle âme en ton beau sein...
Et, si tu viens solitaire
Vers ma tombe sans dessein,

Même alors à ta venue
Ma cendre s'animera
Et ma pierre froide et nue
Sous tes pieds tressaillira.

KARAMSINN.



XVIIIme SIÈCLE.

Chant d'Automne.

Le vent d'automne dont l'haleine
Dans la plaine
Tue en passant rose et phalène,
Froisse et roule au bruit de sa voix
Le jaune feuillage des bois.

Les champs frissonnent de froidure,
La verdure,
Cédant au souffle qu'elle endure,
Meurt au coteau comme au jardin;
Les gais oiseaux ont fui soudain.

De toutes parts les hautes grues
Accourues
Poussent, dans le lointain décrues,
Leurs bandes vers l'horizon gris;
Au ciel sud s'effacent leurs cris.

Par le vallon comme une écume
Va la brume
Y baignant chaque toit qui fume;
Les deux vapeurs montent aux cieux
Dans les hameaux silencieux.

Oh! qu'elle est pâle et désolée
La vallée!
Le pélerin, l'âme troublée,
Sur les hauteurs suspend ses pas,
Pleurant l'universel trépas.

O pélerin! pourquoi ces larmes
Ces allarmes?
Si la nature perd ses charmes,
Cette disgrâce n'a qu'un temps,
Sa beauté renaît au printemps.

Alors comme une fiancée
Encensée,
Dans mille joyaux enchâssée,
Superbe, elle apparaît aux yeux
Montrant ses habits radieux.

Mais l'homme, hélas ! que la jeunesse
  Un jour délaisse,
N'espère plus qu'elle renaisse ;
Même au printemps, de fleurs couvert,
Le vieillard respire l'hiver.

VOIEIKOF.

XIXme SIÈCLE.

Épître à mon Starosta.

Toi qui nourris l'État, la famille et ton maître,
Qui dans la servitude où le ciel t'a fait naître,
Vis heureux, sans trésor à grands soins encaissé,
Bon Starosta barbu, légiste de village,
Érudit qui sais tout sans savoir l'A, B, C,
Je veux enfin causer avec toi mon vieux sage.

Tu ne peux concevoir que libre, fainéant,
Riche, contre mon sort, en bâillant, je murmure,
Tandis que sous ton toit de chaume ou de ramure,
Bien bas, bien enfumé, près du fourneau béant,
Tu bénis chaque soir ta rude destinée,
Ou, penché sur le soc, fais gaîment ta journée.
Tu sais que par le chaud, par le froid incisif,
Travailler est plus sain que de vivre en oisif,
Et tu crois qu'un seigneur n'a pour unique affaire,
Qu'avec ses levriers que le fouet fait gémir,
Lancer à travers champs le trotteur qu'il préfère ;
Ou bien, se prélassant dans la tiède atmosphère,
Comme un chien paresseux engraisser et dormir.
Ami, tu connais mal notre chose civile !
Tu tailles ton caftann long et large, toujours
Sur le même patron ! Hélas ! si pour deux jours
Le destin t'affublait de notre frac de ville,
(Cet habit étriqué) ; s'il bourrait tes goussets
De chicane traduite en actes, en placets,
Y glissant une montre, afin de régler l'heure

De l'ennui, du chagrin, de l'espoir qui nous leurre,
Et, rasé proprement, superbement frisé,
Les mains sur un dossier ou sur un jeu de cartes,
— Toi qui du bon chemin si rarement t'écartes, —
S'il te lançait ainsi tout métamorphosé ;
Si quelque juge louche, en dépit des oukazes,
De la charte octroyée aux nobles et du droit,
T'enlevait au profit d'un adversaire adroit
La moitié du domaine où joyeux tu te cases ;
Si pour te soulager du poids de tes deniers
Quelque intime parent dans son intime poche
Enterrait ton argent; si l'ami qui t'approche,
Trichant au jeu, rafflait tes roubles par milliers;
Ah! dis, en contemplant d'aussi touchantes choses,
Voudrais-tu mon bonheur? Voudrais-tu de mes roses?

Ce n'est pas tout encore. Ajoute, s'il te plaît,
L'honneur de voir fêter maint vice sombre et laid,
La pitié qui te prend pour le troupeau des dupes,
L'effroi d'un sort pareil dont tu te préoccupes,

La peine, le dégoût que l'on éprouve à voir
La fortune toujours dompter la conscience,
Le succès insolent se rire du devoir
Et l'art des charlatans s'ériger en science,
A rencontrer souvent dans les plus beaux salons
De vils banqueroutiers, des concussionnaires,
Des faussaires traînant leurs poids millionnaires,
Des fats qu'on doit subir sans tourner les talons,
Des pédants qu'un poète ose appeler Mécènes,
Des acteurs de vertu qui débitent leurs scènes ;
Enfin, si dans le sein du monde *comme il faut*,
Tu devais assister à des bals, à des fêtes,
Chez maints individus dont les superbes têtes
Figureraient bien mieux au seuil de l'échafaud,
Ah ! ne dirais-tu pas, fuyant vers ta chaumière :
« Mieux vaut, mieux vaut pour moi passer la vie entière
» A remuer mon champ du matin jusqu'au soir,
» A boire de l'eau pure, à manger du pain noir,
» Et dans les bras des miens, plein d'une paix profonde,
» Secouer à jamais les fanges du grand monde !

» Là je ne saurai pas que la duplicité,
» Que la corruption, l'orgueil, la fourberie,
» Coudoyant les passants de leur effronterie,
» Éclaboussent partout les murs d'une cité ;
» Que jusqu'au crime tout se trafique et s'afferme,
» Que l'on peut acheter la vertu la plus ferme ;
» Certes, je n'eusse pas vu là, je le maintiens,
» Des gens parés de croix sans la foi des chrétiens,
» Des hommes sans honneur que les honneurs entourent,
» Des oisifs méprisés vers qui les respects courent,
» Et d'autres que l'argent fait nobles, officiers,
» Et qui furent valets ou garçons épiciers,
» Je n'eusse pas connu sous le toit qui m'abrite
» Tant d'âmes doubles qui, jusque dans le saint lieu,
» Soupirant, et tordant une face hypocrite,
» Veulent en imposer aux hommes, — même à Dieu ! » —

Mais si pour rendre enfin ta disgrâce complète,
Pour te faire expier les fautes et péchés,

Qu'à tes parents le ciel a jamais reprochés,
Si pour comble de maux tu devenais poète,
Si, rimeur implacable, un jour tu t'éprenais
Du goût de débiter des fables, des sonnets,
De lire au monde entier, comme une circulaire,
Quelque élégie intime, ondoyante de pleurs,
Dont l'inondation ne fait que de l'eau claire;
Si, tremblant pour tes vers, menacés de malheurs,
Tu craignais qu'un marchand ne fît de ta satire
Des cornets pour le sel ou le cirage anglais,
Que le poème, hélas! dont tu te prévalais,
Où tu célèbres Pierre enfantant son empire,
Et dont tu te flattais de nourrir l'univers,
Ne devint le régal des mites et des vers;
Si l'inspiration et la mélancolie
T'ajoutaient chaque jour quelque grain de folie,
Alors tu comprendrais que le poète, hélas!
Fait un métier très-dur, qui rend l'esprit très-las,
Que, quel que soit le saint auquel tu recourusses,
Il faut bien du travail, même pour des vers russes,

Et surtout qu'il faut être impudent à l'excès
Pour oser comme moi rimer des vers français.

Alors, ô cœur paisible, âme à tous pitoyable,
O toi qui n'as jamais damné qui que ce fût,
Tu maudirais ta vie et ta rage du luth,
Tu donnerais Phœbus et les Muses au diable!

Or çà, mon brave ami, compare maintenant
Le sort dur des seigneurs et ta douce existence.
Modeste en tes besoins, en tes vœux continent,
Et des illusions ignorant la jactance,
En dépit du servage où le ciel t'a jeté,
Tu sus, ô serf, toujours garder ta liberté.
Tandis que moi, bon Dieu! tout m'enchaîne et m'entraîne
Moi, libre par le droit, mais par le fait esclave,
Je suis serf de mes goûts, serf de mes passions,
Serf de la poésie et des ambitions;

Au carcan des travers ma pauvre âme est rompue...
Certes, la volonté quinteuse et corrompue
N'est pas la liberté ! Certe, un gueux comme toi
Est cent fois plus content, plus fortuné, crois-moi,
Plus abrité du sort, aux promptes catastrophes,
Que riches et seigneurs, savants et philosophes.
Crois-moi, la Grèce et Rome en sont un sûr garant :
Ésope, cet esclave, et cet autre, Épictète,
Avaient... eh! mais, j'oublie, ô mon cher ignorant
Que les lettres n'ont pas farci ta large tête,
Que tu ne connais point le monde des anciens,
Que tu prendrais les Francs pour les Béotiens,
Et que tu ne saurais trouver une réplique
A qui te parlerait empire ou république.

Eh bien ! tant mieux encor ! Je te donne raison :
Un cœur naïf et doux, gai dans toute saison,
Un esprit rétréci, mais ferme en son allure,
Voilà plus qu'il n'en faut. Je voudrais, je le jure,

Être enfant comme toi! Prêt à tout oublier,
Je voudrais sur tes pas marcher en écolier.

Sans avoir longuement appris les lois romaines,
Tu vis en bon accord avec chaque voisin,
Sans la geométrie et sans l'art du dessin
Tu poses les confins de tes petits domaines;
Ce que croyait ton père humblement tu le crois;
Sans obstruer ta foi de vaines théories,
De systèmes poussifs et de rêvasseries,
Tu sais prier, jeûner et bien porter ta croix;
Pour apprendre comment résister à l'envie,
Comment se résigner aux peines de la vie,
Tu ne consultes point Jean-Jacques, ni Platon;
Tu remplis tes devoirs sans lire Cicéron;
A tous tes ennemis franchement tu pardonnes;
Le dernier de tes sous, aux pauvres tu le donnes;
Tu fus toujours actif, sobre et laborieux;

Délicieusement tu dors sur de la paille ;
Et le temps où l'on chôme, et l'heure où l'on travaille
Se partagent gaîment tes jours industrieux ;
La cuisine française et le vin de Champagne
Sont choses dont tes sens ne sont point réjouis ;
Sur ta table on ne voit, quand l'appétit te gagne,
Qu'un plat de gruau russe et le *kras* du pays,
Ou de la bierre russe au banquet du dimanche,
J'en conviens ; mais aussi l'on te voit, en revanche,
A cinquante ans passés, frais, robuste et dispos ;
Mais aussi sans effort, sans prendre du repos,
Tu peux en un seul jour labourer une plaine,
Tu feras aisément vingt verstes d'une haleine ;
Mais tu ne vois jamais approcher de ton lit
La goutte, ce démon, cette vieille à béquille,
Mère de mille maux, de la débauche fille,
Et devant qui souvent plus d'un riche pâlit.
Celle-là va chercher les beaux rideaux de soie,
L'alcôve aux lambris d'or et les meilleurs coussins
Où crampes, toux, migraine, et spasme et médecins

Tenaillent le mourant ; où chuchotte la joie
Des nombreux héritiers ; où la première fois
Il entend le remords parler à haute voix...
Tandis que toi, rustaud, sans crainte et sans souffrance,
La foi vive dans l'âme et l'œil plein d'espérance,
Quand viendra le moment de ton dernier sommeil,
Tu t'en iras dormir jusqu'au jour du réveil,
Près de ceux que jadis tu chérissais sur terre.
Et nous, les insensés! boursoufflés de savoir...
Mais je n'en finis pas! il est temps de me taire.
J'ai bavardé, je crois, toute une heure... à revoir.
Bien que ma bile, hélas! n'en soit que plus accrue,
Je retourne à mes vers, retourne à ta charrue.

MERSLIAKOF.



XIXme SIÈCLE.

Isolement.

— CHANSON POPULAIRE. —

Là, dans la campagne prochaine,
Sur le sol dur, inabrité,
S'élève et fleurit un grand chêne
Beau de sa puissante beauté.

Un chêne, à la cîme éternelle,
Qui seul attire tous les yeux,
Comme un conscrit en sentinelle,
Seul, seul, égaré sous les cieux.

Qui peut-il prendre sous son ombre
Quand le soleil brûlant a lui?
Quand le frappe l'orage sombre
Qui voudra mourir avec lui?

Ni sapin vert que le vent frise,
Ni saule aux rameaux repliés,
Ni frais buissons où court la brise
Ne se blotissent à ses pieds.

Ah! qu'il est dur d'être un jeune homme
Sans une amie auprès de soi!

J'ai beaucoup d'or que l'on renomme
Mais à qui l'offrirai-je, moi?

Quand je vois tant d'hommes sans âmes,
Je les salue, et puis voilà !
Quand je vois tant de belles femmes
Je salue et j'en reste là !

C'est moi qui m'en vais d'auprès d'elles,
C'est eux qui m'ont fui sans retour.
Tous sont amis, tous sont fidèles
Jusqu'à l'heure du mauvais jour.

Sur qui bercer mon cœur timide
Quand la tempête éclatera ?
Ma belle est dans la terre humide !
Rien ne la ressuscitera !

Je n'ai ni parents ni patrie
Dans ce pays si loin du mien!
Je ne puis plus à ma chérie
Tendre mes deux bras pour soutien.

Le vieillard voyant nos caresses
Ne pleurera plus doucement;
De gais enfants à nos tendresses
Ne joindront plus leur enjoûment.

Prenez ma richesse fatale!
Prenez tous mes bien trop famés!
Rendez-moi ma terre natale,
Mon amie et ses yeux aimés!

ILLITSCHEFSKY.

XIXme SIÈCLE.

Le vase antique.

Qu'est-ce que votre vie, ô fragiles humains?
Quelques moments bien courts où tout en vous s'altère!
Ce vase, il a vu naître et mourir les Romains,
Il servit aux Césars.... et ce vase est de terre!

VOSTOCOF.

XIXme SIÈCLE.

VOSTOCOF.

XIXme SIÈCLE.

La Fantaisie.

Salut, enfant divine, ô vierge Fantaisie,
Harmonieux esprit, ange de poésie,
Fille du ciel et sœur du poète, salut!
A moi ta coupe d'or où je bois le vertige,
A moi ton souffle pur qui sur mon front voltige,
A toi mon cœur, à toi mon luth!

Je te nomme la bien-venue.
Soit qu'une trombe en tournoyant
T'apporte sur la sombre nue,
Comme un archange flamboyant,
Soit que flottant, sereine et rose,
Dans une aurore qui t'arrose
Vers moi tu descendes des cieux,
Ou que sur le tapis de mousse
Au bois, où tout rayon s'émousse,
Tu viennes éblouir mes yeux.

O Fée, en quelques lieux où ton aile se pose,
Tout resplendit soudain, tout se métamorphose,
Tout revêt les lueurs de ton prisme enchanté.
Le sable du désert berce des Hespérides,
La Finlande fleurit ses cavernes arides,
Les palmes prennent pied sur le pôle argenté.

Tu m'entraînes sur le Caucase,
Dans l'Etna, gouffre incandescent,
Au Zarah que nul bruit ne rase,
Ou sous l'océan mugissant.
Ta grande aile, comme une voile,
Me porte d'étoile en étoile,
De l'éternel à l'infini,
Et planant d'espace en espace,
Je vois tout l'univers qui passe,
Immense, sous ton vol béni.

Les éléments soumis t'acclament souveraine
Dans les cieux, dans l'enfer, entrant comme une reine,
Tu chemines guidant la joie à tes côtés.
Puissante Fantaisie, essence multiforme,
Tes baisers embaumés, soit qu'on veille ou qu'on dorme,
Exhalent des félicités.

Tu lèves, en sybille heureuse,
L'épais rideau de l'avenir.

Voici la file vaporeuse
Des siècles qui doivent venir.
Sur le rocher expiatoire,
Le vieux Prométhée, ô victoire !
Libre, a terrassé le vautour ;
L'humanité régénérée
Palpite sur le sein d'Astrée...
Ère de paix ! règne d'amour !

Franchis, maître du monde, homme, ton atmosphère.
La science à ton œil découvre toute sphère.
Chaque chose te montre et sa cause et sa fin.
L'univers a subi ton poids et ta mesure.
Colosse intelligent, haut esprit, raison sûre,
Ton front majestueux heurte le séraphin.

Crimes et vices délétères
Qui ravageaient les nations,

Sanglantes comme des panthères
Les sanguinaires passions
Ont disparu, cortége immonde,
Frères, tous les peuples du monde
Sont comme une âme en un seul corps;
Esprit et chair ont fait leur trève...
Ah! si mes yeux n'ont vu qu'un rêve,
Ma Fée, allons à d'autres bords!

Ma Fée, effleure-moi de ton roseau magique,
Endors-moi du sommeil de l'oubli léthargique,
Et ne m'éveille plus qu'au-delà de nos cieux;
Aux flots du paradis je veux tremper mon âme.
Arrière! haine, orgueil, ruse, luxure infâme,
Démons hideux ou gracieux!

Arrière! loin des sombres nues
Où vous serpentez sur mes pas,

Voici les ondes continues
Dont vous ne vous abreuvez pas ;
Voici la mer des purs délices
Où coule en d'éternels calices
L'éternelle perfection.
Mon âme, dépouillant ses langes,
Se mêle aux splendides phalanges
Qui gardent la création.

O suaves accords! sublimes harmonies!
Éternelles beautés au bien suprême unies!
Épanouissements de tout germe idéal!
Fleurs, soleils, vérités, parfums, chaleur, lumière,
Vous remplissez mon cœur, mon souffle et ma paupière!
Ravissement sans nom, spectacle sans égal!

Je vous hume par chaque pore,
Je voudrais m'exhaler en vous!...

Mais la vision s'évapore,
Les saints fantômes ont fui tous,
Les accords quittent mon oreille,
L'extase ardente et sans pareille
Quitte mon œil qui se ternit.
Ma voix n'a pour écho dans l'ombre
Que le vent fouillant le bois sombre,
Le torrent frappant le granit.

Ils sont courts les moments, belle capricieuse,
Où tu fais scintiller l'écharpe précieuse
Qui reluit des couleurs de l'exaltation ;
Longs sont les jours brumeux de nos peines amères,
N'importe ; sur chacun de tes pas éphémères
Naît une consolation.

Ah! puisque la vie est un songe,
Heureux qui sut, comme un glaneur,

Cueillir plus d'un joyeux mensonge
Croyant moissonner le bonheur.
Heureux qui sut rêver sa vie,
Qui put toujours, l'âme ravie,
Insoucieux, se raffermir
Sur l'arçon d'or d'une chimère,
Et comme un enfant sur sa mère
Jouer, jouer et s'endormir.

Or, viens me visiter, ô Fantaisie aimée,
Tresse tes fictions en voûte parfumée,
Que leur berceau m'abrite au chemin de la mort.
Tu revêts la vertu de la blanche clamyde
Dont la grâce suprême orne son sein timide,
Et tu la fais chérir d'un amour sans remords.

La Jeune Fille et le Soleil.

— CHANSON SERBE. —

La jeune fille ainsi gourmandait le soleil :
— Mon visage est plus beau que le tien, roi vermeil,
Je suis plus belle aussi que ta femme la lune,
Plus belle que ta sœur l'étoile de la brune
Qui sur le ciel serein conduit avec lenteur
Les troupeaux étoilés comme fait un pasteur.

Le soleil, murmurant dans son âme interdite,
Dit au ciel : — Que ferai-je à la fille maudite ?
Les habitants du ciel lui parlèrent ainsi :
— Soleil éblouissant, fais trève à ton souci !
Nous saurons te venger de la maudite fille.
Toi, roussis-lui le teint, brûle sa peau gentille,
Et nous, pour la punir de ses airs triomphants,
Nous allons l'affubler d'un veuf avec enfants,
De beaux-frères, de sœurs, d'humeur acariâtre,
Qui lui feront courber sa tête opiniâtre.

DENIS DAVIDOFF.

XIXme SIÈCLE.

Ecrit dans l'Album d'une Femme.

Mon luth me suit partout, partout je le déballe,
Je le laisse traîner sous les pieds des chevaux ;
Je le mets sous mon bras, sous mon front, dans ma malle,
Nous cheminons ensemble et par monts et par vaux.
La poussière, la pluie, ont fait tort à ses cordes ;
Or, comment toucherais-je à ses notes discordes

Pour chanter vos amours, vos yeux, votre doux nom,
La lune et les bosquets où dort la fraîche rose?
Ma voix ne s'unit plus qu'au plain-chant du canon,
Mais dans ce concert-là j'excelle en virtuose.

Chanson.

— A BOURTSOF. —

Bourtsof, casseur de bouteilles,
Noble confrère en bon vin !
Au nom du rhum et des treilles,
Viens voir mon palais divin !

Point de pauvres à ma porte,
Point de tableaux, de miroirs,

Point de bronzes, mais qu'importe!
Gaîment je m'endors les soirs!

Je suis houzard! et diffère
De nos pachas du Levant
En ce que je sais me faire
D'un sac d'avoine, un divan.

J'ai pour mirer ma moustache
L'acier d'un sabre loyal,
Pour tableaux, ma sabretache
Faite au chiffre impérial.

Mes superbes cassolettes
Sont des pipes de tabac
Qui parfument nos fillettes
Sur la paille du bivouac.

Au lieu de riens aux cent formes,
De vases en marbre blanc,
Chez moi se dressent, énormes,
Cinq bols pleins d'un punch brûlant!

Oui, tout pleins, je te le jure,
Chauds toujours à tout hasard ;
Accours donc, je t'en conjure,
Qu'on admire le houzard!

La Femme Poète.

Elle est tout : sagesse et folie,
Larmes et rire, glace et feu,
Emportement, mélancolie,
Cœur répulsif, âme accomplie,
Elle est tout! elle est diable et dieu!

Elle est belle comme un orage,

Ardente comme un jour d'été,
Superbe comme le courage,
Sublime comme un cri de rage
Que pousse un poète exalté.

L'avoir pour amie est ivresse ;
C'est boire à des coupes de miel,
C'est aimer une enchanteresse ;
Mais la convoiter pour maîtresse...
Oh ! vous en préserve le ciel !

Vous iriez rouler dans l'abîme
De la gloire où son nom a lui,
Et vous verriez votre victime,
Jouant la femme légitime,
Jalouse à vous tuer d'ennui.

A Madame ***.

Vous êtes belle à voir! vos boucles ondulées,
Brunes sur ce front blanc ont un charme inconnu;
Rien ne vaut ce regard aux lueurs mi-voilées,
Rien ne vaut, rien ne vaut ce buste demi-nu.
L'enchanteur Canova vous prit-il pour modèle?
Ses nymphes sont vraiment votre image fidèle.

Vous êtes ravissante à voir ! et cependant
Vous n'avez pas conquis mon cœur indépendant.
Vos élégants soupirs, votre langueur, madame,
Sont de l'amour appris, sont un masque d'amour,
Voilà tout. Je veux mieux ; je rêve nuit et jour
Un œil inspirateur, un mot jailli de l'âme,
Quelque chose de vrai, d'imprévu, d'exalté !...
Mais votre vie à vous (pardon, je suis sceptique)
Est l'aiguille au cadran marchant d'un pas compté,
Votre amour un calcul précis d'arithmétique ;
Oh ! celle que je veux, que j'aurai pour vainqueur,
Et que je ne sais où doit rencontrer mon cœur,
Est tout feu, tout élan comme un jet de fanfare,
Ou bien comme une strophe ardente de Pindare !

E. GLINKA.



XIXme SIÈCLE.

Les Locataires Invisibles.

Retirez les verroux,
Ouvrez donc, ouvrez-nous !
A votre seuil notre bande fourmille.
Locataires joyeux,
Nous venons en ces lieux
Auprès de vous habiter en famille.

On ne peut nous toucher ;
L'homme a beau nous chercher,
Nous échappons à tout œil qui nous guette,
Et nous n'avons besoin
Que d'un tout petit coin
Où nous puissions nous blottir en cachette.

Nous vivons sans grand bruit,
Nous prendrons le réduit
Où l'araignée étend sa fine toile ;
Nous irons nous loger,
Sans trop vous déranger,
Près du plafond, derrière votre poële.

Nous sommes peu gourmets
De votre eau, de vos mets ;

Gens comme nous n'en font aucun usage,
Notre essaim jovial
Se retient de tout mal,
Notre arrivée est d'un heureux présage.

Car, malins par moment,
Nous aimons seulement
A folâtrer, à lutiner, pour rire.
Nous singeons par nos cris
Les chats et les souris,
Ou nous faisons danser la poèle à frire.

Peut-être encor le soir,
Quand le ciel est tout noir,
Quelque vieillard à longue barbe blanche,
Grimaçant aux carreaux,
Heurtera vos vitraux...
Mais nous faisons tant de bien en revanche!

Vous pourrez tout braver.
Nous saurons vous sauver
De l'eau, du feu, sans que nul en pâtisse,
Et des hommes de loi,
Dont la mauvaise foi
Vous traînerait, innocents, en justice.

Partageant les travaux
Et soignant les chevaux,
Nous porterons l'abondance à vos terres :
Ouvrez donc, ouvrez-nous,
Retirez les verroux !...
Ainsi disaient les joyeux locataires.

Vassilissa pâlit,
Elle quitte son lit,
Se signe, et va pour entr'ouvrir la porte.

Mais personne n'est là !
L'écho fait : Ah! ah! ah!
Et ce fou rire, au loin le vent l'emporte.

LA PRINCESSE

LENÉIDE VOLKONSKI.

XIXme SIÈCLE.

A la Mer.

— 1838. —

Ossian et Virgile et le divin Homère,
Byron et Joukofski, Pousckinn le regretté,
T'ont fait d'illustres dons de poésie, ô mère
Des perles et de la beauté!

Aujourd'hui ce n'est point un poète sublime,
C'est une mère, hélas! pliant d'émotion,

Qui répand sur tes flots une prière intime,
Puis une bénédiction.

Oh ! que mes vœux ardents, comme une chaude brise,
Suivent le fils aimé qui vogue en ce moment ;
Puisses-tu le bercer sur ton onde, qui frise
Au loin sa nef, berceau fumant,

Ainsi que je faisais quand dans sa molle couche
Ma main avec amour jadis le balançait !...
Oh! sois-lui caressante autant que cette bouche
Qui tout petit le caressait !

J'ai confié mon ancre à la Vierge Marie ;
Puisse-t-elle la mettre, entendant mon appel,
Au port où l'on échappe à l'orage en furie,
Comme dans le sein maternel.

BOUTYRSKI.

Sonnet.

La neige amoncelait ses blancs flocons de laine,
La forêt n'était plus qu'une tombe où tout dort,
La nature gisait sans pouls et sans haleine;
On eût dit le vallon des enfants de la mort.

On eût dit que, lassé de sa course trop pleine,
Le monde avait brisé son antique ressort;

Les arbres nus, pareils aux fanons de baleine,
Squelettes, m'annonçaient à moi le même sort.

Soudain je tressaillis comme au bruit du tonnerre ;
Le rameau desséché d'un chêne centenaire,
Tombant avec fracas, bondit à mon côté.

Puis, rien ne troubla plus ces voûtes désolées ;
Le cœur seul dans mon sein s'ébranlait par volées.....
Oh ! là vibrait tout haut mon immortalité !

CHANTS POPULAIRES.

XVIIIme SIÈCLE.

Chanson des Montagnards

TSCHERKESS.

Nos *aouls* sont remplis de belles aux yeux noirs,
Aux grands yeux étoilés comme l'ombre des soirs.

Certe, il est doux d'aimer ces femelles bouillantes ;
Mais mieux vaut l'homme libre aux volontés vaillantes.

Certe, on peut acheter cinq femmes pour de l'or ;
Mais un cheval sans prix est un plus beau trésor.

L'ouragan de la stepp, il le dépasse en maître !
Oh ! lui ne trompe point ! oh ! lui n'est jamais traître.

Chanson de Contrebandier.

Par la verte mer
Plus d'un beau navire
Court, louvoie et vire ;
Il fend l'onde et l'air
Sous les blanches toiles
  De ses voiles.

Entr'eux mon canot,
Mon canot rapide
Se glisse intrépide ;
Il dompte le flot,
N'opposant aux lames
Que deux rames.

Quand souffle le vent,
Quand la mer s'enrage,
Sans craindre l'orage,
Les vaisseaux souvent
Étendent leurs belles,
Larges ailes.

M'inclinant bien bas
Sur la mer qui chante,
Je lui dis : « Méchante,

Oh! ne touche pas
Mon canot agile,
   Si fragile !

« Car c'est mon trésor
Que sa cale berce,
Grand tapis de Perse,
Schalls et tissus d'or ;
Et pour eux j'affronte
   La mort prompte. »

Le Brigand.

— CHANSON POPULAIRE. —

Voici que la lune
Paraît à la brune
Et point à moitié ;
Un cheval entraîne
A perte d'haleine
Un gars dans la plaine ;
Il court, c'est pitié !

Il n'a pour escorte,
Il n'a pour cohorte
Que les vents des nuits,
Qui dans son oreille
Lui sifflent — merveille! —
« Brigand, veille, veille!
Brigand, fuis, oh! fuis! »

Des fanaux s'allument;
Ils luisent et fument
Sur tous les chemins.
Déjà les polices
Du Tsar, les milices
Galoppent, pieux lisses
Et sabres en mains

Dans Moscou la blanche
Le monde s'épanche

Par les carrefours,
Et l'énorme foule,
Qui court et se foule,
Sur les places roule,
Monte au front des tours.

C'est que l'on prépare
Un palais qu'on pare
Pour l'oiseau perdu ;
Deux poteaux de chêne
Auxquels on enchaîne
La traverse où traîne
Le chanvre tordu.

La Stepp.

— CHANT POPULAIRE. —

O ma stepp, ma stepp! oh! larges déserts
Où l'herbe et les buis luisent sous les airs;
Sur tes verts plateaux les trombes tournoient,
Sur tes sables d'or les aiglons se choient.
Maternelle stepp, on voit en tout lieu
Les cieux te couvrir ainsi qu'un dais bleu.

Et puis tour-à-tour resplendir encore
Des rayons du soir, des feux de l'aurore.
O ma stepp, ma stepp, sur ton large champ
On voit à l'aurore, on voit au couchant,
On voit se dresser comme des collines
Deux tertres sans nom et sans croix divines,
Que les éclairs seuls frappent à grand bruit.

Voici que la nuit, dans la sombre nuit,
Un cierge soudain s'allume à leur cîme,
Sous leur large pied sortent de l'abîme
Deux bandes sans fin d'hommes bien armés;
Ici les Streltsys, nos braves famés,
Sur leurs bons chevaux se forment en lignes;
Là ceux de la Horde aux turbans insignes.
Leurs chefs sont portés sur les mamelons.
Le Voïevoda, droit sur ses talons,
Incline en sa main une grande épée, —
Son plus beau trésor, — dans le sang trempée.

Sur le tertre en face est le Musulman.
Son front vers son sein penche tristement ;
Il ôte, tremblant, ses belles pelisses,
Ses colliers en or et ses perles lisses,
Pour se racheter. Oh ! l'homme sans cœur !
Il les fait tenir au Russe vainqueur.
Et puis, appelant sa troupe ahurie,
Il veut au galop fuir vers sa patrie.
Mais dès que la bande en prend le chemin
Le Voïevoda relève la main,
Et se parsemant dans la plaine toute,
Les vaillants Streltsys leur barrent la route.
Ainsi le combat va jusqu'à minuit.
Ne durant qu'autant que le cierge luit ;
Puis, lorsque le coq fait son cri rapide,
L'Orda va dormir dans la terre humide.
Les vaillants Streltsys et leurs bons chevaux
Vont se recoucher dans leurs noirs caveaux ;
Et le cierge enfin, devenu plus blême,
Sur les mamelons s'éteint de lui-même

JOUKOFSKI.



XIXme SIÈCLE.

Le Poète au Camp des Russes.

— 1812. —

LE POÈTE.

Sur la plaine descend le repos de la nuit,
    Les feux scintillent près des tentes ;
Amis, la lune ici nous regarde et nous luit,
    Souriant aux vapeurs flottantes.
Ici le toit du ciel. Tous, donnons-nous la main,
    Passons-nous la coupe à la ronde,

Buvons à nos combats d'hier et de demain,
Aux braves perdus pour ce monde.
Celui qui de la coupe aime à vider le fond,
Y prend une âme plus stoïque !
Salut! vin tout-puissant, ô breuvage profond!
Salut ! ô liqueur héroïque !

CHŒUR.

Celui qui de la coupe aime à vider le fond,
Y prend une âme plus stoïque!
Salut! vin tout-puissant, ô breuvage profond!
Salut! ô liqueur héroïque!

LE POÈTE.

Cette coupe d'abord aux héros du vieux temps!
Nobles aïeux! à votre gloire!

Hélas ! ils ne sont plus ces nerveux combattants,
Ces colosses de la victoire !
L'ouragan démolit leurs palais, leurs remparts ;
Le soc, leurs tertres tumulaires,
La rouille dévora leurs grands casques épars
Et leurs armures tutélaires.
Mais l'âme des aïeux renaît dans leurs enfants !
Ils nous ont légué leur carrière !
Notre sol est empreint de leurs pas triomphants
Que suivait la gloire guerrière !
Les voyez-vous planer, lumineux de beauté ?
Voyez ces ombres vénérées
Promener dans le ciel leur vaillante fierté
Et leurs légions éthérées.
O Sviatoslaf ! c'est toi, fléau des temps passés,
Je te reconnais dans le groupe !
« Mourons ! l'affront ne peut flétrir les trépassés !... »
Dis-tu ; ce cri sauve ta troupe.
Donnskoï, Jean trois, Jean quatre ! oh ! l'effroi des Tatars !
Volez, volez comme l'orage !

Frappez les mécréants ! Que vos saints étendards
Traversent leurs cœurs plein de rage !
Te voilà, notre Pierre ! oh ! va grand homme ! Va,
Brandissant ta hache qui tonne,
Créant à Pétersbourg, tuant à Poltava !
Le monde applaudit et s'étonne.
Fuis, superbe Suédois, cherchant tes bataillons !
Fuis ! fuis ! déplore ta démence !
Leurs os ont engraissé nos fertiles sillons.
Tu finis, et Pierre commence !
Roi Charles, tu n'as plus qu'un traître pour soutien,
Sur le gouffre où ta gloire tombe !
Apprends qu'un attentat aussi fou que le tien
Au sol russe trouve une tombe.

Mais quel géant armé nous apparaît encor ?
Sa main serre une forte lame,
Sur les camps ennemis il abat son essor,
En y plongeant des yeux de flamme.

Or, du sommet glacé des Alpes, le voyant,
Les ombres hurlent d'épouvante,
Leurs mille rangs confus s'enlèvent, tournoyant,
Comme la neige lorsqu'il vente.
Son aspect fait pâlir Sarmates et Gaulois,
Qui tremblent dans leur camp paisible...
Malheur à l'étranger qui nous porte ses lois!
C'est toi, Souvorof l'invincible!

Soyez glorifiés vous que prit le trépas,
Nous laissant vos traces brûlantes!
Nos rangs impétueux vont courir sur vos pas
S'enivrer aux fêtes sanglantes!
Précédez-nous; — montrez à nos aigles l'endroit
Où doivent s'enfoncer leurs serres;
Dites quel coup hardi, dites quel coup adroit
Écrase mieux nos adversaires!

La coupe pleine, amis! l'œil au ciel! l'arme au bras!
Entends-nous, ô vengeur suprême!
Compagnons! mort pour mort et combats pour combats!
Bonaparte! à toi l'anathème!

CHŒUR.

La coupe pleine, amis! l'œil au ciel! l'arme au bras!
Entends-nous, ô vengeur suprême!
Compagnons! mort pour mort et combats pour combats!
Bonaparte, à toi — l'anathème!

LE POÈTE.

. . . .

Buvons à la vengeance! Ami, serrez vos rangs!
Vaincre ou mourir — comme naguère!

Que nos cris de fureur, nos regards dévorants
Montent jusqu'au dieu de la guerre!
Tyran! et quoi! tu viens chez nous nous attaquer
Avec vingt peuples à ta suite!
Ce sont eux qui bientôt reviendront te traquer;
Tes meutes vont te mettre en fuite!
Tu voulais nos trésors, mais tu comptais à faux;
Tu supposais nos cœurs serviles...
Nous saurons t'égorger de nos socs, de nos faulx,
Et te brûler avec nos villes!

. . . .

Buvons à la patrie! à notre sol natal!
Berceau chéri de notre vie,
Champs aimés, verts côteaux, beaux ruisseaux de cristal,
Dont notre enfance fut ravie,
Cieux familiers à voir, jeux d'enfants, jeux dorés,
Premiers chagrins, première joie,
Rien ne peut remplacer vos bonheurs adorés
Où notre souvenir se noie!

O patrie ! à ton nom si saintement aimé,
Le sang bout et se précipite,
Patrie ! à ton saint nom quel cœur n'est enflammé,
Ne te bénit et ne palpite !

Ce mot dit tout : C'est là qu'est le toit paternel,
Là sont nos enfants et nos femmes ;
Leurs prières pour nous fléchissent l'Éternel,
Nos bras, — leurs ravisseurs infâmes !
Là nos vierges aussi, l'amour de nos regards,
Là nos amis et nos vieux maîtres,
Là le trône des Tsars et les cendres des Tsars,
Et les reliques des ancêtres !
Amis, pour eux, pour eux, versons tout notre sang !
Enfonçons carrés et phalanges !
Que nos pères, joyeux de notre essor puissant,
Se réjouissent chez les anges !

LE CHŒUR.

Amis, pour eux, pour eux, versons tout notre sang,
Enfonçons carrés et phalanges !
Que nos pères, joyeux de notre essor puissant,
Se réjouissent chez les anges!

LE POÈTE.

Cette coupe est à toi, Tsar russe, homme immortel,
Nouveau soleil de notre histoire!
Tsar, ton trône sacré, ton trône est un autel
Où notre serment est : Victoire!

Nous ne trahirons pas! car la fidélité
Fut l'âme et le sang de nos pères.
Nous sommes tes enfants, Tsar! notre piété
Fera tes jours beaux et prospères.
Un amour filial enflamme notre sein,
Nous t'aimons mieux qu'on n'aime un maître,
Ta famille c'est nous! impénétrable essaim
Où ne peut se glisser un traître.

LE CHŒUR.

Nous ne trahirons pas! car la fidélité
Fut l'âme et le sang de nos pères!
Nous sommes tes enfants, Tsar! notre piété
Fera tes jours beaux et prospères!

LE POÈTE.

Aux chefs comme aux soldats une coupe à plein bord!
La guerre est notre poésie!
Là tout est en commun, et la vie et la mort!
Là cesse toute hypocrisie!
Force d'âme, droiture, honneur, simplicité,
Mœurs éclatantes de franchise,
Audace d'action, cette mâle beauté,
Jointe à la fermeté soumise,
Tout se retrouve là! Que jamais rien de bas
Ne souille le nœud qui nous lie!
Amis, notre lien, c'est l'amour des combats,
C'est le péril que l'on oublie.

. . . .

Gloire à toi, notre chef! héros à cheveux blancs,
Si vieux d'âge et de renommée,
Si jeune de valeur ! Bien qu'il marche à pas lents,
Il va voler avec l'armée !
Qu'on aime à contempler son front audacieux
Où rayonne une cicatrice!
Qu'on aime à contempler son calme insoucieux
Sous la bombe dévastatrice !
O merveille! voyez! sur lui vient à planer
Un aigle traversant la nue!
Voyez devant l'oiseau le vieux chef s'incliner!
Houra! saluons sa venue!

Saluons ce prophète ailé, ce messager
Qui nous annonce la vengeance!
Koutousof nous conduit, dominant l'étranger
Des cîmes de l'intelligence!
Donnons-lui notre foi! l'âge le rend plus fort
Sous sa cuirasse de pensées;

Pour arriver si haut, il monta sans effort
Sur ses victoires entassées !
Moscou n'est pas tombée, amis, car nous voici !
Ses murailles étaient de pierre ;
Mais nous, remparts vivants, nous, nous sommes ici,
Nous sommes la Russie entière !

CHŒUR.

Moscou n'est pas tombée, amis, car nous voici !
Ses murailles étaient de pierre ;
Mais nous, remparts vivants, nous, nous sommes ici,
Nous sommes la Russie entière !

. . . .

LE POÈTE.

Cette coupe est à toi, sainte fraternité,
O mère des amis fidèles!
Étreindre un ami vrai, c'est vers l'éternité
S'envoler deux à tire d'ailes !
C'est doubler le bonheur, ne souffrir qu'à demi,
Échanger courage et prudence,
Porter en soi deux cœurs! un véritable ami,
C'est la seconde Providence!
Que le sort nous soit sombre ou bien éblouissant,
Les vents propices ou contraires,
Jurons par cet œil creux du canon menaçant
De vivre et de mourir en frères ! . . . . .

CHŒUR.

Que le sort nous soit sombre ou bien éblouissant,
Les vents propices ou contraires,
Jurons par cet œil creux du canon menaçant
De vivre et de mourir en frères!

LE POÈTE.

Que la coupe déborde! et buvons à l'amour!
L'amour blanchit toute âme noire!
C'est l'étoile des nuits, c'est le soleil du jour!
L'amour, c'est la vie et la gloire!

Aimez, frères, aimez pour grandir jusqu'au ciel,
Et pour tout vaincre sur la terre!
La femme est après Dieu le seul ruisseau de miel
Où notre âme se désaltère.
Son voile de pudeur est ce voile du Beau
Qu'on lève dans un meilleur monde!
Vierge, elle est le reflet, mère, elle est le flambeau
De la rive où le bien abonde!

. . . .

Une coupe à la Muse, à ses chants inspirés!
A nos bardes, à nos poètes!
Car nos aïeux portaient glaives et luths sacrés;
Les chants précédaient les conquêtes!
Rien ne peut résister à ceux qui pour férir
S'enivrent d'hymnes, d'harmonie!
Devant nos rangs pressés, oh! laissons-la courir,
La Muse joyeuse et bénie!

Que le poète soit l'émule du guerrier!
    Chantons les cris de la mêlée,
Et frappons des échos du combat meurtrier
    La postérité reculée!

. . . .

Levons la coupe, amis! cette coupe au Dieu fort!
    A genoux, à genoux, mes braves!
Il nous servit toujours de baliste et de fort,
    Il a béni les drapeaux Slaves!
O bouclier du faible et de l'humble en tous lieux,
    Invincible allié du juste!
Tu foules à tes pieds le grand et l'orgueilleux,
    Comme le vent plie un arbuste!
Toi qui tiens en ta main les hommes triomphants
    Et les tonnerres de l'orage,
Père, du haut du ciel, tu dis à tes enfants :
    « Mes fils, je vous attends... courage! »

Bord paisible et serein, claire immortalité,
T'atteindre est toute la science !
Paix à qui sut entrer dans ton port abrité !
Aux nochers errants, patience !
Heureux qui, l'arme au poing, tombe du premier coup !
Il est le vainqueur de la vie !
Le vieillard, en tremblant et fléchissant le cou,
Cherche une fosse, erre et dévie ;
Mais le soldat gaîment dépouille son fardeau,
Il étend ses bras noirs de poudre,
Puis perce d'un seul bond le lumineux rideau,
En s'envolant comme la foudre !

. . . .

Amis, vidons encore une coupe… A l'adieu !
Le jour paraît, le canon gronde,
Aux armes ! Remettons à l'égide de Dieu
Ceux que nous chérissons au monde.

Parents, amis absents, à vous des jours meilleurs,
A vous les délices de l'âme,
Couronnes de lauriers et couronnes de fleurs,
Tous les biens que l'homme réclame !
Mourons pour eux ! ô Dieu des Russes ! Éternel !
Qu'ici ta Droite nous bénisse !
Amis, embrassons-nous ! qu'un baiser fraternel
Là-haut encor nous réunisse !

CHŒUR.

Mourons pour eux ! ô Dieu des Russes ! Éternel !
Qu'ici ta Droite nous bénisse !
Amis, embrassons-nous ! qu'un baiser fraternel
Là-haut encor nous réunisse !

La vieille.

— 1825. —

Le corbeau sur le toit a croassé trois fois ;
La vieille qui l'entend soudain pâlit et tremble ;
Elle a compris le sens de la sinistre voix,
Et son œil convulsif pleure et rit tout ensemble.

Sur son lit elle tombe et crie éperdûment :
« Mon fils, le moine, où donc est-il? qu'on me l'amène!

Que je lui dise un mot... c'est mon dernier moment...
Vite, dépêchez-vous... ah!... je respire à peine! »

Portant les sacrements avec dévotion,
Le saint homme se hâte et va trouver sa mère,
Il vient inoculer par l'absolution
Une céleste joie à sa souffrance amère.

Mais lorsque vers le lit il eut fait quelques pas,
La vieille en le voyant se dressa frémissante;
Elle hurle et lui crie : « Ah! ne m'approche pas! »
On eût dit une voix de louve rugissante.

« — Loin de moi le calice et les saints sacrements!
Mes repentirs sont vains, mes remords inutiles... » —
Et son sein se gonflait avec des aboiments,
Et ses longs cheveux gris se tordaient en reptiles.

Or, le fils rapporta le ciboire au couvent,
Et puis il s'en revint auprès de la mourante.
Elle avait le regard plus creux qu'auparavant;
Sa langue embarrassait sa lèvre murmurante.

« — Ma vie entière, hélas! croupit dans le péché,
Le divin Rédempteur ne veut plus de mon âme;
Mais toi, mon fils, dont l'âme au salut a marché,
Sauve-moi, sauve-moi de l'éternelle flamme!

» Je fuyais ici-bas la clarté du soleil;
La lune seule a vu mes actes sacriléges;
Des enfants nouveaux-nés j'ai bu le sang vermeil,
J'en faisais la liqueur qui sert aux sortiléges.

» Dans le brasier magique, en leur jetant des sorts,
J'ai brûlé les cheveux des jeunes fiancées,

Et souvent j'ai volé les squelettes des morts
Que j'allais torturer dans leurs fosses glacées.

» L'infernal tentateur veut ma chair et mes os,
Mon châtiment est prêt ; moi, du ciel interdite,
Qui n'ai pas respecté le sommeil des tombeaux,
Je ne pourrai dormir dans ma tombe maudite. »

Ces monotones chants, ces visages pâlis,
Ce cercueil morne et noir, l'église ténébreuse,
Et dans les flots d'encens, en robes à grands plis,
Les prêtres déployant leur file vaporeuse,

Le moine désolé placé devant l'autel,
En sa triste oraison se courbant jusqu'à terre,
Les cierges scintillant sur le groupe immortel
Des images qu'éclaire un jour plein de mystère...

Tableau lugubre à voir ! — Les cloches vont et vont ;
C'est l'heure de vigile ; on s'apprête à l'office ;
On met de grands verroux à la porte du fond
Dont les battants de fer bravent tout maléfice.

Les cierges cette nuit rayonnent ardemment.
Mais à minuit soudain mille clameurs prochaines
Éclatent au dehors : c'est un long hurlement ;
Ce sont d'horribles cris, des coups, un bruit de chaînes.

Les verroux ont tremblé de toute leur grandeur ;
On fait sonner plus fort les cloches dans le dôme ;
Le clergé stupéfait crie avec plus d'ardeur
Et les chantres plus haut répètent chaque psaume.

Les cloches vont ; leur son se mêle aux chants puissants ;
Les prêtres à voix haute entonnent la prière ;

Le moine pleure et prie ; on brûle plus d'encens ;
Les cierges ont toujours une vive lumière.

Le coq chante, et voilà que le bruit a cessé ;
Les ennemis ont fui sans faire leur capture.
Le chœur plus hardiment dit le chant commencé,
Les prêtres plus hardis poursuivent leur lecture.

Dans la seconde nuit, les cierges, les flambeaux
Ont de ternes lueurs ; l'encens à peine ondule ;
Les assistants ont tous la couleur des tombeaux
Et sont comme des morts sortis de leur cellule.

Encor des hurlements, des cris, d'étranges voix ;
On mord les cadenas, on ébranle la porte ;
C'est comme l'ouragan, la grêle sur les toits,
Comme des rocs roulants que le torrent emporte.

Le moine est étendu sur le pavé poudreux ;
Les prêtres prosternés quittent les saintes pages ;
Les cierges fument tous ; un voile ténébreux
Couvre les châsses d'or et noircit les images.

Les coups tintent plus fort, plus fort va le beffroi ;
Les voix des desservants de plus en plus faiblissent ;
Ils regardent sans voir ; leur front, leur cœur est froid,
Leurs genoux ont fléchi, leurs cheveux se hérissent.

Le coq chante, et voilà que l'orage a cessé.
L'ennemi fuit encor sans faire sa capture.
Le chœur plus hardiment dit le chant commencé,
Les prêtres plus hardis reprennent leur lecture.

« Rappelle-toi ces mots, ce sont mes derniers vœux :
Il faut que sur mon corps, sur mon linceul, ma bière,

Et le drap noir qui doit la couvrir, je le veux,
Tu jettes l'eau bénite en faisant ta prière.

» Il faut que mon cercueil soit coulé tout en plomb,
Que sept cercles de fer l'enlacent de sept brides ;
Qu'au pavé de l'église il soit posé d'aplomb,
Cloué près de l'autel à des chaînes solides.

» Les chaînes, passe-les à l'eau sainte à leur tour ;
Que les prêtres du lieu, sous leur chasuble sombre,
Autour de mon cercueil assemblés nuit et jour,
Chantent *de profundis* réunis en grand nombre.

» Que, revêtus de noir, répondant à leurs voix,
Cinquante desservants chantent selon l'usage ;
Que les cierges ardents, allumés à la fois,
Rayonnent nuit et jour au pied de chaque image.

» Que l'on fasse sonner les cloches jour et nuit,
Et que la résonnance en soit sonore et forte ;
Que l'église soit close, et dès que le jour fuit,
Que les diacres toujours en encensent la porte.

» Qu'on y mette verroux et pesants cadenas,
Et que depuis vigile à l'heure des matines,
Même pour un moment, on ne les ôte pas ;
Qu'on entende toujours les oraisons divines.

» Priez, car c'est ainsi qu'on pourra me sauver,
Priez ainsi trois jours et trois nuits sur ma bière,
Alors mon suborneur ne pourra m'enlever,
Et je reposerai paisible au cimetière. »

Elle dit, et bientôt elle ne put parler.
On vit ses yeux blanchir sous leurs paupières vertes ;

Son dernier souffle alors venant à s'envoler,
Sa tête retomba les lèvres entr'ouvertes.

Les prêtres assemblés selon ses derniers vœux
Sur son cadavre froid, son linceul et sa bière,
Que couvrit un drap noir, avec un soin pieux,
Jetèrent l'eau bénite en disant leur prière.

Sept cercles sont cloués sur le cercueil ; des vis,
Enormes d'épaisseur, dans ses flancs sont entrées ;
Par trois chaînes de fer aux dalles du parvis
On le fixe d'aplomb près des portes sacrées.

Chaque chaîne est passée à l'eau sainte à son tour ;
Et les prêtres, vêtus de leur chasuble sombre,
Entourent le cercueil pour dire nuit et jour
Les offices des morts ; nul ne manque à leur nombre.

Sous leur vêtement noir orné de blanches croix,
Entonnant lentement quelque verset d'usage,
Chantent les desservants ; et l'on voit à la fois
Des cierges dans leurs mains, des feux à chaque image.

A la troisième nuit les cierges brûlent mal ;
La fumée est épaisse et sombre et sent le soufre ;
Tous les prêtres rangés près du cercueil fatal
Semblent des spectres noirs et l'église est un gouffre.

La porte est assiégée : on eût dit l'Océan
Qui lance en mugissant son onde intarissable ;
On eût dit une trombe en son manteau géant
Emportant dans la nue une steppe de sable.

Les sonneurs au clocher frémissent de terreur ;
Les cordes vont glissant entre leurs mains troublées ;

La tempête et l'orage augmentent de fureur,
Les cloches faiblissant rabattent leurs volées.

Le moine tout tremblant tombe devant l'autel,
La prière se meurt sur sa bouche muette ;
La face sur le sol, glacé d'un froid mortel,
Il gît terrifié, n'osant lever la tête.

Le chant, qui jusque-là maintenait son accord,
Devint une clameur confuse, dissonnante ;
Et chacun crut sentir que, cédant à l'effort,
L'église avait bondi sur la terre tonnante.

Voilà que tous les feux blémissent à la fois ;
Les cierges, les flambeaux se sont éteints et fument ;
Le chœur s'est tu ; chacun fait le signe de croix,
Tous attendent, tremblants, la chose qu'ils présument.

Alors d'horribles bruits qui n'ont pas leurs seconds.
Ce fut comme l'appel de la dernière aurore.
La porte de l'église, arrachée à ses gonds,
S'écroula bruyamment sur le pavé sonore.

Et Satan apparut enveloppé de feu!...
La fureur éclatait sur sa face bronzée;
Mais il n'osa franchir les abords du saint lieu
Et resta sur le seuil de la porte brisée.

Aussitôt le cercueil que nul bras ne toucha,
Craquant comme la nue où l'éclair va descendre,
Le lourd cercueil de plomb des chaînes s'arracha
Et les cercles de fer s'envolèrent en cendre.

Le couvercle s'ouvrit sur le corps trépassé;
Et Satan lui cria : « Debout! et suis ton maître! »

Sur la face immobile et sur le front glacé
Un réseau de sueur soudain vint à paraître.

Et le cadavre alors se dressa lentement,
Et, forcé d'obéir à l'ordre épouvantable,
Il se leva, poussant un long gémissement...
Oh! l'on n'ouït jamais de cri plus lamentable!

La morte en chancelant marcha vers le portail;
Là piaffait un cheval plus noir que la nuit sombre;
Le feu de ses naseaux inondait son poitrail,
Et ses yeux paraissaient deux fournaises dans l'ombre.

L'infernal cavalier, chargé de son butin,
Sauta sur le cheval serrant la cavalière...

Bientôt ce ne fut plus qu'un hurlement lointain...
Depuis nul n'entendit parler de la sorcière.

Nul ne vit chevaucher ce couple sans pareil ;
Un sillon sulfureux resta seul sur la grève.
Seulement cette nuit, troublés dans leur sommeil,
Les enfants nouveaux-nés tressaillirent en rêve.

BATIOUSCHKOF.

XIXme SIÈCLE.

Le Passage du Rhin.

— 1814. —

Tandis que nos soldats avancent par les champs
Où ton flot gris, ô Rhin, serpente et se déploie,
Mon cheval qu'emporte la joie
Sort des rangs, vole, atteint les bords aux verts penchants
Et, brûlé par sa soif profonde,
Se plonge avide dans tes eaux

Que son poitrail et ses nascaux
Sillonnent, rafraîchis par l'onde.

Oh ! bonheur ! c'est le Rhin ! j'y suis ! — De toutes parts
Mon œil salue au loin les immenses campagnes,
Les rocs roulés sur les montagnes
Les vieux châteaux debout sur les rochers épars ;
Beau pays où la gloire pose
Sur des souvenirs précieux !
Où des Alpes, ces sœurs des cieux ,
Tombe le fleuve grandiose.

Témoin des temps passés, Rhin superbe, c'est toi
Qui fis boire tes flots aux légions romaines,
Quand les fières tribus germaines
Pliaient devant César en subissant sa loi.

Son glaive, fouillant ces contrées,
Brilla, tua, vainquit ici,
Et son noble coursier aussi
Traversa tes ondes sacrées.

Puis vint un nouvel âge. Au mont Capitolin
Flambe la croix. L'amour, l'honneur, brûlent les âmes,
Les chevaliers servent les dames,
Couvrant du bouclier la veuve et l'orphelin;
Ici, les preux, aux fronts sévères,
Ont eu leurs passes, leurs tournois....
J'y crois encor, comme autrefois,
Entendre le luth des trouvères !

Oui, sous l'ombrage épais des chênes, des noyers,
Dans ces hameaux qu'habite une foule choisie
Le souffle de la poésie
Parfume encor les prés, les torrents, les foyers.

Tout exalte ici, tout inspire!
Amour sacré du sol natal,
Mépris de l'or, ce vil métal,
Mœurs où le bon vieux temps respire!

Tout prête à la pensée un vol audacieux,
Tout l'enflamme! elle va dans le brouillard des âges
Redemander à ces rivages
Jusqu'aux bardes errants dans leurs bois spacieux.
Fiers, libres, ces chantres antiques
Exhalaient ici leurs accords;
Mais hélas! l'écho de ces bords
Nous tait leurs sauvages cantiques!

Et toi qui les connus, toi l'ancêtre des eaux
Tu fis taire comme eux ta vague murmurante
Lorsque la liberté mourante,
Te vit, captif, cacher ton front dans les roseaux.

Hier encor, ta rive aimée
Tremblait sous un altier vainqueur
Et tu passais, la rage au cœur,
Entre les rangs de son armée.

Hier encor, le long de ces riants vergers,
De ces coteaux sacrés que la vigne décore
En longs festons,—hier encore
Le villageois heurtait des hordes d'étrangers,
Qui pleins d'orgueil, les yeux hostiles,
Vidaient, au fond des verts cristaux,
Le vin puissant des grands coteaux
Et foulaient les moissons fertiles !

Mais l'heure du destin a sonné ! Nous voilà!
Nous voilà te portant sur l'aîle du tonnerre
La liberté !... Quittant son aire,
Du brâsier de Moscou notre aigle s'envola !

Nous venons de la mer de glace,
Nous venons des flots du Baïcal,
Nous venons des crètes d'Oural,
Des terres que le Don enlace;

Nous venons du Caucase et des flots Caspiens,
De la Néva, du Dniepr, de la Volga sonore....
Du nord, du couchant, de l'aurore
Nous accourons, ô Rhin, venger tes citoyens,
Délivrer la rive fleurie
Où, radieux, naquit un jour
L'ange de paix, l'ange d'amour
Qui plane sur notre patrie! *

Quel spectacle énivrant éblouit les regards!
Là, luisent en roulant les lourds canons de cuivre;
Dont le cortége se fait suivre
Par les rangs hérissés de fusils, d'étendarts.

* L'impératrice Élisabeth, épouse de l'empereur Alexandre, était fille du margrave de Bade.

Puis l'or, l'argent de l'épaulette,
Le casque des blancs cuirassiers
La flamme rouge des lanciers
Brillent dans l'eau qui les reflète.

Ici la hache tonne, abattant les grands bois ;
Le feu des gais bivouacs jaillit, fume et pétille ;
Le vin dans les coupes scintille,
Mille houras vers les cieux montent comme une voix.
Ailleurs le fantassin embrasse
Avec transport le fantassin,
Plus loin galoppe un fol essaim
Que portent des chevaux de race.

Un cavalier debout sur un tertre, un gazon,
Tout seul, triste et rêveur appuyé sur sa pique
Poursuit d'un œil mélancolique
Le fleuve sinueux qui fuit vers l'horizon.

Peut-être est-ce l'onde elle-même
Du lieu natal qu'il croit revoir,
Et presse-t-il sans le vouloir
Sur son cœur sa croix de baptême!

Mais voici que déjà se dresse parmi nous
L'autel sans tache auprès de nos sanglants trophées.
Devant le Dieu des Machabées
Un prêtre vêtu d'or fléchit les deux genoux.
Déjà nos bannières flottantes
Le couvrent d'ombres et de bruit,
Et sur l'autel l'aube qui luit
Sème ses flammes éclatantes.

Bientôt aux cris de guerre un saint recueillement
Succède parmi ceux qu'attend le saint mystère.
Les armes s'inclinent à terre,
Chefs et soldats se sont prosternés humblement.

Notre hymne est au Dieu des victoires ;
La foi brille en nos rangs épais
Et les encensoirs de la paix
Fument pour les célestes gloires.

Tout s'ébranle soudain. L'armée à flots pressés
Se meut comme une mer. On entend sur la foule
Des cris puissants que l'écho roule
Et que jamais le Rhin n'ouït aux temps passés.
Le pont tinte comme une enclume
Sous le poids d'hommes qui le tord.
Et l'ennemi sur l'autre bord
Recule..... et se perd dans la brume.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans le Premier Volume.

KHERASKOF. — XVIIIe Siècle. —

PÉTROF. — XVIIIe Siècle. —

DMITRIEF. — XVIIIe Siècle. —

KAPNIST. — XVIIIe Siècle. —

NÉLÉDINNSKI-MELETZKI. — XVIIIe Siècle. —

KARAMSINN. — XVIIIe Siècle. —

VOIEIKOF. — XIXe Siècle. —

MERSLIAKOF. — XIXe Siècle. —

ILLITSCHEFSKY. — XIXe Siècle. —

VOSTOCOF. — XIXe Siècle. —

DENIS DAVIDOFF. — XIXe Siècle. —

C. GLINKA. — XIXe Siècle. —

LA PRINCESSE LÉNÉIDE VOLKONSKI. — XIXe Siècle. —

BOUTYRSKI.

CHANTS POPULAIRES. — XVIIIe Siècle. —

JOUKOFSKI. — XIX[e] Siècle. —

BATIOUSCHKOF. — XIX[e] Siècle. —

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.



